



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





COLLATIONNÉ - COMPLET

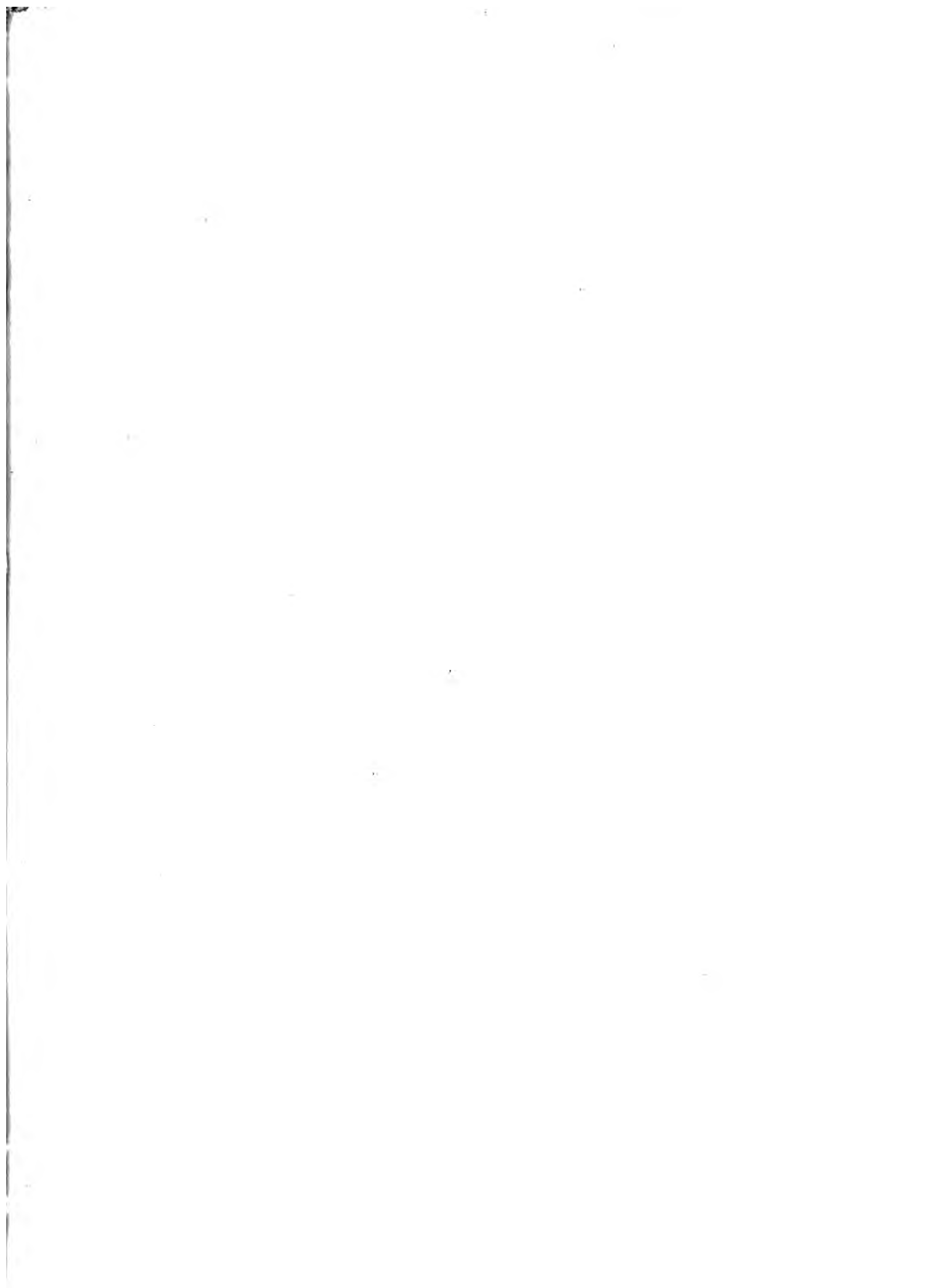
17

~~UNS. 132 ADDS. C. 20~~



Vet. Fr. III A. 918





bx for 2 3
mixer

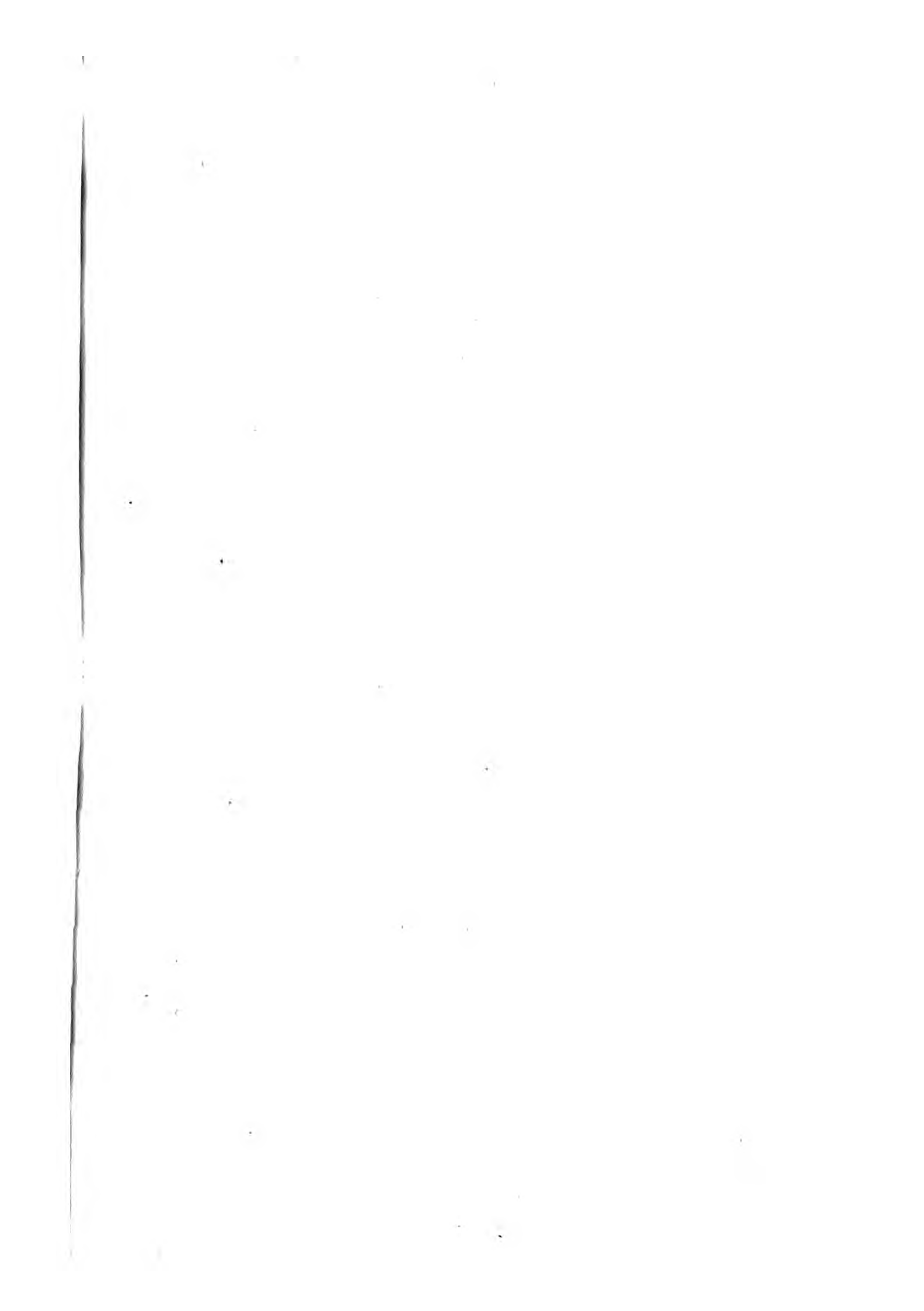
MES

RÉCAPITULATIONS.

Paris

IMPRIMERIE DE DUCLOS,

Quai des Augustins , 55.





MADAME IRÉCAMIÈRE.

Page 170

Public

1000

1000

1000

1000

1000

1000



2
3
4
5

6
7
8
9
10

MADAME RECAMIER.

Page 177

Publie

MES
RÉCAPITULATIONS

PAR

J. N. BOUTILLY

Membre de plusieurs Sociétés littéraires.

**TROISIÈME
ET DERNIÈRE ÉPOQUE.**



*. Ille potens aut
Latusque deget, cui licet in diem
Dixisse : vixi !
(Horace.)*

* Heureux et maître de soi, qui chaque
* jour peut dire : J'ai vécu ! *



PARIS

LOUIS JANET, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

RUE SAINT-JACQUES, 59,

au fond de la cour.



MES

RÉCAPITULATIONS



MADAME RÉCAMIER



Oh! venez à mon aide, vous qui ne reconnaissez l'empire de la beauté, que lorsqu'elle est escortée de la pudeur et des grâces! Prêtez-moi le charme éblouissant de vos couleurs et la pureté de vos pinceaux, l'Albane, Raphaël, Gérard et Girodet!... Je vais essayer

de peindre l'Aspasie du règne de Napoléon : non cette Aspasie si célèbre dans Athènes, qui, par son éloquence et sa haute politique, enchaînait à son char les Socrate, les Périclès, et ravagea l'Arcadie par des guerres sanglantes, interminables; mais cette jeune femme aussi timide que modeste, dont rien ne put jamais altérer la sérénité de l'âme, la candeur du caractère, et pour ainsi dire cette virginité de penchants si parfaitement en harmonie avec les traits d'une figure céleste, ravissante. Jamais beauté ne fut plus naturelle, et par cela même, plus attrayante. La vive impression qu'on éprouvait à sa vue, était aussitôt réprimée par la crainte d'alarmer sa pudeur; et l'on avouait d'autant plus aisément qu'elle était belle, qu'on s'imaginait toujours l'en instruire.

Dans les fêtes brillantes de la cour, dans les cercles les plus recherchés de la capitale, madame Récamier ne se

montrait jamais que sous un humble vêtement blanc. Un simple petit fichu de gaze posé à la créole sur ses beaux cheveux ondoyants, composait ordinairement sa coiffure ; on eût dit qu'elle avait pris, pour devise, cet adage d'Apulée¹ : « Trop de parure nuit à la » beauté. » Il est vrai, que dans son modeste costume qui semblait être celui d'une vestale s'éloignant, un instant, du feu sacré, tout était d'un goût exquis, d'une grâce incomparable.... Mais on n'avait pas le courage d'appeler cela de la prétention ; on attribuait au hasard, ce qui, dans le fond, pouvait être d'un adroit calcul ; et la simplesse de l'apparence ne permettait pas d'approfondir la vérité.

Unie, bien jeune encore, à un époux qui comptait plus du double de son âge, et dont elle était adorée, la chaîne

¹ *Nimum pulchritudini nocet ornamentum.*

de l'hymen lui fut toujours douce à porter. Elle savait l'embellir de tant de rares qualités !... Ici se réveillent tous mes souvenirs : ici je récapitule, dans ma pensée, tout ce qui vint tant de fois, exciter mon admiration. Rien ne pouvait altérer cette pureté de mœurs, dont l'avait dotée la nature, pour la mettre à l'abri des séductions, que sans cesse on semait sur ses pas : et ce n'était, chez elle, ni cette fierté qui blesse, ni cette indifférence qui désespère. Elle se montrait sensible aux hommages qu'on lui adressait ; mais sans jamais en être enivrée. Ce qu'elle ambitionnait par-dessus tout, c'était l'estime publique, c'était le titre de femme de bien. Je me souviens encore de l'ivresse qu'elle éprouva, lorsque devant moi, le vénérable *Marduël*, curé de Saint-Roch, vint lui annoncer qu'elle avait été nommée, à l'unanimité des suffragés, dame de charité. Un tressaillement de joie se

fit remarquer dans tout son être ses yeux habitués à se baisser par modestie, laissèrent couler quelques larmes ; et je l'entends encore dire au pasteur : « Aucun titre ne pouvait m'être plus » cher, ni m'inspirer un plus vif désir » de m'en montrer digne. »

M. Récamier, devenu le banquier de la cour, avait fait, de son hôtel, rue du Mont-Blanc, le rendez-vous de tout ce que l'armée, la diplomatie et la finance comptaient de hauts personnages ; et sa digne compagne, voulant donner encore plus d'éclat et d'attraits aux réunions qui se formaient chez elle, y invitait les hommes de lettres le plus en vogue à cette époque, les artistes les plus renommés. Ses salons étaient, après ceux de l'impératrice Joséphine, ceux qu'on recherchait dans Paris ; et comme on ne s'y trouvait pas soumis aux exigences de la grandeur et de l'étiquette qui régnaient au palais

des Tuileries, on se livrait à cette communication d'égalité sociale, à ces doux épanchemens du cœur, à cette juste appréciation de soi-même : ce qui donnait à l'esprit français le droit de se montrer avec tout son prestige, et d'attirer les étrangers de distinction empressés de l'étudier et d'en faire leur profit.

De ce nombre fut *Kotzbue*, littérateur allemand, et traducteur de ma pièce intitulée *l'Abbé de l'Épée*. Grand observateur des mœurs, avide de connaître les beautés célèbres de l'époque, il me témoigna l'ardent désir de voir l'Aspasie française, à laquelle j'eus l'honneur de le présenter. Jusque-là cet austère Saxon n'avait remarqué dans nos cercles que des femmes prétentieuses, dont il avait été peut-être effrayé. Il ne regardait les Parisiennes que comme des syrènes dangereuses, cherchant à tendre tous les pièges de la séduction..... Oh ! quels furent

son ravissement et sa surprise, lorsqu'il vit cette belle et timide *Jacinthe*, c'était le nom chéri de madame Récamier, se confondre modestement parmi les fleurs brillantes dont elle était environnée ! Combien ce petit fichu de gaze, à la créole, lui parut préférable aux turbans de velours, ou de brocard d'or, ornés de nombreux diamans, qu'étaient à l'envi les femmes titrées, opulentes !... Mais à l'enivrement des yeux succéda bientôt celui de l'âme, lorsqu'il entendit le son de cette voix si douce, et ces paroles pleines d'expression, qui attiraient la confiance, inspiraient un vif intérêt, et produisaient une émotion dont il était impossible de se défendre. Kotzbue crut alors avoir trouvé le chef-d'œuvre qu'il avait rêvé, c'est-à-dire l'élégance et la grâce d'une Française, unies à la franche bonhomie d'une Saxonne. Sa tête bientôt s'enflamma ; la célébrité de son nom

lui fit croire qu'il pourrait s'impatroniser dans les bonnes grâces de cette jeune beauté si justement renommée; mais je crus devoir le prévenir que ces bonnes grâces distribuées, avec tant de charme et d'urbanité, sur toutes les personnes admises chez madame Récamier, n'étaient accordées particulièrement à personne. Lui-même bientôt en eut la conviction; et son dépit l'égarait jusqu'au point de donner à penser, dans un écrit qu'il publia sur Paris, que la pudique *Jacinthe* l'avait remarqué parmi les étrangers qui, chaque jour, lui offraient leurs hommages. Tant est frappant de vérité, ce joli vers d'un de nos poètes modernes :

En gênant les désirs, la pudeur les égare.

Madame Récamier fit souvent l'épreuve que ce qui dans le monde excite le plus l'envie, c'est une belle femme

dont rien ne peut altérer la pureté. Le moyen, en effet, de braver un sexe et d'humilier l'autre, sans être en butte à toutes les atteintes de l'intrigue et de la méchanceté? L'immuable candeur de cette femme angélique ne faisait qu'irriter davantage ses perfides détracteurs. Ne pouvant trouver une seule occasion de blâmer sa conduite, ils essayèrent de lui faire une réputation d'idiote insensible, dont le cœur ne remuait jamais, et par cela même restait dans une atonie continuelle qu'on prenait pour de la vertu. Ceux-ci prétendaient qu'elle apprenait le matin, par cœur, le peu de paroles qu'elle devait débiter le soir dans un cercle; ceux-là soutenaient qu'elle ne pouvait écrire le plus petit billet, sans qu'il fût empreint de cette ignorance totale du langage que donne une première éducation. Je ne saurais résister au plaisir de raconter ici l'aventure assez remarquable qui m'ar-

riva à ce sujet. Elle prouvera clairement à quel point on défigure souvent, dans le monde, l'être le plus parfait ; et combien il faut se tenir en garde contre tous ces colporteurs de propos malins, et d'adroites diffamations qu'on lance dans l'intention de nuire, ou de se venger.

Madame Récamier était ambitieuse de réunir chez elle les littérateurs les plus renommés pour l'esprit et la malice de bon ton, qui, dans un cercle, aiguissent la saillie, excitent la gaieté. Elle en avait déjà formé une assez riche collection dont faisaient partie à cette époque, *Després*, *Vigée*, *Emmanuel Dupaty*, *De Chazet*, *Legouvé*, *Lachaubeaussière* et *Le Montey*. Mais il manquait, sur cette liste brillante, Hoffman, qui, par une érudition profonde, une critique fine et mordante et ce grand usage des cercles de Paris, s'était acquis une haute renommée. La nouvelle Aspasia le désirait dans ses réunions ;

elle me chargea de le déterminer à s'y montrer. Celui-ci, devenu casanier tant par système que par raison de santé, refusa de répondre à l'invitation que je m'étais empressé de lui faire, au foyer du théâtre Feydeau, où je le rencontrais souvent. Je reportai son refus à celle dont j'étais le fidèle émissaire, et je vis clairement un léger mouvement effleurer cette charmante figure habituée à la plus impassible sérénité. « Il » n'y aurait qu'un seul moyen, » lui dis-je alors, « de déterminer Hoffman » à se rendre auprès de vous : ce serait » de l'y inviter par un billet de votre » main. — Y songez-vous ? » me répondit-elle effrayée. « Qui ? moi, correspon- » dre avec le littérateur le plus érudit, » le critique le plus redoutable ! — Il » n'est pas question de faire ici parade » d'esprit et de savoir ; mais seulement » de politesse. Hoffman fut toujours le » partisan, le défenseur des femmes de

» bien, et surtout de celles qui excitent
» l'envie. Écrivez-lui seulement quel-
» ques lignes, et j'ose vous garantir que
» vous n'aurez point à vous en plaindre.»

J'avais mon projet en faisant ces vives instances : madame Récamier, cédant au désir que je lui exprimais, écrivit le billet en ma présence, et me le remit en me disant : « Assurez bien à M. votre
» ami que c'est l'espoir de le recevoir
» chez moi, qui me fait seul commet-
» tre cette indiscretion.» Dès le soir même je remplis mon message : Hoffman ouvre l'écrit et le parcourant des yeux, avec le sourire le plus sardonique, il me dit : « Le poulet est charmant...
» c'est vous qui l'avez dicté. — J'atteste
» sur l'honneur qu'il a été tracé devant
» moi, par la plus belle main que fait
» saut trembler la crainte d'être indi-
» scrète : il n'est pas un seul mot de ce
» billet, une seule pensée qui n'appar-
» tienne à celle qui l'a signé. — Eh !

» comment concilier ce que vous me
» dites , avec cette réputation de nul-
» lité complète... — C'est justement là
» que je vous attendais. J'ai tant souf-
» fert d'entendre accuser d'idiotisme ,
» cette aimable femme , que j'ai dû sai-
» sir avec empressement l'occasion de
» la venger, et je ne pouvais lui donner
» une caution plus sûre que la vôtre ,
» lui procurer un défenseur plus digne
» d'elle. — Eh quoi , vous m'assurez
» que vous n'êtes pour rien dans ce
» joli billet ? — J'atteste que j'ignore
» ce qu'il contient. — Eh bien , lisez ! »
reprend Hoffman avec chaleur : « Cor-
» rection de style, invitation flatteuse,
» mais discrète ; ton naturel et plein
» de charmes... Ah messieurs les dé-
» tracteurs des femmes de bien , c'est
» ainsi que vous les traitez !.. J'accepte
» l'invitation , et suis tout prêt à vous
» accompagner chez la belle calomniée,
» la première fois que vous vous pré-

» senterez chez elle.» J'eus en effet le plaisir de le conduire à l'hôtel Récamier dont la dame lui fit l'accueil honorable qu'il méritait ; et bien que, dans cette entrevue, la haute réputation d'Hoffman imposât à cette charmante femme une retenue qu'elle porta jusqu'à la timidité, celui-ci n'eut pas de peine à se convaincre qu'elle unissait l'esprit à la grâce ; et depuis cette époque il n'a pas cessé de m'aider à la défendre contre les atteintes de l'envie.

Mais quels que fussent nos efforts, nous ne pûmes détruire entièrement les injustes préventions qu'on avait fait naître. Les femmes surtout, qui prétendaient rivaliser madame Récamier par leurs attraits et leur position sociale, étaient inexorables. Quelques-unes, cependant, surprises de la chaleur que nous mettions, Hoffman et moi, dans la défense de notre belle cliente, frappées des preuves évidentes

que nous leur donnions de son esprit, de sa gracieuse urbanité, se condamnèrent au silence, et c'était déjà beaucoup obtenir; car, comme nous le dit Térence¹: « Les envieux qui se taisent, nous » louent toujours assez. »

Nos efforts, toutefois, ne tardèrent pas à être couronnés par le suffrage d'une femme célèbre à qui madame Récamier eut le bonheur d'inspirer un attachement et une estime qui ne cessèrent qu'à la mort. Madame de Staël recherchait la société de cette *Jacinte* dont on parlait tant dans le monde; et ne tarda pas à reconnaître la fausseté de la réputation qu'on lui faisait. Un jour qu'elles étaient assises toutes les deux sur un canapé, et qu'il restait entre elles une place que personne des assistants n'eût osé prendre, un grand personnage de la cour de Napoléon,

¹ Tacent; satis laudant.

profitant peut-être de cette circonstance pour se venger d'une indifférence qui contrariait ses projets de séduction, alla se placer entre ces deux dames, en disant avec une adroite causticité : « Il » faut avouer qu'on est au mieux entre » l'esprit et la beauté.—Monsieur le duc, » répliqua madame de Staël, avec un sourire enchanteur et affectant un grand étonnement : « C'est la première fois » que j'entends dire que je suis belle. » En prononçant cette ingénieuse répartie, elle porta sur madame Récamier le regard le plus expressif; et cette heureuse canonisation, répétée dans les cercles de Paris, ferma la bouche à tous les détracteurs de la meilleure des femmes; quelques-uns même avouèrent ingénument qu'elle avait suffisamment expié sa beauté.

Les réunions qu'elle formait chez elle furent alors recherchées par tout ce qu'il y avait, dans la capitale, de

plus célèbre et de plus élevé. Elles devinrent, pour l'observateur qui thésaurise en secret, une mine féconde; et pour ma part, j'eus le bonheur d'y recueillir des anecdotes piquantes, et des mots remarquables que je retrace ici, pour donner une juste idée de l'esprit social, des mœurs et des usages de cette grande époque française.

Dans ces temps de gloire militaire et de spéculation de fortune, les droits de la naissance étaient confondus avec les armes et la finance. « Qu'a-t-il » fait? Que possède-t-il? » voilà tout ce qu'on demandait de tel ou tel personnage qui paraissait avec distinction sur la scène du monde. J'en eus la preuve convaincante : madame Récamier avait réuni des artistes renommés qui devaient exécuter, sur quatre harpes et deux harmonicas, les paroles du Christ mourant, musique d'*Haydn* : c'était précisément un vendredi-saint.

Garat, l'Orphée du jour, s'était chargé d'exprimer, avec son talent et son âme, toutes les beautés que renferme cette admirable composition. On conçoit que cette attente avait attiré, chez l'Aspasie, un grand concours de monde. J'étais du nombre des invités, et me disposais à rendre au célèbre compositeur allemand l'hommage qu'il méritait; lorsque tout à coup on annonce dans les salons, que *Garat*, atteint d'une extinction de voix, ne pourra chanter le chef-d'œuvre qu'on brûlait d'entendre. « C'est inconcevable; c'est détestable, » dit un des grands seigneurs de l'ancienne France. « Comment *Garat* ne chante pas !.... Eh que vient-il donc faire ici? — M'amuser des sots, monsieur le duc, » replique celui-ci, d'une voix altérée; mais avec le coup d'œil flamboyant et l'attitude ferme d'un artiste qui sent toute sa dignité. Le grand seigneur confondu,

n'osa répondre ; puis, s'adressant à la dame de l'hôtel qui se trouvait auprès de Garat, lorsqu'il fit cette sortie vigoureuse, il lui dit, avec ce ton de légèreté et d'orgueilleuse insouciance d'un grand qui dédaigne de se compromettre : « Avez-vous entendu, comme chez » vous, le chanteur s'émancipe ? — Il est ici chez lui, » répond madame Récamier, avec une expression qui annonçait clairement qu'elle approuvait la réplique de Garat. J'avais l'honneur d'être auprès d'elle en ce moment ; et saisissant sa belle main, par un mouvement spontané, je lui demandai la permission d'y déposer, au nom des artistes et des gens de lettres, le baiser du respect et de la reconnaissance. Je crus lire, en ce moment, sur la figure de l'homme titré, qu'il eût volontiers changé de rôle avec moi.

Cette anecdote attira, sur la belle *Jacinthe*, la considération de tous les

hommes d'honneur et de talent. Chaque jour, elle vit s'augmenter le nombre de ses partisans : les littérateurs surtout la proclamaient leur sœur chérie, et l'entouraient de leurs hommages. Elle y répondait toujours avec modestie ; mais elle ne pouvait cacher la prédilection qu'elle leur accordait. Plusieurs d'entre eux furent honorés par elle du titre d'ami : je me rapelle même qu'elle donnait le surnom de *petit-frère* à *Emmanuel Dupaty*, le plus spirituel et le plus séduisant de ses affidés. Cette prédilection, dont nous étions si fiers nous autres littérateurs, déplut aux hommes de cour. Ils en devinrent jaloux et ne purent résister à nous en prouver leur ressentiment. Les vastes salons de madame Récamier formèrent alors deux camps distincts qui s'attaquaient par de malignes escarmouches où les gens de lettres avaient souvent l'avantage. Ces fréquentes agressions

donnèrent lieu, certain jour, à une scène assez sérieuse que je m'empresse de rapporter ici, parce qu'elle fit honneur aux deux champions qui se lancèrent dans l'arène. Le surnom si flatteur de *petit-frère* que madame Récamier donnait à *Dupaty*, faisait froncer le sourcil à l'un des dignes et féaux compagnons de gloire de Napoléon. Ce vaillant guerrier, doté par la nature d'une figure martiale, d'une force physique imposante, joignait, à ces avantages, des manières distinguées qui faisaient oublier aisément qu'il était le fils d'un aubergiste de village, et cidevant palefrenier. Personne mieux que lui ne prouvait cette vérité si bien exprimée par Juvénal¹ : « Il est triste de » n'avoir d'autre appui, que la gloire » de ses ancêtres. » Les nombreux lauriers que cet officier général avait

¹ Miserum est majorum incumbere famæ.

cueillis au champ d'honneur, ses affinités avec le grand homme de l'époque ; enfin cette habitude d'éblouir et d'imposer, qu'il avait exercée tant de fois sur les beautés les plus renommées ; tout se réunissait pour lui faire croire, que, nouvel Alcibiade, il pourrait s'attirer un regard favorable de la moderne Aspasia. Il ne tarda pas à se convaincre que tous ses efforts seraient vains ; et que cette transparence de pureté de l'âme, qu'on remarquait chez madame Récamier, était l'indice fidèle d'une incorruptible vertu. Il en prit de l'humeur ; et son amour-propre blessé, cherchait à s'épancher sur ceux-là même que paraissait affectionner celle dont il n'avait obtenu que de l'indifférence.

Un soir que la conversation roulait sur le sort des littérateurs qui, la plupart, n'ont, dans leur vieillesse, qu'une existence modique ; l'officier général dit brutalement : « Si j'étais l'empereur,

» je ne voudrais pas qu'un homme de
» lettres eût au delà de douze cents
» livres de rente, et *demeurât plus bas*
» *que le quatrième.* » Cette sortie solda-
tesque étonna le cercle nombreux de-
vant lequel elle fut jetée, comme une
bombe qui éclate; chacun, stupéfait,
se regarde en silence; lorsqu'un auteur
honoré de plusieurs succès, et dans la
fleur de l'âge, répond au frère d'armes
de Napoléon, d'une voix très-expres-
sive : « Vous ne voulez pas, général,
» que nous demeurions plus bas que
» le quatrième ? — Non. — Serait-ce
» pour nous tenir éloignés de l'écurie
» où vous avez fait vos premières ar-
» mes ? » ... Ces mots produisirent l'ef-
fet de la foudre. Puis l'auteur ajoute,
d'un accent encore plus prononcé :
« Quant aux douze cents livres de rente,
» nous n'y souscrivons, mes confrères et
» moi, qu'à la condition expresse,
» qu'au champ d'honneur, les aides

» de camp de Napoléon n'auront que
» la paye de grenadier, et l'eau-de-vie
» à discrétion, pour aller au feu. »
L'aide de camp pâlit de colère; et lançant, à son tour, le regard le plus menaçant sur l'homme de lettres, il reparut : « La paye de grenadier n'a rien
» d'humiliant; mais l'eau-de-vie à dis-
» crétion est un peu dure à digérer. » Les nombreux spectateurs s'empressèrent de se placer entre les deux champions, et mirent tous leurs efforts à calmer leur mutuelle effervescence; lorsque l'homme de lettres, s'avançant vers son adversaire avec une imposante dignité, lui dit : « Général, je n'ai rien pu trouver qui pût mieux vous exprimer
» mon juste ressentiment : je tâcherai
» de mettre, une autre fois, plus d'é-
» nergie à défendre mes camarades. »
Le guerrier, surpris, touché de cette noble attitude et de ce dévouement fraternel, se repentant peut-être déjà de

la brusque sortie qu'il avait faite contre la littérature française, laisse, comme malgré lui, s'échapper ces mots, à travers ses noires moustaches : « Je ne » crois pas être soupçonné de vouloir » éviter une affaire d'honneur ; mais je » suis forcé d'avouer que j'ai eu tort. — Tout est oublié, général ; et vous » me forcez moi-même au repentir. — » Touchez là, monsieur : je suis en- » chanté de trouver, en vous un brave. — Moi, général !... Je ne suis qu'un » homme de lettres. » Cette scène que je me fais un devoir de raconter avec fidélité, fut applaudie de tous les assistants ; et j'ai su que la belle Récamier, malgré sa timide candeur, ne put s'empêcher de serrer, en secret, la main de l'auteur, en l'honorant d'un regard qui semblait lui dire : « Je vous remer- » cie de n'avoir pas souffert, que chez » moi, on insultât les gens de lettres. »

Je terminerai le récit de ces anec-

doles piquantes et variées par un trait d'un autre genre, et qui prouvera combien les femmes simples et bonnes sont dupes de s'attacher à ces roués de cour, à ces hauts personnages dont la renommée vante l'esprit et les mots remarquables. On en rencontrait souvent chez madame Récamier qui les redoutait, et par cela même leur faisait un accueil distingué que ceux-ci prenaient pour l'honneur qu'elle devait éprouver. A leur tête était un homme d'un nom illustre, d'un rang éminent, et qui s'était fait une haute réputation dans les différentes cours de l'Europe par la profondeur de ses idées, un sang-froid imperturbable, et cette causticité dont les traits acérés n'épargnaient personne. A l'époque même où cet habile diplomate faisait une cour assidue à la *Corinne* du jour, il s'était pris d'un attachement sérieux pour une fort belle femme, d'un esprit très-borné, et dont

le commerce ne pouvait offrir aucun aliment, aucun charme à l'imagination. Madame de Staël instruite de cette liaison secrète, badina l'esclave soumis, avec cette verve et cette grâce qui la caractérisaient. Celui-ci voulut nier le penchant qui l'entraînait : il prétendit que ce n'était qu'un caprice éphémère, qu'une velléité qui se dissiperait comme un nuage léger. La clairvoyante rivale soutint qu'il était tout à fait épris de la belle, et finit par lui dire avec cette expression qui donnait tant de charme à ses paroles : « Eh bien, je m'en rapporte » à vous : supposons que nous traversions tous les trois un fleuve rapide, » et que la barque vienne à chavirer : » soyez franc, laquelle de nous deux » sauveriez-vous du danger? — Mon » choix, vous devez le croire, ne serait » pas indécis. — Encore une fois laquelle des deux?..—Vous savez bien » que vous nagez à merveille.» Cette

repartie vive et piquante arracha le rire de madame de Staël, aux dépens peut-être d'un cœur blessé. Elle fut bientôt répandue dans tous les salons de la capitale, et ne fit qu'y confirmer la haute renommée de son auteur.

Passons maintenant à quelques traits satiriques dont la gaîté faisait oublier ce qu'ils pouvaient avoir d'amer : « Traits » de malice, » dit Madame de Sévigné, « qui égratignent, mais qui n'enfoncent point. » *Hoffman* et *Després* étaient remarquables en ce genre. Un soir entre dans les salons de madame Récamier, un auteur dont les succès avaient souvent trahi la présomption, et portant dans sa poche un cahier roulé qu'on apercevait. « Prenez garde, » mon cher, » lui dit Després : « quel- » qu'un qui ne vous connaîtrait pas, » pourrait vous dérober votre manus- » crit. » On allait recevoir à l'Académie française un littérateur peu digne

d'un tel honneur, et qui ne devait son élection qu'à l'intrigue et à l'esprit de parti. « Irez-vous à sa réception? » demande à Hoffman madame Récamier. « Oh! non, » répond celui-ci avec son malicieux bégaiement : « Je n'aime » pas ces sor... sortes d'exécutions-là ; » tout ce que je puis faire, c'est d'aller » le... le voir passer. » Un jour de grande réception à l'hôtel Récamier, plusieurs anciens seigneurs de la cour de Louis XVI s'étaient mêlés dans la foule ; et parmi eux se trouvait un certain petit neveu du maréchal de Turenne, connu dans les cercles de Paris par des ingénuités incroyables. On annonce M. de Roquelaure, archevêque de Malines et membre de l'Académie française. Cet illustre prélat, vêtu à cette époque en simple habit court, et sans nul signe épiscopal, comptait près de quatre-vingt-douze ans : il devint, à son entrée chez madame Récamier, l'objet de tous

les égards. La dame de l'hôtel fut la première à lui présenter son bras, et le conduisit à l'un des sofas du salon. Son grand âge et la vivacité de ses brillantes reparties, firent croire au trop crédule descendant du maréchal-général des armées de France, que c'était le duc de Roquelaure si renommé pour ses bons mots à la cour de Louis XIV. L'abordant aussitôt dans cette croyance, et l'étudiant avec une curiosité mêlée d'admiration, il lui dit : « Ah ! mon- » sieur de Roquelaure, combien je suis » flatté de rencontrer ici le célèbre » bouffon du grand siècle ! » Celui-ci, voyant à quel original il avait affaire, lui demande son nom, et réplique aussitôt avec cette ingénieuse gaîté qui le caractérisait : « Ah ! monsieur de Tu- » renne !... je ne suis pas moins en- » chanté que nous nous retrouvions... » Comment ! vous daignez encore vous » rappeler mes folies de jeunesse !...

» Je l'avouerais, depuis que vous avez
» été tué à Saltzbach, je croyais que
» vous les aviez oubliées. » Cette plaisanterie fit pâmer de rire tous les assistants ; et chacun avoua que si le grand Turenne n'eût pas été plus fort en tactique militaire, que ne l'était son petit neveu en science chronologique, la France eût compté de moins bien des lauriers.

Quand on récapitule tout ce que réunissait autour d'elle madame Récamier, dans l'armée, les lettres et les arts ; quand on parcourt par la pensée ces cercles brillants, si riches de diverses célébrités ; lorsque surtout on passe en revue ces femmes citées pour leur beauté, leurs talents et leurs grâces, entourant le petit fichu de gaze dont la simplicité devenait encore plus remarquable, on ne peut s'empêcher d'avouer qu'il fallait une grande habitude des convenances, une immuable franchise de cœur, une pureté de mœurs à toute

épreuve, pour gagner ainsi l'attachement et la considération de tous les rangs de l'ordre social. Madame Récamier les conserva sans cesse : ils l'ont suivie dans l'humble retraite qu'elle s'est formée à l'Abbaye-au-Bois, où elle réunit encore l'élite des savants et des littérateurs. Là quoique dépouillée des prérogatives de l'opulence et du crédit qu'elle avait sur les puissants du jour ; là, quoique parvenue à l'âge où l'éclat de la beauté s'affaiblit et ne laisse plus que des traits qui en offrent le souvenir, cette modeste Jacinthe enchante tous ceux qui l'entourent : et par cela même qu'elle se soumet avec une angélique résignation, aux exigences du temps, on se plaît à lui conserver son empire, à l'entourer d'hommages qui lui prouvent que la grâce et la bonté ne vieillissent jamais. On dirait que c'est madame Récamier qu'a voulu peindre une femme célèbre dans ces jolis vers :

Quelle est celle qui sait mieux plaire ?
C'est la femme qui sait aimer de bonne foi,
Et conserver autour de soi
Tous les amis qu'elle a pu faire.





GUICHARD LE FABULISTE

—

De tous les hommes de lettres avec lesquels j'eus des relations intimes ; de tous les indépendants par caractère et par position sociale ; de tous les vrais philanthropes dont la franchise et la bonhomie nous retracent les mœurs antiques, aucun ne m'inspira jamais un attachement plus sincère, une considé-

ration plus profonde, que le vieux *Guichard* de qui la figure, l'allure, le laisser-aller et l'inaltérable insouciance offraient l'image vivante de notre La Fontaine dont il semblait être le digne légataire.

Les huit livres de fables, qu'il a composés, lui assignent un rang distingué parmi les poètes modernes; et le recueil de ses contes offre une lecture attachante, même après ceux du bonhomme. C'est principalement dans le distique improvisé que Guichard s'était acquis une haute réputation. Je ne citerai que ceux qu'il fit en ma présence, et qui réunissent à la fois le sel mordant de Juvénal et l'hilarité de Piron. Nous traversions tous les deux la place Vendôme, au moment où les agents stipendiés de l'anarchie renversaient la statue de Louis XIV, et s'acharnaient principalement à briser toutes les fleurs de lis qui décoraient ce beau monu-

ment. Guichard tenait à ses anciennes affections ; il pâlit de colère à la vue de ces destructeurs de tous les insignes de la royauté, et lança sur eux ces deux vers que j'ose citer comme un chef-d'œuvre en ce genre :

Vous qui haïssez tant les fleurs de lis, mes drôles,
Faites donc retourner le cuir de vos épaules.

On sait qu'à cette époque on flétrissait d'une fleur de lis, appliquée sur l'épaule par un fer chaud, tout malfaiteur repris de justice ; et qu'on forçait les propriétaires de faire retourner jusqu'aux plaques de cheminée, offrant les fleurs proscrites dont Henri IV avait orné sa bannière.

Bonaparte, quelques années après, fit succéder aux lis les abeilles qui butinèrent sur de nombreux lauriers ; et le simple élève de Brienne se fit sacrer par le pape empereur des Français. La

toute-puissance change souvent les opinions et même le caractère. Napoléon qui, sous la république et le directoire, avait tant de fois rendu hommage à la souveraineté du peuple, ne tarda pas à reconnaître que ce n'est que d'une main ferme qu'on peut diriger les rênes d'un grand état ; et dans un édit qu'il rendit, il se servit de cette expression remarquable, en s'adressant aux Français qu'éblouissait l'éclat de sa gloire : « *Mes bons et fidèles sujets.* » C'était un essai d'autorité suprême qu'il voulait faire, et qui lui réussit. Tant sont frappantes de vérité ces paroles de *Lucain*¹ : « Le » pouvoir habitue à tout oser. » Personne, soit au sénat, soit dans la chambre des députés, n'osa s'élever contre cette atteinte portée à la souveraineté nationale ; et le vieux Guichard fut le seul peut-être qui, parcourant chez moi le

¹ Nil pudet assuetos sceptris.

Moniteur, et remarquant ces paroles impériales, s'écria dans l'effusion de son dépit et de sa malice :

Du grand Napoléon je suis l'admirateur ;
Mais être son sujet !... je suis son serviteur.

C'était à chaque instant une verve surprenante, intarissable, d'où jaillissaient les mots les plus heureux, les saillies les plus piquantes. On reconnaissait aisément dans Guichard l'ancien élève de Piron ; il en citait sans cesse les traits pétillants, les vers admirables et ces étincelles éblouissantes qui firent si longtemps le charme et la célébrité du *Caveau*, rendez-vous des meilleurs chansonniers du temps. Guichard, quoique jeune encore, y fut admis ; il y puisa ces heureux épanchements de la gaiété française, cette habitude de saisir le plaisir au vol, cette inaltérable résignation aux vicissitudes du sort, ce

contentement de soi-même que ne sauraient altérer les besoins de la vie ; en un mot cette haute et véritable philosophie si bien exprimée par *Phèdre*¹ : « L'homme instruit a toujours un trésor. »

En effet, quoique Guichard ne possédât rien au monde, il vécut longtemps dans une noble indépendance que lui donnaient ses écrits. Après avoir offert sur notre scène lyrique plusieurs ouvrages profitables, il écrivit dans un journal très en vogue à cette époque, et concourut à son succès par des poésies légères, des aperçus pleins de verve et de gaieté, sur les mœurs du jour, et surtout par des portraits frappants de ressemblance où il fustigeait à la manière de Martial et de Gilbert, les parvenus insolents, les prudes galantes, les mauvais poètes, les faux amis ; en un mot, tout

¹ Homo doctus in se semper divitias habet.

ce qui pouvait aiguïser les traits de la satire.

Mais c'était principalement dans ses fables que Guichard se montrait écrivain moraliste. Je pourrais en citer un grand nombre dignes d'être comparées à celles du grand maître, dont personne, mieux que lui, ne sut imiter la grâce naturelle et prouver l'utilité de la leçon. Au talent de bien faire, le moderne La Fontaine joignait le talent de bien dire. Devenu notre doyen à la société philotechnique, et quoique devenu septuagénaire, lorsque dans nos séances publiques il paraissait à la tribune, il y recevait le salut le plus flatteur ; et toujours les lectures, ou plus souvent les récits qu'il faisait, produisaient un enthousiasme général, un véritable délire. Il n'eût pas échangé contre le trône le plus puissant la place qu'il occupait alors ; et nos serremens de main, nos félicitations, lui semblaient préférables.

aux prérogatives du rang et de l'opulence.

Mais le grand âge et l'insouciance font sentir tôt ou tard les besoins domestiques et le tourment de la gêne. Guichard sut les supporter sans se plaindre ; il fallait deviner les privations qu'il savait dissimuler avec autant d'adresse que de fierté. On s'empressait souvent de lui offrir ; mais lui faire accepter n'était pas chose facile. *Lacépède*, qui l'honorait et le chérissait comme un frère, lui fit obtenir une pension de douze cents francs au ministère de l'intérieur. Il crut alors qu'il pouvait reprendre son habitude chérie, celle de donner au premier indigent qu'il rencontrait. A ce moyen, le dernier quartier de sa pension était promptement dissipé ; et chacun de nous s'en apercevait aisément, en voyant Guichard venir s'asseoir à sa table, où l'appétit dévorant du vieillard annonçait clairement

qu'il n'avait rien pris de la journée. On conçoit avec quel empressement il était accueilli chez chacun des membres de la société philotechnique : c'était à qui offrirait à ce digne vieillard de quoi se reconforter ; c'était à qui lui ferait retrouver une famille.

Cependant les vêtements s'usaient ; l'hiver, souvent rigoureux, obligeait à se procurer un peu de bois ; les infirmités de la vieillesse qui commençaient à se faire sentir, exigeaient une bonne vieille gouvernante qui pourrait les adoucir. Mais en se privant même de donner, douze cents francs par an, ne pouvaient suffire ; il vint donc dans l'idée des soixante membres composant notre société, de doubler la pension de leur vénérable doyen, en fournissant chacun une pièce de vingt francs par an ; ce qui lui procurerait les moyens d'achever dans l'aisance son honorable carrière, et peut-être de la prolonger.

On conçoit que la cotisation fut promptement réalisée, et je me rappelle encore avec quelle ivresse je m'en vis le dépositaire. Vainement je cherchai les moyens de faire accepter à Guichard l'offrande de ses confrères. La moindre révélation à cet égard l'eût blessé cruellement : on pouvait lui proposer un dîner sans aucun scrupule ; il venait même le demander sans façon à ceux qu'il était sûr de charmer par sa présence ; mais la moindre offre d'argent l'eût fait rougir au point qu'il l'eût regardée comme une insulte.

J'eus donc recours au seul expédient qui me restait en pareille circonstance, et qui réussit au gré de mes vœux. Quelle que soit notre fierté, l'amour-propre la dompte aisément, et j'entrepris de combattre Guichard par ses propres armes. Il avait eu la bonhomie de vendre le recueil de ses fables, à un libraire, à condition de partager avec

celui-ci, le résultat de la vente, sitôt qu'il serait couvert des frais d'impression. Depuis cinq ans ce recueil était en circulation; et malgré les succès qu'il avait obtenus dans le public, le trop confiant auteur n'en avait rien reçu. Le libraire prétendait toujours qu'il n'était pas couvert de ses dépenses; et Guichard, malgré sa gêne, se retirait sans proférer le moindre murmure. Je lui demandai de me conduire chez ce libraire, homme astucieux et difficile à manier. Tous les gens de lettres n'ont pas ainsi que moi, le bonheur de traiter avec un *Louis Janet*. Nous nous acheminons donc vers la rue de La Harpe, et nous abordons la boutique du libraire en question. Il était absent; nous fûmes reçus par sa fille aînée, âgée d'environ vingt ans, avec cette hauteur et cette indifférence d'un opulent auquel un malheureux demande la charité. Nous nous retirons vivement blessés de l'ac-

cueil que nous avait fait la jeune demoiselle d'une figure agréable, expressive ; mais dont la chevelure qui s'échappait sous un joli bonnet de gaze, nous parut être d'une couleur hasardée et même d'un roux très-prononcé. Résolus d'attendre le retour de son père, nous entrons dans un café, justement en face de la boutique, et d'où nous pouvions voir, tout à notre aise, la jeune personne qui nous avait si mal accueillis. Je riais de son ton prétentieux et musqué, invitant Guichard à s'amuser, ainsi que moi, de la jeune bégueule. « C'est ce » que je fais, » me répondit-il avec le sourire le plus sardonique. « Il est bon » que l'impertinente sache à quels gens » elle s'adresse. » Il demande aussitôt une plume, de l'encre et du papier, au garçon du café, et trace le quatrain suivant qu'il me présente :

A MADEMOISELLE ... , FILLE DU LIBRAIRE ***.

Votre visage est un livre enchanteur :
J'aime sa reliure à la fois rose et blanche ;
Mais votre sourcil, par malheur,
Est un peu trop doré sur tranche.

Je ne pus m'empêcher d'éclater de rire, et je reconnus là l'élève de Piron. Il demande alors un pain à cacheter ; puis écrivant l'adresse de la jeune personne, il charge un garçon du café d'aller lui remettre le poulet, en m'invitant à regarder avec lui, à travers les vitraux, l'effet que produira sur la belle aux cheveux roux, la lecture de cette piquante improvisation. Jamais changement plus subit et plus remarquable ne s'opéra sur un joli visage. Le dépit et la confusion s'y peignaient tout à la fois. Portant aussitôt ses regards du côté du café où sans peine elle pouvait nous apercevoir, elle froissa l'écrit

dans ses mains avec un mouvement de colère, et tourna le dos au vitrage qui donnait sur la rue.

Peu de temps après rentre le père, qui ne sait à quelle cause attribuer le nuage répandu sur la figure de sa fille. « C'est le moment favorable, » me dit Guichard, « de porter le dernier coup ; » veuillez me suivre et disposez-vous à » bien me seconder. » Je le suis à la boutique du libraire, qui nous reçut avec plus d'honnêteté que ne l'avait fait sa fille rouge de dépit, les yeux baissés et n'osant proférer une parole. J'expliquai franchement l'objet de notre visite, et je pressai notre homme de rendre mon digne ami libre de disposer du recueil de ses fables, comme bon lui semblerait. « Il ne s'est lié avec vous par au- » eun écrit : » ajoutai-je ; « et M. Gui- » chard vous laissant le produit de la » première édition, vous serez plus que » rempli de vos avances. » Le libraire

voulut persister à faire les éditions subséquentes ; mais j'avais en tête mon projet qui ne me permettait pas d'y souscrire. « Je n'éprouverais qu'une pri-
» vation : » dit à son tour le malin Guichard ; « C'est de ne plus recevoir
» de mademoiselle l'acueil si gracieux
» et si flatteur qu'elle a daigné nous
» faire en votre absence. » Ce dernier trait acheva de convaincre la belle qu'elle avait à lutter contre un poète satirique encore plein d'énergie ; et craignant de sa part quelques improvisations dans le genre de la première , elle invita son père à terminer avec nous : le pauvre Guichard fut délivré du pacte qu'il avait fait , et redevint par cela même , propriétaire de ses fables. « Et vous croyez , » me dit-il avec sa bonhomie, « que je trouverai facilement
» à les placer ? — Je n'en fais aucun
» doute ; si toutefois vous consentez à
» joindre au recueil de vos fables, celui

» de vos contes qui chaque jour ob-
» tiennent tant de succès dans les réu-
» nions littéraires où vous les récitez.
» Ces deux volumes, qui d'avance appar-
» tiennent à toutes les bibliothèques,
» doivent vous produire mille à douze
» cents francs par an ; le tout consiste
» à faire un traité qui vous assure le
» prix de vos honorables travaux... et
» je m'en charge. »

J'allai donc trouver un libraire à qui j'avais eu le bonheur de rendre quelques services ; et je lui confiai le dépôt que m'avait fait la société philotechnique, en l'assurant que chaque année, tant que vivrait Guichard, il toucherait les douze cents francs qu'il lui remettrait à sa volonté, en lui faisant accroire que c'était le produit de ses quatre volumes. Cet excellent homme, ému lui-même du moyen plein de délicatesse qu'employait la société dont j'étais l'émissaire, pour procurer de l'argent au plus honorable

vieillard , me seconda parfaitement , et peu de mois après la promulgation des œuvres de Guichard , il lui remit quatre cents francs , en déclarant qu'il était couvert de ses frais , et que la première édition était entièrement épuisée.

L'heureux fabuliste accourt chez moi , hors d'haleine ; et se jetant dans mes bras , éperdu de joie , il fait sonner d'un air triomphant , vingt pièces d'or contenues dans une petite bourse , en s'écriant : « Mon ami !.. mon bon ami !.. » je vous dois le bonheur du reste de » ma vie. » J'embrassai le joyeux vieillard avec une émotion dont il ne pouvait deviner le motif ; et j'osai lui conseiller de faire dépositaire de cette somme , sa digne gouvernante , qui saurait l'employer , ainsi que celles qu'il recevrait par la suite , à lui procurer l'aisance qu'exigeait son grand âge , et surtout à le mettre à l'abri du besoin. « Oh ! vous avez bien raison , » me ré-

pondit Guichard, « car j'ai souvent ca-
» ché à quel point je souffrais... Toute-
» fois, » ajouta-t-il avec un accent que
j'essaierais en vain d'exprimer : « Toute-
» fois je me réserve le droit de prélever
» le dixième de ce que je toucherai de
» mes ouvrages, pour en disposer en
» faveur de quelques indigents. Donner
» me fait éprouver un plaisir qui m'en-
» ivre, me ranime et me rend fier
» d'exister... Donner ! c'est le plus bel
» attribut que le créateur ait accordé à
» l'homme, et qui semble l'élever jus-
» qu'à lui... Donner ! c'est couvrir de
» fleurs la trace de chaque pas que l'on
» fait sur la terre ; c'est se préparer
» d'avance un sommeil de paix...
» Donner ! ah c'est rendre ses comptes
» à Dieu, qui dans l'autre vie nous en
» rendra, au décuple, et le capital et les
» intérêts. »

J'approuvai l'élan philanthropique de
mon vieil ami, et lui remis sur les qua-

tre cents francs qu'il me confiait, deux pièces d'or que, dès le lendemain peut-être, il avait distribuées aux premiers infortunés qui s'étaient trouvés sur son passage. L'excellente femme à laquelle Guichard avait confié les soins de son modeste foyer, ne fut pas moins flattée de ce prétendu produit des écrits de son maître; mais elle ne cessait de lui répéter: « Cela ne durera pas. » Cependant les autres trimestres remis à Guichard par le libraire, montèrent encore plus haut que le premier; si bien que le fabuliste toucha près de dix-huit cents francs la première année; ce qui joint aux douze cents de sa pension d'homme de lettres, forma trois mille francs qui le replacèrent tout à fait dans l'aisance, et lui procurèrent le bonheur de donner trois cents francs.

Il m'apportait exactement tout ce qu'il touchait, en prélevant toutefois son dixième; et je m'entendais avec sa

fidèle gouvernante, pour subvenir à la dépense de son ménage, sur laquelle la digne femme faisait des économies, tout en répétant : « Cela ne durera pas. » Sept années se sont écoulées de la sorte, sans que le fabuliste cessât de recevoir au moins douze cents francs de son libraire; et l'amour propre lui laissant croire que c'était le produit véritable de ses écrits, il n'eut jamais le moindre soupçon qu'il recevait une pension de ses confrères; car il était de ces hommes de lettres dont la noble fierté et la dignité de caractère ne se courbaient jamais sous le poids de l'infortune; et quelque délicat que fût envers lui le secours de l'honorable société dont je n'étais que le mandataire, il ne l'eût point accepté, tant il était imbu de ces belles paroles de Tacite son auteur chéri ¹:

¹ Beneficia eò usque læta sunt, dum videntur exsolvi posse.

« On aime les bienfaits, tant qu'on est »
» sûr de pouvoir les acquitter. »

Aussi jamais ne fut-il instruit de ce que nous avions fait pour honorer son mérite et embellir sa vieillesse. Bien convaincu que c'était le produit de ses ouvrages, il en jouissait avec délices, et nous avouait naïvement que jamais poète n'avait été plus heureux que lui. Parvenu à un grand âge, mais sans infirmités, il savoura jusqu'à son dernier moment, les charmes d'une honnête aisance ; et s'endormit avec la douce pensée qu'il ne la devait qu'à lui seul.

J'ai cru devoir donner à cette anecdote la publicité qu'elle mérite ; et je désire que sa révélation soit utile aux associations littéraires qui voudraient imiter la société philotechnique à laquelle je m'honore d'appartenir. Secourir un ami, alimenter un vieillard : c'est une grande jouissance que j'ai connue quelquefois ; mais pour qu'elle soit pure, il faut que

l'obligé n'en éprouve aucune peine.
L'art de donner est plus difficile qu'on
ne le pense ; et comme le dit un poète
de nos jours :

Avec adresse il faut saisir
Le droit de calmer la souffrance :
Tout secours, dès qu'il fait rougir ,
A l'instant devient une offense.





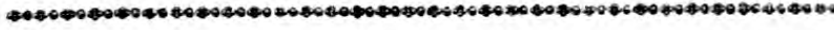
AUBIER.

Page 57

Publié
par Louis Janet

Page 57

Publie
par Louis Janet.

**PREMIER OUVRAGE D'AUBER.**

—

Lorsque je récapitulais toutes les jouissances, tous les avantages que m'avait procurés le patronage de Grétry ; quand je réfléchissais aux obstacles sans nombre qu'il faut surmonter pour arriver aux premiers degrés d'une véritable renommée , je ne pouvais me

lasser de bénir le destin de m'avoir fait entrer, si jeune encore, dans la carrière dramatique, sous les auspices d'un homme célèbre. Dès que je fus honoré de plusieurs succès qui me classèrent parmi les auteurs de l'époque, dont les compositeurs français recherchaient les ouvrages, un désir bien naturel se fit sentir, ce fut celui d'appuyer à mon tour, de mon crédit et de mon expérience un débutant dans le bel art où j'avais mis à profit les leçons et le secret de Sedaine. Il est de ces dettes du cœur, de ces acquits de conscience, auxquels il est si doux de satisfaire.

Je cherchai donc parmi les élèves de nos grands maîtres, quel était celui que je pouvais m'associer : mon choix se fixa sur le jeune *Auber*, que je rencontrais souvent dans les différents cercles où j'étais admis ; et auquel je savais que Chérubini portait une affection particulière. Ce qui me le fit re-

marquer et me donna la certitude qu'il courrait avec honneur la carrière à laquelle il se destinait, c'était une noble fierté qui ne lui permettait pas de mendier un poëme, comme le faisaient tant de jeunes lauréats du Conservatoire ; c'était un esprit observateur, étudiant le monde, et notant pour ainsi dire tout ce qui lui faisait éprouver une vive impression. La flamme qui jaillissait de ses yeux formait un contraste étrange avec son flegme apparent et sa bouche silencieuse : il me produisait l'effet de l'abeille qui thésaurise en secret, pour composer son miel, et voltige de fleur en fleur, sans se laisser éblouir par celles dont les couleurs sont les plus brillantes.

Le jeune Aubert était fils d'un homme distingué dans les arts, qui avait consacré sa fortune, ses recherches et ses soins à former cette riche et vaste collection des batailles, des hauts faits

du règne de Napoléon, dessinés par nos plus grands maîtres, et qu'avait enrichis le burin des premiers artistes de la France. J'allais souvent admirer, étudier ces annales animées, dans le cabinet de l'aimable M. Auber; et je me rappelle qu'un jour il me fit voir le portrait équestre de l'empereur parcourant le champ de la victoire, et entouré de ses plus vaillants frères d'armes. Cette magnifique composition était l'ouvrage de *Carle-Vernet*, dont le crayon facile et fidèle avait saisi, d'une manière frappante, les traits et surtout le regard d'aigle du héros qui remplissait alors de son nom l'Europe entière. Frappé de cette admirable composition, et de la ressemblance imposante du grand conquérant, je saisis un crayon, et j'écrivis au bas ce beau vers de Virgile¹ :
« Il soumettra plus de pays que n'en a

¹ Nec verò Alcides tantùm telluris obivit.

» parcouru le grand Alcide. » M. Auber me demanda la permission de mettre cette inscription sous les yeux de l'empereur, dont il reçut l'accueil le plus gracieux; et cet à-propos me lia plus intimement encore avec cet honorable artiste chez lequel j'aimais à aller visiter les nouvelles productions qu'il faisait paraître. Là j'eus le plaisir d'entendre plusieurs fois son jeune fils exécuter, sur le piano, de ces chants harmonieux, expressifs, qui me semblaient être le prélude d'une haute renommée. Je résolus de les utiliser et d'en enrichir notre scène lyrique.

Peu de temps après, l'administration du théâtre Feydeau me demanda si je n'avais pas dans mon portefeuille quelque opéra comique n'exigeant pas une grande dépense de mise en scène, et qui, par sa gaîté, fût analogue à l'époque du carnaval. Je leur proposai la lecture du *Séjour militaire*, pièce en un

acte, et tableau fidèle des espiègeries de plusieurs jeunes officiers de dragons s'amusant à égayer leur séjour dans une petite ville. Cette bluette leur plut : *Gavaudan*, dans le rôle d'un colonel spirituel et brillant, sous l'habit et les dehors d'un sot de province, que de jeunes fous s'amusaient à mystifier, se proposait de donner l'essor à son beau talent ; et la ravissante madame *Gavaudan*, de qui la grâce ne pouvait être comparée qu'à la finesse et à ce charme inexprimable répandu dans toute sa personne, se faisait un fête de se montrer dans le rôle d'une jeune dame de qualité, qui, sous le costume d'un jockey espiègle et malin, parvient à rejoindre au régiment son mari qu'elle adore, et à s'assurer de sa fidélité.

Il fut donc arrêté qu'on s'occuperait de cet ouvrage dès que la musique en serait terminée ; et j'annonçai que le jeune *Auber* était le compositeur que

j'avais choisi. Ce choix parut d'abord contrarier l'administration, qui toujours préférait des réputations établies à celles qu'il fallait lancer dans le public; mais je n'eus pas de peine à combattre un système aussi nuisible à l'art, en faisant observer que les plus hautes célébrités avaient eu leur début. Enfin j'exprimai avec franchise le désir que j'éprouvais de faire pour un jeune artiste ce que Grétry n'avait pas dédaigné de faire pour moi; et je déclarai que mon choix était irrévocable.

Je remis aussitôt la pièce à mon jeune collaborateur, qui fut bientôt en état de faire entendre à nos acteurs les différents morceaux de chant qu'il avait composés. Tous en parurent satisfaits, et le jour fut pris, où, suivant les usages du théâtre, on ferait exécuter la nouvelle partition au quatuor, pour s'assurer qu'elle méritait d'être livrée à la copie générale, ce qui exigeait une dé-

pense assez forte à laquelle on ne s'exposait qu'après l'avis d'un comité qui prononçait en dernier ressort.

Je comparus donc avec le jeune compositeur devant le redoutable aréopage, dont les membres ne furent pas d'abord tous favorables à mon cher associé. Parmi eux se trouvaient des amis intimes d'un auteur en vogue à cette époque, et qui redoutait les nouvelles réputations. Soit qu'il crût découvrir, dans l'essai du débutant, le germe d'un talent qui ne tarderait pas à rivaliser avec le sien ; soit qu'il remarquât, en effet, que cette partition d'un simple début n'avait pas la force d'harmonie et la couleur prononcée qu'exige un grand ouvrage offrant des situations dramatiques, cet auteur, dis-je, dont le vrai mérite n'était exempt ni d'envie, ni d'intrigue, avait monté secrètement une cabale qui essaya d'arrêter les premiers pas d'un jeune artiste devenu, par

la suite, le plus fécond et le plus ferme appui de notre scène lyrique. Heureusement je lui trouvai des défenseurs et des juges impartiaux dans *Méhul* et *Chérubini*, membres du jury de musique. Ils déclarèrent que la partition du *Séjour militaire* n'était à la vérité qu'un ballon d'essai ; mais qu'il renfermait un gaz qui ne demandait qu'à se développer. Ils opinèrent enfin pour l'admission du nouveau compositeur sur la scène de l'opéra-comique. Sa partition fut aussitôt livrée aux copistes, parce que l'époque du carnaval approchait ; et peu de jours après commencèrent les répétitions du *Séjour militaire*.

Mais soudain survint un nouvel obstacle qui faillit nous débusquer tout à fait, et rejeter mon jeune collaborateur dans le néant où ses envieux voulaient le maintenir. Son redoutable rival venait de faire copier, de son côté, les rôles d'un ouvrage en trois actes et à

brillant spectacle, sur lequel il fondait l'espoir d'un grand succès qui devait achever d'établir sa renommée. Il prétendait qu'aucun nouvel ouvrage ne devait être représenté avant le sien. Mais cet ouvrage exigeait de longues études et beaucoup de dépense de la part de l'administration : le nôtre, pour lequel il ne fallait aucune avance, et qu'on répétait au quatuor, était à peu près su de tous nos acteurs, qui portaient au débutant le plus vif intérêt, et n'oubliaient pas que j'avais souvent fait briller leurs talents dans les divers ouvrages que j'avais offerts sur leur théâtre. Ils se joignirent donc à nous pour maintenir nos droits; et il fut unanimement arrêté que nous serions joués à l'époque des jours gras.

Nous continuâmes nos répétitions dans cette certitude, et chacune d'elles semblait annoncer un succès, non d'éclat et de vogue, mais suffisant pour atteindre

le but qu'on s'était proposé d'offrir au public une folie de carnaval. Ces présomptions favorables ne firent qu'exciter les craintes et l'envie de notre redoutable rival. Il parvint à former une opposition parmi les sociétaires, et porta l'audace jusqu'à venir interrompre notre première répétition générale, prétendant que cela retardait la mise en scène de son ouvrage, qui offrait, disait-il, un bien plus grand avantage à l'administration, que la bluette pour laquelle nous occupions tous les artistes de l'orchestre.

Je crus alors devoir me montrer avec l'attitude ferme et imposante d'un homme de cœur, et d'un auteur honoré de plusieurs succès. Je déclarai qu'une fois que je m'étais emparé du théâtre, je ne connaissais point d'autre pouvoir, que le jugement du public, qui pût m'en faire disparaître. J'ajoutai d'un ton fortement articulé, et d'un coup d'œil assez

énergique lancé sur l'audacieux persécuteur, que j'étais chez moi, dans un théâtre que j'avais rempli plus de douze cents fois; que lorsque celui qui voulait l'envahir, aurait acquis les mêmes droits, nous pourrions alors nous disputer la préséance; mais qu'en attendant, je resterais sur le champ d'honneur que j'avais conquis. Cette vigoureuse déclaration eut l'assentiment unanime de tous les artistes dont j'avais gagné depuis longtemps l'attachement et l'estime. Ils confirmèrent, par des applaudissements réitérés, la justice de ma cause; la répétition générale continua, et notre antagoniste se retira, pour échapper à l'improbation générale qui se faisait entendre.

Enfin, arriva le jour si important pour mon cher associé, qui n'avait cessé de montrer, dans tous les obstacles qu'il venait de surmonter, un flegme et une résolution qui annonçaient un caractère

prononcé. Son ballon d'essai s'éleva très-heureusement dans les airs, sans essuyer la moindre intempérie. Il est vrai que *Gavaudan* et sa charmante femme étaient dans la nacelle et dirigeaient sa course. L'ouvrage en un mot eut tout le succès que pouvait mériter un simple badinage : la gaîté du sujet et les chants mélodieux de la musique, obtinrent les suffrages du public, toujours indulgent pour les premiers pas que fait l'artiste dans sa carrière ; et le jeune *Auber* cueillit, à ma grande satisfaction, un premier laurier qui devait être suivi de tant d'autres plus brillants, dont il compose aujourd'hui sa couronne. J'en avais le pressentiment ; et lorsqu'il vint, après la première représentation de notre ouvrage, se jeter dans mes bras avec l'élan de la joie et de la reconnaissance, je lui dis, en partageant la douce émotion qu'il éprouvait : « J'ai payé ma dette à Grétry :

» puissiez vous courir une aussi vaste ,
» une aussi belle carrière que lui ! —
» On arrive rarement à ce haut degré
» de célébrité , » me répondit le modeste
lauréat ; « Mais je prends l'engagement
» sacré de me livrer sans réserve à la
» composition dramatique. — N'oubliez
» jamais , » lui répliquai-je , « que le
» moyen le plus sûr de vous y faire un
» nom , c'est de vous livrer avant tout
» à la vérité du chant. Laissez vos ri-
» vaux , sacrifiant au goût du jour ,
» mettre la statue dans l'orchestre :
» placez-la toujours sur le théâtre ;
» c'est-à-dire dans la bouche de vos
» acteurs. Ce fut constamment la devise
» de l'homme de génie dont les nom-
» breuses productions vivront long-
» temps , parce qu'elles sont l'expres-
» sion de la nature. »

Mon ingénieux collaborateur , convaincu de cette vérité , n'a pas cessé d'en donner des preuves dans les divers

ouvrages qui bientôt succédèrent à son coup d'essai. Les chants naturels et ravissants qu'il fit entendre dans *la Bergère châtelaine*, *Emma*, *le Maçon*, *la Fiancée* et surtout dans *la Muette de Portici*, que je ne crains pas de classer parmi les plus belles partitions de l'école française, ces chants, dis-jé, ont prouvé qu'on pouvait allier la richesse de l'harmonie avec la vérité de l'expression; et comme le dit Grétry, dans ses essais sur la musique : « L'honneur d'être répété sur les orgues de Barbarie, » doit être la plus grande ambition d'un compositeur, et devient le complément de son succès. » Aussi les jolis airs de *la Muette* ont-ils parcouru toutes les rues de Paris.

Mais revenons à l'envieux rival qu'aveuglait sa présomption. Tout fut mis en œuvre, pour accélérer l'apparition du grand ouvrage sur lequel il fondait de si hautes espérances. Luxe de déco-

rations , magnificence de costumes , ballets brillants, annonces emphatiques dans les journaux , rien n'avait été négligé pour attirer le public à l'ascension du gros ballon qui devait, en s'élevant dans les airs , laisser à une grande distance de lui , le ballon d'essai du jeune *Auber*. Celui-ci ne s'élevait pas au-dessus de la moyenne région ; mais il s'y maintenait. Enfin , le moment du triomphe est arrivé. Déjà un concours nombreux de spectateurs remplit toutes les issues qui entourent le lieu d'où devait monter jusqu'aux astres l'imposant aérostat. Il s'éleva en effet de la région terrestre , aux sons mélodieux de cinquante instruments formant la plus ravissante harmonie ; mais gonflé sans doute outre mesure , à peine est-il au tiers de son ascension , qu'il crève tout à coup et tombe en poussière... O vicissitude imprévue et pourtant réelle ! rêves de l'amour-propre, dissipés comme

un nuage qui se perd dans l'espace ! superbes dédains pour ceux qu'on croyait au-dessous de soi ! humiliation méritée et que personne ne plaint !.. Voilà pourtant, voilà le sort qui souvent attend ceux qu'éblouit leur vanité, et qui, s'imaginant s'élever au-dessus de leurs semblables, s'élancent vers les cieux, sans songer que leurs pieds touchent encore à la terre.

Mon cher collaborateur, qui assistait, avec moi, à cette étrange défaite, fut effrayé des dangers qu'offrait l'honorable carrière où je l'avais introduit ; mais je le rassurai par le succès qu'il avait obtenu. Puis, comparant l'art dramatique à celui de la guerre, je lui citai ce passage de Juvénal, dont le laconisme et la vérité parurent le frapper : « Le cas- » que en tête, il n'est plus temps de » reculer. » Le regard expressif du jeune compositeur me parut, à ces mots, lan-

¹ Galeatum serò duelli pænitet.

cer une flamme nouvelle : il ne me répondit que par un serrement de main ; mais je lus clairement sur ses traits que la belle devise de Juvénal devenait la sienne , et qu'il se déterminait à braver les hasards et les dangers d'une carrière que tout faisait présager qu'il courrait avec honneur.

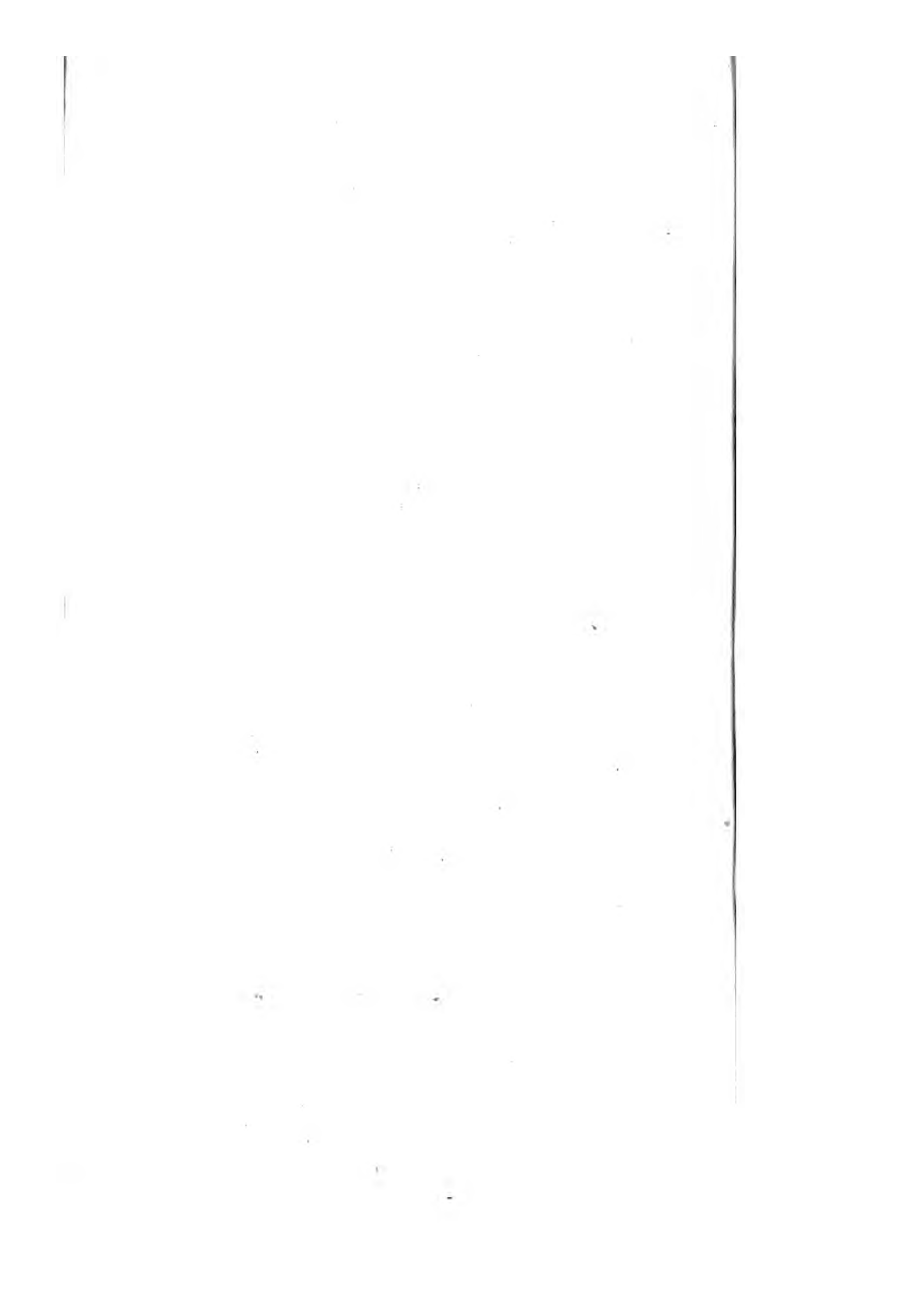
Ce présage s'est réalisé, même au delà de ses espérances. Chacun de ses pas a été marqué par un succès plus ou moins brillant. La mort nous ayant ravi *Méhul*, *Nicolo*, *Boyeldieu*, notre scène lyrique eut pour ses véritables soutiens *Auber* et *Hérold*, son digne rival, enlevé, dans la fleur de l'âge, à l'école française qui l'inscrivit, en pleurant, sur la colonne de l'immortalité.

Le jeune artiste dont j'eus l'honneur et la jouissance de soutenir le premier pas, est devenu celui de nos compositeurs français qui enrichit le plus aujourd'hui notre scène lyrique : ses nom-

breuses partitions forment une collection riche, variée, digne de prendre place à côté de celles de nos grands maîtres. Il a su, tout en se livrant à la richesse de l'harmonie dont les écoles étrangères nous offrent de si admirables modèles, il a su, dis-je, conserver dans ses chants cette vérité, cette grâce naturelle qui ont immortalisé Grétry; et, par ce double avantage, il réunit les applaudissements des anciens et ceux des modernes.

On conçoit aisément le charme secret que me fait éprouver chacune de ses couronnes. Eh! comment se défendre d'une satisfaction si légitime et d'un sentiment d'orgueil d'avoir acquitté sa dette? On suit par la pensée, avec une ivresse presque paternelle, celui qu'on a lancé dans la carrière des arts, comme on le fut soi-même dans sa jeunesse; et l'on répète alors avec La Fontaine :

Il se faut entr'aider, c'est la loi de nature.



**SOUPER CHEZ TALMA**

—

De tous les grands artistes qui m'ont fait éprouver la puissance du talent, Talma fut celui à qui je dus mes plus profondes impressions, ce tressaillement irrésistible qui s'empare de notre être et nous fait assister, comme par magie, aux époques les plus remar-

quables de l'histoire. Je n'avais vu qu'une seule fois dans ma vie le célèbre *Lekain* remplissant le rôle de *Mahomet* : il était entouré de *Brizard* dans *Zopire*, de *Monvel* dans *Séide*, et de mademoiselle *Sainval* cadette dans *Palmyre*. Je n'avais que douze ans environ ; mais l'effet que produisit sur mon âme toute neuve, la réunion de ces admirables talents, fut si vif et si imposant, que j'éprouvai, pendant la nuit qui suivit cette représentation, un délire effrayant, une espèce d'attaque cérébrale dont fut effrayé mon excellent beau-père, qui m'avait amené, du collège de Tours, passer avec lui quelques jours à Paris.

Ces quatre célèbres acteurs sont encore présents à ma mémoire : je les vois, je les entends ; et ce souvenir me fit chercher pendant longtemps une comparaison qu'il m'était impossible de rencontrer. *La Rive* si brillant et d'une grâce inimitable, m'éblouissait souvent

et me rappelait les nobles preux des temps de la chevalerie ; mais ce n'était point cette puissance, ce remuement des grandes passions que *Lekain* m'avait fait éprouver ; et je me résignais à ne plus les retrouver de ma vie, lorsque *Talma* parut dans *Otello*. Il n'offrait pas tout à fait le physique de son prédécesseur : ces bras nerveux et musclés, ces narines gonflées exhalant le feu dévorant qui sort d'un superbe coursier lancé dans l'arène ; mais il y avait dans l'organe de *Talma* je ne sais quoi de farouche et d'imposant, dans son regard une fatalité qui faisait frémir, et dans tous ses mouvements une aisance héroïque, une dignité pleine de charme, et surtout une fidélité de poses antiques dont le prestige était irrésistible.

Quelques temps après je le vis dans l'*OEdipe* de Voltaire, dans l'*Oreste* d'Andromaque, enfin dans le rôle de *Néron*. Toutes mes illusions se réveil-

lèrent ; et les profondes émotions que j'éprouvai, me firent reconnaître dans ce grand acteur le digne légataire de Lekain. Pendant trente-six ans, il n'a pas joué, il n'a pas créé un seul rôle, sans que je n'allasse me placer à l'orchestre parmi ses nombreux admirateurs, et le saluer de mes applaudissements, de mes acclamations.

Ce qui me ravissait le plus dans cet artiste célèbre, c'était sa bonhomie, sa douce urbanité. Rien de plus curieux et de plus attachant, que de retrouver au foyer, ou dans sa loge, ce fidèle interprète de nos premiers tragiques, le visage calme, le regard doux, le geste familier, communicatif ; et vous souriant comme un ami confiant et timide qui vous consulte. C'est alors qu'on pouvait dire avec *Lucrèce* : « *Eripitur persona ; manet res.* » et répéter la traduction qu'en a faite J.-B. Rousseau :

Le masque tombe, l'homme reste ;
Et le héros s'évanouit.

Quoique je ne fusse point auteur tragique , et qu'avec Talma mes relations ne pussent être directes, j'obtins quelque part dans son amitié. Enthousiaste, sans être adulateur, je lui fis plus d'une fois des observations sur les nouveaux rôles qu'il venait de créer ; et toujours il sut les recevoir avec reconnaissance. Il recueillait également avec avidité les conseils que lui donnaient ses amis *Legouvé*, *Arnaud*, *Luce de Lancival*, *Lemercier*, et tant d'autres gens de lettres connus par leur goût épuré, par leur érudition profonde, et surtout par cet amour du vrai, qui, dans les arts, conduit à la perfection. Ce fut ainsi que Talma se bâtit un système de déclamation pure et naturelle, qui, jointe à l'étude constante qu'il faisait de l'an-

tique, le portèrent à cette célébrité méritée dont il a joui jusqu'à sa mort.

La restauration ayant rétabli la paix entre la France et l'Angleterre où Talma avait passé une grande partie de son adolescence, il éprouva le désir bien naturel de revoir cette superbe Albion dont il avait conservé, pour ainsi dire, un souvenir filial. Il était avide d'admirer sur la scène britannique les tragédies de Shakespear, qui souvent avaient exalté sa jeune imagination; et, sans qu'il s'en doutât peut-être, lui avaient inspiré le besoin d'être, au théâtre, le fidèle interprète des hommes de génie. Il fut frappé du beau talent de *Kemble*, successeur immédiat de *Garrick*; et qui, comme son illustre prédécesseur, faisait sentir avec autant d'énergie que de vérité, les beautés immortelles d'*Otello*, de *Macbeth*, du roi *Lear*, d'*Hamlet* et de tant d'autres chefs-d'œuvre.

On conçoit aisément que des rela-

tions fréquentes s'établirent entre ces deux grands acteurs; et le Roscius anglais voulut célébrer la présence de son digne rival, par une fête magnifique où se firent un devoir et un honneur d'assister tous les artistes qui tenaient à l'art dramatique, et plusieurs célébrités dans les lettres et la magistrature. Talma fut salué comme le digne successeur de Lekain, et reçut les toasts les plus honorables à la mémoire des grands génies qui ont illustré la scène française. De retour en France, il ne cessait de raconter avec quel goût et quelle magnificence on lui avait prodigué, dans Londres, les hommages les plus honorables, les plus enivrants. Jamais il n'avait mieux senti toute la dignité de sa profession; il pouvait répéter avec orgueil ces belles paroles de Salluste¹ :

¹ *Cœterùm ex iis negotiis quæ ingenio exercentur, in primis magno usui est memoria rerum gestarum.*

« Des diverses fonctions qu'exerce l'es-
» prit, une des plus importantes est
» celle qui retrace les hauts faits histo-
» riques. »

Kemble ne fut pas, de son côté, moins empressé de visiter la scène française, dont il reconnaissait, en homme instruit, la prééminence sur toutes celles de l'Europe. On ne tarda pas à apprendre qu'il venait d'arriver à Paris, où Talma reçut sa première visite. Dès le lendemain, celui-ci joua, devant son digne émule, *Oreste* dans *Andromaque*, son rôle de prédilection, et dans lequel il développait les nuances admirables de son talent et les sublimes élans de son âme. Je me souviens encore de l'effet terrible qu'il produisit sur Kemble, à côté de qui j'étais placé, lorsqu'à la dernière scène, croyant suivre Hermione qui l'appelle, il s'écrie :

Eh bien ! filles d'enfer, vos mains sont-elles prêtes ?...
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?

Les yeux effrayants de l'acteur, l'épouvantable décomposition de ses traits ; ses cheveux se dressant sur son front ; cette fatalité répandue dans tout son être, et cet horrible tourment d'un cœur dévoré d'amour, de vengeance et de jalousie, tout se réunissait pour montrer Oreste tel que l'a peint Racine, et pour porter dans l'âme de tous les spectateurs de ces impressions qui ne s'effacent qu'avec la vie.... Aussi l'acteur anglais, appréciant plus que tout autre, ces couleurs antiques, ces irrésistibles accents de l'âme, se lève tout à coup, pâle de saisissement, et s'écrie avec le délire de l'enthousiasme : « C'est la » nature même... Jamais le prestige » du talent ne fut porté à un plus haut » degré. » La toile baissée, Kemble me

suivit à la loge de Talma, et lui dit en lui faisant remarquer l'irritation de ses nerfs et l'altération de sa voix : « Vous » voyez l'état où vous m'avez mis.... » mais est-ce bien vous que je revois?... » je croyais que les Euménides vous » avaient dévoré. » A ces mots, il tend les bras à l'Oreste ressucité qui s'y précipite ; et l'on voit se confondre leurs larmes fraternelles.

Bien que Kemble fût reçu tous les jours chez Talma, et qu'il puisât dans leurs entretiens particuliers, de nouvelles découvertes sur l'art si difficile de représenter des personnages historiques, sur la recherche des costumes, des poses antiques, bien que ces épanchements mutuels de deux artistes célèbres, fussent presque toujours suivis du banquet de l'amitié, Talma voulut rendre à son illustre rival une fête qui surpassât, s'il était possible, celle qu'il avait reçue à Londres, et mit dans sa

confidence tout ce qui, dans les lettres et dans les arts, pouvait concourir à la brillante réunion qu'il projetait. Madame Talma faisait les honneurs de chez elle avec une grâce et une dignité remarquables ; elle se chargea de rassembler les femmes les plus distinguées par leur talent et leur beauté.... Enfin le jour fut fixé pour ce *souper* mémorable, le plus brillant, le plus somptueux et le plus riche en convives, auquel j'aie assisté de ma vie. La table était composée d'environ cent couverts ; et, à cet effet, il avait fallu supprimer plusieurs cloisons dans le bel appartement de Talma, pour composer une salle qui pût contenir un aussi grand nombre d'invités. Il avait fallu en outre construire sur une vaste terrasse des salons de réception ; et dans l'un d'eux établir un théâtre où l'on devait jouer un proverbe, et composer un orchestre réunissant les premiers talents de la capi-

tale. A partir de la porte cochère jusqu'au fond du boudoir le plus mystérieux, tout était jonché de fleurs et d'arbustes, garni de tapis et de candélabres. On eût dit la demeure enchantée de quelque génie, ou le palais somptueux d'un monarque. Talma, en costume d'étiquette, escorté des deux Semainiers du Théâtre-Français, reçut au bas de l'escalier Kemble, à la descente de sa voiture; et tous les trois le conduisirent à la place qui lui était préparée au milieu du cercle le plus imposant et le plus varié. Là c'étaient les camarades de Talma, sociétaires du Théâtre-Français. Ici se trouvait l'élite des talents de l'Académie-Royale et de l'Opéra-Comique. D'un côté, *Gérard, Gros, Girodet* et *Guérin*, représentaient les hautes célébrités de la peinture; de l'autre, *Bozio, Cartellier, Lemot* et *Charles Dupaty*, celles de la sculpture. Plus loin, *Lesueur, Chérubini, Catel*,

et *Boieldieu*, semblaient préparer les plus harmonieux accords que se disposaient à faire entendre les exécutants les plus renommés. En un mot, de quelque côté qu'on portât les yeux, on n'apercevait que des hommes célèbres et des femmes charmantes. Kemble en fut ébloui au point qu'il dit à Talma : « Est-ce que j'aurais encore sur la tête » une couronne royale ? »

Bientôt on passe dans le salon où l'on avait établi le théâtre portatif du machiniste de l'Opéra ; et *Baptiste Cadet*, que secondaient *Michot* et *Potier*, réunissent dans un proverbe tout ce que l'esprit d'à-propos et de gaieté française pouvaient imaginer pour offrir au grand acteur anglais les hommages qu'il méritait et qui lui faisaient répéter à chaque instant : « *Garrick* n'était pas plus » vrai, *Garrick* n'était pas plus plaisant. » Mais ce qui mit le comble à l'hilarité générale ; ce fut *Beaupré* de

l'Opéra, dans le personnage d'un vieux grenadier de la garde impériale. Lorsqu'on eut épuisé tous les plaisirs de cette brillante fête, il se fit précipiter du plafond sur le théâtre où seul, pendant une demi-heure, il excita le rire universel en racontant qu'ayant été tué au champ d'honneur, il était monté tout droit au ciel; mais que peu au fait des usages de la cour céleste, ses jurons militaires et certaines agaceries qu'il avait faites à plusieurs ombres heureuses, l'en avaient fait chasser; et qu'il revenait sur la terre prier Talma de le faire entrer aux Invalides... Jamais on n'avait entendu un mélange à la fois plus curieux et plus bizarre du sacré et du profane. Chaque épisode était digne des crayons de Callot; et au moment où l'on craignait que le vieux grognard ne franchît les bornes de la décence, il savait, avec une adresse admirable, rassurer les esprits timorés

et les forcer à rire de ses ingénieuses plaisanteries. C'est le tour de force comique le plus remarquable que j'aie entendu : Kemble lui-même ne pouvait concevoir qu'on pût réunir tant de ressource d'imagination, d'esprit et d'audacieuse folie. Il pressa Beaupré dans ses bras et le surnomma le premier bouffon français.

Enfin le souper fut annoncé. Madame Talma prenant le bras du héros de la fête, le fit placer à sa droite, et chacun forma le cercle nombreux et brillant entourant la table la plus splendide dont je me dispenserai de décrire ici le luxe et l'élégance. Ce qui formait le plus bel ornement de cette riche réunion, c'était cette urbanité française, c'était ce flux et reflux de mots heureux, de piquantes saillies qui s'échappaient de la bouche des hommes de lettres, et qu'ils adressaient aux femmes distinguées par leurs talents et leurs

charmes... Kemble en était extasié, et plus d'une fois je l'entendis répéter : « O France, qui n'envierait d'être au » nombre de tes enfants ? »

Bientôt Talma se lève, et, avec toute la dignité qui le caractérisait, il porte le premier toast en ces termes : « A » l'art dramatique anglais!... à l'im- » mortel Shakespear! » A ces mots il désigne un riche cadre couvert d'une draperie verte qui tombe tout à coup, et laisse apercevoir le portrait en pied de l'immortel génie qui créa tant de chefs-d'œuvre. Mille bravos et des applaudissements prolongés saluent le grand homme. Kemble s'élançe aussitôt vers cette admirable image qu'il déclare être d'une parfaite ressemblance; mais son émotion est au comble, lorsqu'en voulant déposer au bas du cadre une branche de laurier qu'il vient de cueillir, il lit ces mots tracés au bas du portrait de Shakespear : « *A*

» *son digne interprète!.... au célèbre*
» *Kemble!...* » et au-dessous : « *Par*
» *les artistes français.* » « C'est nous, »
dit alors Girodet en se levant et dési-
gnant les autres peintres dont il est
l'interprète ; « c'est nous qui , voulant
» seconder notre ami Talma, à célébrer
» votre présence parmi nous , avons
» réuni nos pinceaux pour vous ren-
» dre un hommage... — Le plus ho-
» norable et le plus touchant que je
» recevrai de ma vie, » répond Kemble
les yeux noyés de larmes. « Chacun de
» nos grands artistes a voulu mettre la
» main à ce chef-d'œuvre, » ajoute Tal-
ma vivement ému lui-même ; « et je
» suis heureux et fier de vous offrir ce
» précieux gage de l'école française. »
Puis il ajoute : « Au digne interprète
» de Shakespear ! au célèbre Kemble ! »
Ce second toast est répété par tous les
convives avec transport. L'acteur an-
glais reprend à table sa place, et laisse

quelques instans s'écouler, pour se remettre de la touchante impression qu'il avait reçue ; puis il porte, à son tour, un salut à l'art dramatique en France, qu'il proclame être le plus riche, le plus fécond de l'univers ; et il ajoute : « A l'immortel... » il s'arrête quelque temps ; et chacun de nous s'imagine qu'il va nommer *Corneille*, ou *Racine*, ou *Voltaire* ; mais il reprend : « A l'im-
» mortel... *Molière!* au grand peintre
» de la nature ! au plus fécond, au plus
» habile scrutateur du cœur humain !...
» Vous ne savez pas, vous autres Fran-
» çais, quelle fut l'origine de Molière ;
» je vais vous l'apprendre... Dieu en
» le créant lui dit : « *Je te charge d'al-*
» *ler corriger les hommes en les faisant*
» *rire.* » « Il le plaça sur un nuage bril-
» lant qui devait le conduire à Londres ;
» mais survint un petit coup de vent
» qui le jeta vers Paris. » Cette ingénieuse fiction, bien qu'elle dénotât le

caractère anglais et la prétention de nous surpasser en toute chose, fit rire l'assemblée. Alors Kemble, avec cette noble expression d'un artiste habitué à peindre les grandes passions, porte un second toast à *Corneille*, à *Racine*, et un troisième aux honorables sociétaires du Théâtre-Français, qui chaque jour faisaient applaudir les productions de ces grands maîtres.

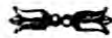
A ces mutuels hommages succédèrent ceux dus aux dames que réunissait cette solennité : les poètes érotiques et les plus gais chansonniers firent assaut d'esprit, de grâce et de bon ton. C'était un mélange ravissant de ce qui peut charmer l'imagination, parler au cœur, exciter le rire, aiguïser la saillie ; en un mot, un véritable feu d'artifice dont Kemble fut ébloui, et qu'il avoua n'exister qu'en France. « On parcourrait en vain le monde entier, » s'écriait-il dans son extase, « pour trouver un pa-

» reil assemblage de séduction, d'eni-
» vrement, de baume de la vie; il
» n'existe que chez vous, joyeux et ga-
» lants Français. Nous nous imaginons,
» dans nos îles britanniques, réunir à
» nos tables somptueuses, à nos cer-
» cles d'étiquette, tout ce qui peut em-
» bellir l'existence; mais nous courons
» pesamment après le plaisir qu'effa-
» rouchent nos fréquentes orgies: no-
» tre ivresse est celle de Bacchus; la
» vôtre est celle de l'amour et de la dé-
» licatesse. »

L'heure était fort avancée; et plusieurs dames se disposaient à se retirer, lorsque Kemble, avec cette gracieuse galanterie dont il venait de recevoir l'inoculation, les supplia d'embellir de leur présence, jnsqu'au lever du jour, la plus belle nuit de sa vie. Aussitôt les jeux recommencent; les bons mots jaillissent de toutes parts; une danse anglaise est exécutée au milieu de walses brillantes; on im-

proviser un second proverbe. Les femmes semblent s'abandonner plus encore au désir de plaire et de séduire; elles provoquent les gens de lettres par des bouts-rimés remplis aussitôt avec une verve ingénieuse qui attire un doux regard, fait obtenir un baiser sur la main qui peut-être semble insuffisant. Le plaisir et la joie brillent sur tous les visages; en un mot, jamais plus belle réunion ne fit mieux sentir la puissance des arts; et lorsque l'aurore vint à paraître, chacun regretta que le soleil n'eût pas retardé sa course. On se retira le cœur enivré par mille enchantements, l'esprit enrichi de tout ce qu'il venait de recueillir. *Kemble*, convaincu plus que jamais, que rien ne saurait égaler cette urbanité française, ce tact si fin des convenances, au sein même des plaisirs; ces délicieux épanchements d'une folie de bon ton, sans jamais effaroucher la décence, enfin ce cliquetis de

traits décochés avec grâce, parés avec adresse ; Kemble en un mot, croyant rêver encore et parcourir le paradis de Mahomet, dit en remontant en voiture :
« Tant qu'il me restera le moindre
» souffle de vie, je me souviendrai du
» *souper de Talma.* »





Funérailles de Grétry

—

Je demande au lecteur la permission de changer de couleurs et de pinceaux. Après avoir esquissé la fête des arts, je vais entreprendre d'en retracer le deuil. Jamais, en effet, la mort d'un artiste ne réunit, autour de son cercueil, un plus admirable concours

de toutes les classes sociales ; jamais plus grands honneurs funèbres ne furent rendus à un simple citoyen qui n'avait d'autre opulence que sa lyre, d'autre patronage que son nom, d'autre rang que celui de compositeur français ; jamais, en un mot, aucun mortel n'a joui, de son vivant, des rares avantages de l'immortalité, autant que l'a fait Grétry, pendant les dernières années de sa brillante carrière. Heureux qui, comme cet homme illustre, ne doit qu'à lui seul sa renommée ! Heureux qui prend, pour devise et pour plan de conduite, ce beau vers de Plaute ¹ : « C'est par le mérite, et » non par la faveur, qu'il faut chercher à s'élever. »

Il fallait être initié dans la vie intérieure de Grétry, pour avoir une juste idée de toutes les jouissances dont

¹ Virtute ambire oportet, non favoribus.

l'environnait sa renommée. Aucun compositeur célèbre des nations étrangères ne venait visiter la capitale de la France, sans éprouver le besoin de rendre hommage à l'auteur de tant de chefs-d'œuvre qui retentissaient dans toutes les cours de l'Europe. *Gluck*, *Sacchini*, *Paësiello* cultivaient souvent sa société affable et communicative ; ils étudiaient en lui le chantre de la nature, dont il savait si bien imiter les accents ; ils le consultaient sans cesse sur leurs partitions dans lesquelles ils désiraient ajouter à la richesse de l'harmonie, cette expression vraie des divers sentiments, cette couleur locale de chaque site, de chaque siècle qu'ils voulaient représenter. « Où prenez-vous, » disaient-ils souvent à Grétry, « où prenez-vous ces chants qui vont si droit » au cœur ? où rencontrez-vous ces » accords simples et ravissants, dont » vous formez leur parure, comme un

» feuillage frais orne la fleur des champs?
» — C'est, » leur répondait Grétry,
» que j'ai toujours regardé l'expression
» de l'âme, comme ma note fondamen-
» tale ; et que, dans mes compositions
» dramatiques, je mets ma statue sur
» le théâtre, et non pas dans l'orchestre.
» Des accompagnements ambitieux et
» tourmentés, me produisent l'effet de
» valets infidèles qui dépouillent leur
» maître. Je fais sans doute grand cas
» d'une riche harmonie ; mais je ne
» veux pas qu'elle nuise au chant pri-
» mitif d'où elle émane. Les nombreux
» arbrisseaux qui croissent au pied
» d'un chêne, ont beau s'enlacer et for-
» mer une brillante verdure, ils ne
» peuvent empêcher sa cime de les do-
» miner et d'attirer tous les oiseaux du
» voisinage. »

C'est, en effet, ce principe constant d'expression primitive qui donne, aux admirables et nombreuses productions

de ce grand maître, un attrait si puissant, et le feront survivre aux grands compositeurs de l'école moderne, qui sont plus occupés à se montrer riches, qu'à paraître vrais. Je me rappelle avoir assisté, il y a quelque temps, au grand concert historique donné par *M. Fétis*, très-célèbre professeur; et dans lequel on exécuta tout ce que la musique ancienne et la nouvelle offraient de plus remarquable. Les artistes les plus fameux de l'Italie avaient concouru par leurs talents à donner une juste idée de la perfection de ces savantes compositions. Vers la fin de ce concert si riche et si varié, le public apercevant parmi nos chanteurs français, Adolphe *Nourrit* et *Levasseur*, les pria de faire entendre le duo de la *Fausse Magie*, dans lequel Grétry a peint le caquetage de deux vieillards qui se moquent l'un de l'autre. L'effet que produisit cette composition si comique et d'un na-

turel si parfait, embrasa les nombreux spectateurs, à ce point qu'ils firent répéter ce chef-d'œuvre, et prouvèrent, par leurs applaudissements unanimes, que, dans les arts, le vrai est le sublime; et que tout ce qui s'en écarte, quel que soit le savant prestige dont il se pare, n'a que l'éclat du moment; semblable au prisme reflétant les rayons du soleil, en couleurs brillantes qui d'abord, nous éblouissent, mais bientôt nous fatiguent la vue.

Grétry n'était pas moins original, pas moins spirituel dans ses paroles, que dans les notes qui s'échappaient de sa plume, comme les vers les plus admirables découlaient de celle de Molière. Ce qui, surtout, faisait remarquer ses vives saillies, c'était une finesse inexprimable sous le masque de la bonhomie. Je vais retracer ici quelques-uns de ces mots remarquables que j'ai recueillis fidèlement et qui donneront

une juste idée de cette dignité d'homme, de cette malice de bon ton, qui caractérisaient l'auteur de tant d'ingénieuses partitions.

Il savait que Napoléon, enthousiaste de la musique italienne, déprimait souvent l'école française avec ce ton despotique et tranchant, dont il avait l'habitude : aussi rarement honorait-il de sa présence l'Opéra-Comique. La surprise de Grétry fut donc bien fondée, lorsqu'il apprit que l'empereur avait fait demander *Zémire et Azor*, pour un spectacle d'étiquette à la cour ; mais ne voulant, sans doute, accorder à cette partition qu'un éclat ordinaire, l'ordre avait été donné de composer un orchestre peu nombreux, formé toutefois, des artistes les plus renommés. Grétry fut invité à assister à cette représentation remarquable ; et, par un de ces égards que montrait souvent Napoléon pour les hautes célébrités, il fit asseoir au-

près de lui, l'auteur de la musique qu'il se proposait de juger avec impartialité. *Elleviou*, madame *Duret-Saint-Aubin*, *Chénard* et *Moreau* remplissaient les premiers rôles, avec un ensemble parfait, et ce noble élan d'artistes intéressés à faire valoir le génie de celui qu'ils appelaient leur père. Jamais cette belle partition n'avait été exécutée avec autant de charme, de verve et de perfection. Ce fut au point que l'empereur, dont l'âme se laissait souvent aller aux impressions de la nature, éprouva l'émotion la plus vive, en écoutant l'admirable trio du *Tableau-Magique*, et proféra ces paroles qui s'échappaient, comme malgré lui, de sa bouche impériale : « C'est divin ! » c'est parfait !... J'aime beaucoup cette » musique-là. — Vous n'êtes pas dé- » goûté, » dit Grétry, avec son sourire malin et son coup d'œil observateur. Napoléon, frappé de cette ingénuité

d'amour-propre, et surtout trop clairvoyant pour ne pas apercevoir, dans cette ingénieuse repartie, la légitime vengeance d'un homme dont il avait méconnu le mérite, ne put s'empêcher de lui sourire à son tour, et de lui serrer la main, comme une preuve authentique de l'amende honorable qu'il lui faisait.

A quelque temps de là, Grétry se trouvait faire partie d'une députation de l'Institut qui était venue féliciter Napoléon sur quelque action d'éclat. Souvent, en pareil cas, l'empereur avait la manie de demander, à chaque député, son nom; et cette demande paraissait assez étrange aux personnages célèbres qu'il interrogeait. Arrivé devant l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, il lui dit, avec cette brusquerie à laquelle il était enclin, « Comment vous nommez-vous?—Toujours » Grétry, » répond celui-ci, avec un

sourire ironique dont l'empereur sentit toute l'application. Aussi, chaque fois que, depuis cette entrevue, le grand compositeur parut devant le grand guerrier, il s'entendit appeler par son nom, et fut, plus d'une fois, honoré d'une distinction particulière.

Grétry savait toujours, avec autant de grâce que de finesse, ramener sur lui l'intérêt et les respects qui lui étaient dus. Le règne de *Nicolo*, compositeur élégant et fécond, avait fait un peu négliger les productions du grand maître : depuis quelque temps, il ne trouvait plus son nom sur le répertoire ; et son amour-propre en souffrait, sans que jamais la moindre plainte décelât son mécontentement. Je causais souvent avec lui de ces caprices du goût et de la mode, courant sans cesse vers ce qui présente l'attrait de la nouveauté. « On délaisse, lui disais-je, *Tartuffe* et » le *Misanthrope*, pour aller voir *Jocrisse*

» et Cadet-Roussel.— Rien de plus na-
» turel, me répondait-il en souriant : le
» public est une maîtresse dont il nous
» faut endurer les caprices. Voilà près
» de cinquante ans que j'ai constamment
» obtenu ses faveurs ; et je ne saurais,
» en conscience, la traiter d'infidèle...»

Un jour que je lui donnais le bras sur le boulevard, où il aimait à se promener, vers deux heures, époque de la journée où les femmes élégantes venaient étaler leur costume du matin ; nous fûmes abordés par *Elleviou*, homme aussi distingué par ses qualités sociales, que par son talent et l'élégance de ses manières. Il portait à Grétry une considération particulière, et trouvait, dans sa conversation certain charme dont il ne pouvait se défendre. Depuis plus de deux ans, on n'avait pas joué *Zémire et Azor*, production chérie de son auteur : un singulier hasard voulut qu'une vieille

marquise, passant auprès de nous, et cherchant des yeux deux jolis petits griffons qu'elle avait perdus dans la foule, se mît à les appeler, en disant : « Zémire !... Azor !... Zémire ! Zémire ! » Azor ! Azor ! — Entendez-vous cette « bonne vieille ? » dit Grétry, avec le sourire le plus fin : « elle ne fait pas » comme vous autres ; elle n'oublie pas » mes ouvrages. » Elleviou ne put s'empêcher de sourire à son tour. Huit jours après, la pièce reparut sur les affiches et fut représentée aux applaudissements des vieux habitués du théâtre et de tous les nouveaux spectateurs qui ne connaissaient pas ce chef-d'œuvre.

A *Zémire et Azor*, succéda bientôt le *Tableau Parlant*, dont *Elleviou* et madame *Boulangier* firent ressortir toute la verve, toute la finesse ; et auquel leurs deux talents si bien assortis, donnèrent une vogue qui valut à l'admi-

nistration de fructueuses recettes. On remit aussi plusieurs autres ouvrages de Grétry, entre autres, le *Jugement de Midas*, où *Martin* voulut faire briller, dans le rôle d'Apollon, sa voix ravissante, son goût exquis et sa riche méthode. Mais soit excès de zèle, soit abus d'une facilité prodigieuse à surmonter les plus grandes difficultés de l'art du chanteur, il broda le premier air avec une telle richesse, qu'on en reconnaissait à peine la mélodie. Grétry vint de sa loge au théâtre, afin de remercier ses acteurs, suivant l'usage. Et s'adressant à *Martin*, avec ce malin sourire qui chez lui toujours était l'indice d'une plaisanterie, il lui dit : « Pourquoi donc, cher ami, as-tu pas- » sé mon premier air ? j'y tiens beau- » coup, quelque simple qu'il te pa- » raisse. » *Martin* sentit toute l'adresse de la leçon ; et, à la représentation suivante, il exécuta le morceau de chant

tel qu'il était écrit sur la partition ; et produisit tout l'effet que l'auteur avait le droit d'en attendre.

C'était toujours par des moyens ingénieux que ce chantre divin donnait des leçons, et parvenait à faire exécuter ses ouvrages avec la perfection dont ils étaient susceptibles. Je me souviens qu'à la dernière répétition générale d'une de ses compositions (il avait alors soixante-huit ans), le premier cor de l'orchestre fit un son faux, au grand étonnement de tous ses camarades. Grétry lui demande aussitôt sa partie, et, s'armant d'un crayon, il fait semblant de corriger la note, en disant : « J'étais bien sûr qu'il y avait faute ; ces maudits copistes n'en font jamais » d'autres. » Il remet, à ces mots, la partie à l'artiste, qui, voyant que le grand maître n'a fait aucune correction, reste convaincu que ce n'est qu'un prétexte adroit qu'a pris Grétry,

pour couvrir de son égide l'homme de talent qui, sans doute, en conserva le plus touchant souvenir.

J'aurais à faire sur cet homme célèbre de nombreuses citations en ce genre; mais j'ai assez parlé de son honorable vie; il me reste à remplir un devoir en quelque sorte filial, à décrire les derniers moments et les honorables funérailles du *père nourricier* de l'Opéra-Comique : c'est ainsi que l'appelaient toujours les dignes interprètes de ses ouvrages. Grétry, dont l'âme aimante était isolée depuis la mort de ses trois filles et de sa femme, paraissait atteint, depuis quelque temps, d'une sombre mélancolie qu'il ne pouvait vaincre. Je le voyais souvent avec ma fille alors âgée de quinze ans, et qu'il chérissait, comme si c'eût été l'enfant de sa chère Antoinette dont il me parlait sans cesse. Je souffrais à le voir souffrir; et quand je récapitulais avec lui sa vaste et bril-

lante carrière, il me disait, en me serrant la main : « Tu le vois, il faut, tôt » ou tard, payer le tribut d'un mortel. » On m'a fait accroire pendant cinquante ans, que j'étais un demi-dieu sur la terre ; celui qui la gouverne et la féconde, a dû me faire souvenir que je n'étais qu'une simple créature ; il m'a frappé dans mes plus chères affections, et j'arrive à cette époque où l'on ne songe qu'à rejoindre ceux qu'on a tant aimés.—Vous me rappelez, » lui disais-je, « ce passage d'un de nos anciens poètes dont vous me faites si souvent traduire les belles pensées : « ¹ Il est rare d'être heureux et vieux tout à la fois.» Cependant, vous avez conservé toutes vos facultés morales ; votre imagination surtout est plus brillante que jamais ; on trouve dans votre conversation mille char-

¹ Rarò est felix, idemque senex.

» mes qu'on ne saurait définir. — Mais
» l'enveloppe de tout cela ne saurait
» plus le contenir; » me répondait-il en
souriant; « la pauvre vieille machine
» n'ira pas loin.... Heureusement ce
» qu'elle a produit me fera vivre, je
» l'espère, dans le souvenir de mes amis;
» peut-être même ceux-là qui m'ont
» envié ma renommée, laisseront-ils
» reposer en paix ma cendre sous
» quelques fleurs qu'y déposera l'ami-
» tié. — Dites la France entière : votre
» mémoire y sera révérée, tant que les
» beaux-arts y exerceront leur empire :
» aucun détracteur alors n'osera faire
» entendre sa voix ; et puisque vous ai-
» mez mes citations latines, ma bous-
» sole sur l'océan de la vie ; je vous
» rappellerai ces deux beaux vers d'Ho-
» race :

*Urit fulgore suo, qui prægravat artes
Infra se positas : extinctus amabitur idem.*

» Le mérite qui s'élève au-dessus des
» talents vulgaires, blesse les yeux par
» son éclat ; on ne l'aime que quand il
» n'est plus... — Tu n'as pas attendu
» ce temps-là, toi ; car depuis vingt
» ans, tu ne cesses de remplacer mes
» enfants. — Vos bontés paternelles ne
» m'ont-elles pas mis de ce nombre ?
» N'ai-je pas, dans le ciel, une fiancée
» qui me dit : « N'abandonne pas mon
» père ! » Il ne me répondit que par
un long soupir ; et ma fille, partageant
notre mutuelle émotion, lui dit, en
couvrant ses beaux cheveux blancs
de plusieurs baisers : « Fermez les
» yeux ; et croyez que c'est Antoinette
» qui vient vous caresser ! »

Le printemps avait reparu : Grétry
voulut aller en savourer l'éclat et la
fraîcheur à sa maison de l'ermitage,
près Montmorency, qu'il avait achetée
pour s'y nourrir de l'immortalité de
Jean-Jacques Rousseau qui longtemps

en avait fait sa demeure. Rien d'intéressant et de touchant tout à la fois, comme ces tendres soins que Grétry prenait lui-même de ce beau rosier planté de la main de Jean-Jacques, et qui lui inspira la romance délicieuse : « Je l'ai planté, je l'ai vu naître... etc. » que notre grand compositeur répétait souvent, et qu'il citait comme un chef-d'œuvre. Je lui dis, un jour, qu'il devrait, de son côté, planter auprès du rosier si renommé, un pied de laurier-rose, afin qu'un jour, on pût former, dans cette ravissante retraite, un bouquet qui serait l'emblème de deux hommes de génie : il sourit à mon idée et l'exécuta. Ce laurier, par un hasard assez remarquable, acquit, en peu de temps, une croissance extraordinaire ; et forme encore aujourd'hui, près du rosier de Jean-Jacques, un ombrage ravissant. Il est à croire que Grétry, tout en arrosant l'un, n'oubliait pas

l'autre; et l'enlacement des branches de ces deux arbustes historiques, inspire à ceux qui vont visiter ce réduit solitaire, un sentiment d'admiration, en même temps qu'il offre l'heureux emblème de l'union qui devrait toujours exister entre les hommes célèbres.

Je parcourais souvent la route de Paris à Montmorency : c'était pendant l'été de 1813, je m'apercevais aisément que les forces physiques de mon illustre ami diminuaient chaque jour; et bientôt il ne me fut plus permis de douter qu'il était atteint d'une hydro-pisie de poitrine. Lui-même n'ignorait pas que c'était la dernière verdure qu'il voyait se reproduire; et se soumettant à son sort, avec cette douce philosophie qu'il possédait si bien, il se préparait à ses derniers instants par la lecture des belles pensées de Rousseau sur l'immortalité de l'âme. La sienne alors re-

prenait une nouvelle énergie ; il s'élançait vers une autre existence, avec la certitude d'y trouver de nouvelles jouissances. Je me rappelle, qu'un jour, étant seul avec moi dans sa chambre à coucher, dont la croisée donnait sur un site ravissant, il me dit : « J'ai dans » l'idée que nous trouverons là-haut » encore mieux que tout cela. — Je le » crois comme vous, lui répondis-je ; » et je gagerais d'avance, qu'un con- » cert des anges, à votre entrée dans » l'Élysée, exécutera votre ouverture » de *Zémire et Azor*. » Ses yeux se mouillèrent de larmes ; il ne put me répondre : la pâleur empreinte tout à coup sur son front, et la sueur froide qui coulait sur son visage, me firent croire qu'il s'éteignait : je voulais appeler du secours ; mais revenant à lui, il me fit signe de me rassurer en me disant, d'une voix que je crois entendre encore : « Ce n'est qu'un essai. »

Le curé de Montmorency, homme aussi distingué par ses qualités personnelles, que par son caractère pastoral, portait à Grétry l'attachement le plus vrai, la considération la plus respectueuse. Il ne se passait point de jour qu'il ne vînt visiter à l'ermitage l'homme célèbre qui succédait à Jean-Jacques Rousseau ; et, quoique prêtre catholique, il honorait la mémoire du philosophe de Genève, il recherchait le commerce et la conversation du père de l'Opéra-Comique. Ce véritable pasteur voyait, ainsi que nous, les forces de Grétry s'affaiblir, et cherchait, avec tous les ménagements qu'inspire la délicatesse, l'occasion de lui rappeler les devoirs d'un chrétien. L'Orphée français le devina sans peine ; touché de son honorable discrétion, il se fit un devoir d'aller au-devant de ses désirs, et lui dit en ma présence : « Nous sommes d'accord, » cher ami ; j'ai toujours eu l'intention

» de m'endormir au sein de la religion
» de mes pères ; et j'en recevrai les se-
» cours dès qu'il vous plaira de me
» les accorder... Mais pour cela, je sais
» qu'il me faut vous faire un aveu fi-
» dèle de mes fautes, de mes erreurs!...
» Écoutez donc ma confession ! elle ne
» sera ni longue, ni dissimulée ; et je
» vais en peu de mots vous récapituler
» ma vie... reste là, » me dit-il ; « je suis
» bien aise que tu me connaisses tout
» entier. » Se mettant alors sur son
séant, soutenu par le pasteur et par
moi, il ôte de dessus sa tête vénérable
une toque de velours noir qui laisse
flotter sur son col ses longs cheveux
blancs ; et levant aussitôt les mains et
les yeux vers le ciel, il dit d'abord d'un
ton solennel : « Je jure devant Dieu et
» dans toute l'effusion de ma con-
» science, que, depuis que j'existe, je
» n'ai jamais fait aucun mal avec in-
» tention... et quand bien même j'au-

» rais eu ce malheur, » ajoute-t-il avec le sourire le plus ravissant, « je crois » avoir fait plaisir à tant de monde, que » dans son immuable justice, l'Éternel » daignera compenser l'un par l'autre.» Le curé de Montmorency, non moins ému que moi, de ces ingénieuses, de ces touchantes paroles, pressa dans ses bras l'illustre pénitent, et dès le soir même, lui administra les pieux secours qu'il avait réclamés.

Le lendemain, c'était le 13 septembre de l'année 1813; Grétry avait 73 ans; il était né un 13 du mois; et souvent il m'avait dit que le nombre 13 avait eu sur son existence une influence remarquable. Ce fut donc ce jour-là même qu'il termina sa belle et honorable vie, en disant au jeune médecin qui ne le quittait pas. « Adieu, docteur!... Je » crois que j'ai envie de m'endormir.» Il s'endormit en effet pour toujours, sans aucun mouvement douloureux,

le sourire de la béatitude sur les lèvres; et comme environné des douces harmonies qu'il avait tant de fois fait entendre sur la terre, il remonta vers la voûte céleste, où l'on crut voir une légion d'ombres heureuses l'introduire au séjour de l'éternelle paix.

Dès que le bruit de sa mort fut répandu dans Paris, tout ce qui tenait à l'art dramatique se réunit au foyer de l'Opéra-Comique, pour s'occuper des moyens d'honorer la mémoire de cet homme célèbre. Une députation fut nommée et chargée de faire transférer ses restes mortels de Montmorency à sa demeure sur le boulevard des Italiens. Là, pendant trois jours et trois nuits, il fut exposé sur un lit funéraire, aux regards du public qui vint en foule y jeter l'eau sacrée et des couronnes de fleurs. Depuis la porte d'entrée de l'hôtel qu'il occupait, jusqu'à sa chambre à coucher, tout était tendu de noir; des

cassolettes antiques exhalaien^t de doux parfums; et quatre auteurs ou artistes dramatiques, en grand costume de deuil, et se relevant d'heure en heure, étaient placés à chaque coin du cénotaphe, comme les gardiens et les dépositaires des restes précieux de l'homme de génie qu'ils pleuraient. Parmi les femmes qui vinrent déposer leurs pieux hommages, on en remarqua deux en habits de deuil, et portant sur le visage un double voile brodé sous lequel on ne pouvait distinguer leurs traits : elles entrèrent en se donnant le bras ; l'une d'elles portait une couronne de roses blanches ; l'autre un rameau de laurier qu'on nous assura avoir été cueilli au jardin même de l'Ermitage, et qu'entouraient plusieurs branches d'immortelles. J'étais en ce moment un des quatre gardiens ; et, à certaines paroles qui s'échappèrent de la bouche d'une des deux inconnues, à la vive émotion

que me parut éprouver l'autre en déposant sur le cénotaphe la branche de laurier, je crus reconnaître la reine de Hollande et Amélie de Bavière, sa belle-sœur. La couronne et le rameau restèrent déposés sur le cercueil du défunt, et ne disparurent qu'avec lui dans sa dernière demeure.

Le matin du jour des funérailles, nous reçûmes de l'administration de l'Opéra-Comique l' instante invitation de faire passer le convoi devant l'entrée du théâtre, rue Feydeau. La même demande nous fut faite par tous les artistes du grand Opéra et par ceux du Théâtre-Français. J'avais eu l'honneur d'être choisi parmi les auteurs dramatiques pour parler en leur nom, sur la tombe de celui que j'avais tant de fois appelé mon second père, et pour escorter le corbillard avec *Marsollier*, *Gossec* et *Berton*. Je m'armai donc de tout mon courage, et recueillis toutes mes

forces pour répondre au choix qu'on avait daigné faire de moi. Le propriétaire de l'hôtel qu'habitait Grétry, mit à notre disposition tout le premier étage qui pouvait, avec le second, contenir environ six cents personnes ; mais vers les dix heures du matin, l'affluence de tous les hommes connus dans la carrière des arts, fut si grande, que plus de six cents autres personnes se trouvèrent forcées d'attendre sur le boulevard que le cortège vînt à défiler. En tête marchaient cent musiciens exécutant, sous la direction de *Persuis*, la marche funèbre de Gossec. Un second corps de cent autres musiciens dirigés par *Kreutzer*, précédait immédiatement le corbillard, exécutant les airs les plus renommés du grand compositeur qui semblait revivre par ses mélodieux accents. Derrière le corbillard, couvert des plus honorables emblèmes, marchaient les neveux de Grétry qui leur

avait servi de père ; puis suivait l'Institut de France, représenté par la presque totalité de ses membres ; puis enfin défilaient environ douze cents personnes de tout rang, de tout âge, nationaux, étrangers, dont la démarche et le religieux silence annonçaient la perte irréparable que faisait l'école française, et le deuil général que produit la mort d'un grand artiste.

Au moment où le corbillard s'arrêta devant l'entrée du théâtre Feydeau, une pluie de fleurs jetées de toutes les croisées occupées par des dames et leurs filles, couvrit tout à coup la dépouille mortelle de celui dont elles avaient tant de fois répété les chants délicieux. Au même instant les cent musiciens ouvrant le cortège, placés derrière une draperie qui fermait le passage Feydeau, firent entendre l'air si touchant de Zémire et Azor : « *Ah !* » *laissez-moi... laissez-moi la pleurer.* »

L'effet qu'il produisit sur les nombreux assistants, fut à la fois si pénétrant, si spontané, que tous les yeux se mouillèrent de larmes. Je me rappelle que le célèbre auteur de *Montano et Stéphanie*, que *Berton*, dont les vives sensations répondaient à son imagination brillante, tomba dans mes bras, ne respirant qu'à peine, et s'écriant : « O pouvoir » du talent!.. Qui pourrait te résister? »

Ce fut en vain que *Gavaudan*, au nom de tous ses camarades dont il était entouré, essaya d'adresser leurs derniers adieux au chantre immortel qui, pendant un demi-siècle, avait enrichi leur théâtre, l'émotion lui coupa la voix, et ne lui permit de proférer que peu de paroles qui peignaient une famille éplorée sur le cercueil de son père. Le cortège se remit en marche par la rue Richelieu où, devant la principale entrée de l'Opéra, *Nourrit*, au nom de tous les artistes, rendit les derniers devoirs à

l'auteur de *la Caravane*, de *Panurge*, et d'*Anacréon*. Pareille station eut lieu devant le péristyle du Théâtre-Français dont Talma fut l'orateur ; et le convoi se grossissant à chaque hommage qu'on rendait à l'illustre défunt, nous arrivâmes environ six mille à Saint-Roch. Là, les deux cents musiciens réunis sur de vastes gradins qui s'élevaient jusqu'à l'orgue, exécutèrent la messe des Morts, par *Chérubini*, dont la riche harmonie, l'admirable couleur et l'expression pénétrante, achevèrent de porter dans tous les cœurs ce recueillement profond, ce saint respect pour ceux-là qui ont illustré leur siècle, et ce consolant espoir d'une éternelle paix.

Après cette imposante et religieuse cérémonie, le cortège traversa Paris au milieu de trois cent mille habitants empressés de se trouver sur le passage d'un convoi dont les emblèmes, le nombreux cortège, et cette expression gé-

nérale de la vénération publique, annonçaient un très-haut personnage. Rien n'était à la fois plus curieux et plus touchant que d'entendre tous ces bons artisans, tous ces ouvriers, quittant un instant leur travail, demander à plusieurs officiers de deuil quel était le défunt qu'on entourait de tant d'hommages. « Est-ce un sénateur? disait l'un. » — C'est bien plus que cela : » répondait l'officier. — « Est-ce un général? » demandait l'autre. — « Bah! » vous n'y êtes pas. — » C'est donc » un prince? » ajoutait un troisième. — « Bien plus encore. » — « Est-ce que » ce serait un frère de l'empereur? » — « C'est un souverain lui-même ; » mais le souverain de la musique en » France; en un mot, c'est Grétry. » — « Celui qui nous a tant fait pleurer » dans *Silvain* et *Richard Cœur-de-* » *Lion*? » — « Précisément. » — « Qui » nous a tant fait rire dans *la Fausse*

» *Magie et le Tableau parlant?* » —
« Justement. » — « Et dont nous chan-
» tons les airs dans tous nos ateliers? »
— « C'est lui-même. » — « En ce cas,
» nous nous joignons à son convoi. »

Il serait impossible de peindre l'affluence du peuple qui pénétra dans le cimetière de l'Est, et le recueillement de plus de trente mille assistants; il était environ cinq heures lorsque le corbillard parut à la porte d'entrée. Toutes les jeunes choristes de l'Opéra-Comique et du grand Opéra, vêtues de blanc avec de longues ceintures noires, jetèrent des fleurs sur le sentier qui conduisait au dernier asile, et répétant l'air si touchant : « *Ah ! laissez-nous... laissez-nous le pleurer !* » dont *Marsollier* avait fait le refrain des stances les plus expressives. Ces adieux, chantés par environ soixante voix de femmes, en deux parties, produisirent sur tous les assistants une émotion pieuse et péné-

trante. Ce jour mémorable fut embelli par la nature elle-même. Jamais le ciel n'avait été plus pur, plus serein ; et par un de ces hasards très-remarquables en pareille circonstance , au moment où l'on descendit le cercueil dans la fosse, le soleil se coucha ; ce qui me fit dire à ceux de mes confrères qui m'entouraient : « Oh ! regardez : deux astres » brillants disparaissent à la fois de » notre horizon. »

Méhul, au nom de la classe des beaux-arts et de l'Institut, rendit le plus digne hommage à la mémoire de *Grétry* ; il s'étendit avec une noble et savante élocution sur le génie créateur dont ce grand maître avait été doté par l'influence divine. Il peignit surtout en traits de feu , le bonheur et la gloire qui, constamment, avaient embelli sa longue et brillante carrière. J'osai m'avancer après lui sur le bord de cette fosse qui attirait tous les regards et rem-



LEGOUVÉ.

Page 135.

Publié

PAR LA SOCIÉTÉ

3. (a) ... (b) ... (c) ... (d) ... (e) ... (f) ... (g) ... (h) ... (i) ... (j) ... (k) ... (l) ... (m) ... (n) ... (o) ... (p) ... (q) ... (r) ... (s) ... (t) ... (u) ... (v) ... (w) ... (x) ... (y) ... (z) ...



Publié

PARIS

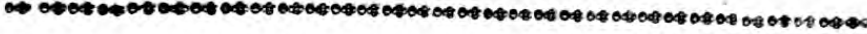
plissait tous les cœurs d'une impression religieuse. A la vue de ce cercueil dépouillé de tous ses ornements, une pâleur subite altéra mes traits au point que mes amis craignirent que je ne pusse résister à la secousse d'âme que j'éprouvais. Je restai quelques instants sans pouvoir proférer une parole ; mais bientôt ranimé par le désir de répondre à l'honorable choix de mes confrères , et malgré le silence imposant qui régnait autour de moi, je recueillis mes forces, et parvins à offrir, au nom des auteurs dramatiques et des compositeurs français, quelques touchants hommages à l'artiste célèbre qui, pendant un demi-siècle, avait enchanté l'Europe entière, et porté l'école française au plus haut degré de couleur locale et de vérité d'expression.

A peine avais-je achevé de parler que les femmes artistes qui m'entouraient, ainsi qu'un grand nombre de specta-

teurs, jetèrent sur le cercueil renfermant la dépouille la plus précieuse, une moisson de fleurs, des rameaux de laurier et de cyprès, aux sons mélodieux des instruments de tous les musiciens formant le cortège, et répétant les chants expressifs du maître qui, plus que jamais, prenait acte d'immortalité; et semblait leur adresser du fond de son tombeau, ce beau vers d'Horace¹ : « Il » n'appartient qu'aux muses de perpétuer la mémoire des grands hommes.»

¹ Dignum laude virum musa vetat mori.



**DÉPOT SACRÉ**

—

J'ai décrit , dans les *Encouragements de la Jeunesse*, le cruel accident arrivé chez mademoiselle Contat, au célèbre, à l'ingénieux auteur du *Mérite des Femmes*. Tombé dans un saut-de-loup très-profond établi dans la clôture du parc du château d'Ivri, Legouvé s'était cassé

la clavicule gauche ; et cette horrible scousse avait porté dans tout son être une désorganisation qui, chaque jour, devenait plus sensible. A cette gaîté, pour ainsi dire juvénile, à ces joyeux épanchements de l'esprit et du cœur qu'il faisait ordinairement succéder au travail, on remarquait sur ses traits, et dans ses paroles, une mélancolie profonde, une espèce de prévision de sa fin prochaine. Privé depuis peu de temps de la compagnie de sa vie, père d'un enfant âgé de trois ans, son image vivante et annonçant une imagination active, un caractère prononcé, Legouvé se trouvait contraint d'entrer, tant pour lui-même, que pour son fils, dans mille détails d'intérieur qui le fatiguaient, et pour lesquels il était d'une gaucherie dont il riait tout le premier. Interrompu dans ses habitudes chéries, conduit malheureusement à la défiance par de faux amis qui l'avaient trompé ;

en un mot, désenchanté de la vie longtemps pour lui si douce et si brillante, il s'abandonna par degrés à cette atonie morale et physique, à cet anéantissement de toutes les facultés d'un homme de cœur, d'un littérateur célèbre, d'un esprit enjoué, fécond en piquantes saillies, en mots remarquables.... Ce n'était plus enfin que l'ombre de lui-même.

Il projetait depuis quelque temps, de choisir pour son fils, un tuteur, parmi ses amis vrais, et ceux, en bien plus grand nombre, qui prétendaient l'être. Aussi répétait-il souvent dans nos entretiens particuliers où nous abondions l'un et l'autre en citations latines qu'il appelait la racine cubique de l'esprit humain : Ovide avait bien raison de dire ¹ : « Le commun des hommes » règle l'amitié sur son intérêt. » Une

¹ Vulgus amicitias utilitate probat.

autre fois en citant le même poëte latin pour lequel il avait une prédilection secrète, il disait encore ¹ : « L'amitié et » la bonne foi ne sont plus que des mots. » Puis, meserrant la main et fixant sur moi ses deux grands yeux d'une expression si pénétrante, il ajoutait : « C'est blas- » phémer que de faire de pareilles cita- » tions devant vous, le plus franc, le » plus dévoué de tous ceux à qui mon » cœur a donné place. — Allons, » lui répliquais-je, « bannissez cette misan- » thropie qui sied si mal au plus aimable » poëte et au meilleur des hommes ! » Qui de nous n'a pas été dupe en ami- » tié, surtout à cet heureux âge où l'on » s'épanche si facilement ? Croyez-vous » qu'on puisse jouir d'une célébrité » méritée sans exciter l'envie ? Melpo- » mène a déposé sur votre front des » couronnes d'immortelles : vos poë-

¹ Nomen amicitia est, nomen inane fides.

» mes charmants sont dans les mains
» de tous les gens de goût, dans celles
» de toutes les femmes ; et vous êtes
» surpris d'avoir de faux amis, d'être
» entouré de ces médiocrités jalouses
» qui ne pardonnent pas à l'homme de
» lettres indépendant d'avoir une spé-
» cialité, d'être cité comme le premier,
» dans tel ou tel genre ? Il faut savoir
» braver tous ces nuages qui se dissi-
» pent, comme ils se renouvellent ; il
» faut marcher d'un pied ferme dans
» l'honorable sentier qu'on a su se tra-
» cer, et suivre ce précepte d'Ho-
» race ¹ : Apprenez à soutenir la gran-
» deur de votre fortune. »

Legouvé se ranimait alors dans ces épanchements de la confiance et de l'amitié ; mais sitôt qu'il était seul et livré tout entier à ses réflexions, il

¹ Benè ferre magnam

Disce fortunam.

retombait affaissé sous leur poids douloureux, et sentait que sa carrière était terminée. Il résolut donc de faire ses adieux à ses confrères de l'Académie française et du Collège de France, à plusieurs notabilités dans le gouvernement impérial, qui lui portaient une haute considération; aux femmes distinguées avec lesquelles il était en relations sociales, aux acteurs célèbres dont le talent et le zèle avaient si puissamment contribué à ses succès; enfin à ceux de ses affidés au sein de qui, chaque jour il goûtait les douceurs de l'intimité. Ceux-là se trouvaient en petit nombre, savoir : *Parceval-Grandmaison, Laya, Campenon, Lemercier, Jouy, Lemaire*, célèbre latiniste; *de Chazet*, si riche en collections de bons mots et d'anecdotes du jour... moi-même enfin dont Legouvé remarquait la simplicité; moi qui portais quelquefois dans son âme expansive de

ces douces émotions qu'il préférait aux brillantes démonstrations d'une amitié factice ou prétentieuse.

De toutes les réunions qu'il avait formées chez lui, aucune jamais n'avait été préparée avec tant d'éclat. Legouvé aimait le luxe, et souvent il le portait à un degré trop au-dessus de sa fortune. J'avais osé plus d'une fois l'en avertir, en lui désignant son fils, son cher *Ernest*, qu'il élevait chez lui, et dont il voyait chaque jour se développer les forces physiques et morales. Jamais on n'avait vu de soirée plus brillante et mieux ordonnée. Les femmes surtout y devenaient l'objet des hommages de tous les invités parmi lesquels figuraient des puissants du jour, décorés de leurs insignes, de hautes célébrités dans les lettres et les arts, c'était enfin le plus curieux mélange de l'ordre social.

Legouvé, habitué depuis longtemps

à de pareilles réceptions, où il se montrait à la fois homme du monde et littérateur brillant, semblait avoir retrouvé la noble aisance de ses manières, et toute la vivacité de son imagination. Ce fut au point que mademoiselle Duchesnois, qui lui devait une grande partie de son admirable talent, me dit avec l'effusion de la joie : « Ne trouvez-vous » pas que notre ami reprend toute sa » force et toute sa gaiété ? Je le trouve » aujourd'hui rajeuni de vingt ans. » Je me gardai bien de la détromper ; car je n'étais pas dupe de l'hilarité factice de Legouvé ; et regardais ses soins pressés à faire les honneurs de chez lui, comme un de ces brillants feux d'artifice qui lancent mille étincelles éblouissantes au moment de s'éteindre. Aussi ses regards ne pouvaient s'arrêter sur les miens qui semblaient lui dire que je le devinais. J'en eus bientôt la preuve. Au milieu de ce cliquetis de mots heu-

reux, d'ingénieuses improvisations et de causeries ravissantes qu'on entendait circuler dans les salons, et parmi lesquelles je cherchais à thésauriser selon mon usage, Legouvé vient s'asseoir auprès de moi, au fond d'un boudoir, me prend une main qu'il presse fortement dans les siennes, et me regarde avec une émotion dont je lui demande à demi-voix quel peut être le motif. « Suivez-moi ! » me dit-il d'une voix altérée; et, me saisissant le bras : « J'ai » à vous confier un secret important. » Nous traversons sa chambre à coucher; nous gagnons une pièce contiguë où son enfant dormait paisiblement; puis il me dit avec une expression déchirante : « Pauvre petit!... il n'a » plus de mère, et sera bientôt orphelin ! — Bannissez, cher ami, ces » pénibles idées. — Ne m'interrompez » point, je vous en supplie!... Oui, » mon cher Ernest se trouvera bientôt

» sous la tutelle de son aïeul maternel,
» vieillard honorable , mais trop affai-
» bli par l'âge , pour veiller aux inté-
» rêts de son petit-fils , pour gérer
» une fortune embarrassée par des em-
» prunts qu'il m'a fallu faire ; ce qui
» exigera des soins actifs , constants ,
» un dévouement sans bornes... J'ai
» donc résolu d'adjoindre à son grand-
» père , dont je respecte et le titre et
» les droits , un tuteur-gérant qui di-
» rige l'éducation du jeune orphelin ,
» ses intérêts , son existence future ;
» en un mot qui me remplace auprès
» de lui... et j'ai fait choix de vous.
» — De moi ! lorsque vous êtes en-
» touré de tant d'hommes en crédit...
» — Qui dédaigneront de s'occuper de
» mon enfant. — Lorsque vous comp-
» tez parmi vos confrères de l'Académie
» française... — Des hommes d'hon-
» neur, sans doute, mais trop occupés
» de leur célébrité, pour condescendre

» à tous les soins d'une tutelle... Je
» vous en fais l'aveu : je les ai réunis
» pour la dernière fois, afin de choisir
» en secret parmi eux celui qui me
» semblerait le plus digne d'un dépôt
» aussi sacré... Je les ai bien étudiés
» l'un après l'autre ; j'ai calculé tout
» ce qui pouvait m'assurer le bonheur
» de mon enfant , l'unique héritier de
» mon nom, mon seul espoir, ma seconde
» vie... Et c'est vous, oui vous seul que
» mon cœur a nommé. » A ces mots il
enlace nos deux mains sur la poitrine de
l'enfant plongé dans un doux sommeil,
et reprend, les yeux mouillés de douces
» larmes : « Promettez - moi devant
» Dieu, de servir de père à mon enfant ;
» et je vous devrai le bonheur de m'en-
» dormir en paix ! — Ah ! je vous le
» jure ! » lui répondis-je aussi vivement
ému que lui. « Tant que le cœur me
» battra , le fils de Legouvé ne sera
» point orphelin. » Ce serment fut

scellé par le plus tendre enlacement ; et l'heureux père , posant doucement ses lèvres sur le front de l'enfant, exige que je l'imite, pour faire acte de possession des droits qu'il me confie après lui.

Aussitôt la joie et la sérénité renaissent, comme par magie , sur la figure expressive de Legouvé : nous rentrons dans les salons où il fait briller ces éclairs d'une imagination féconde et gracieuse, d'une gaîté piquante et de bon ton. C'était Legouvé revenu à trente ans ; c'était l'élégant et touchant auteur des *Souvenirs*, de la *Mélancolie*, et du *Mérite des Femmes*. Chacun en était surpris, extasié. Les dames surtout savouraient le bonheur de voir leur chantre chéri reprendre ainsi toutes ses facultés de l'esprit et de l'âme , animer le cercle nombreux et si brillant qu'il avait formé ; et s'empressaient de l'entourer de leurs félicitations. Je

jouissais en secret de ce riant spectacle ; et je me rappelle que la bonne Duchesnois me dit encore avec une expression qui prouvait toute sa joie : « Vous n'êtes pas celui de ses amis, qui prend le moins de part à ce changement inespéré, à cette heureuse renaissance. » Legouvé portait sans cesse sur moi ses regards pleins de flamme, et semblait me dire : « C'est à vous que je dois l'ivresse où je suis... » Je n'aurai pas de peine à convaincre le lecteur que la mienne en ce moment fut une des plus vives , des plus pénétrantes que j'aie éprouvées de ma vie.

Quelques mois s'écoulèrent , sans qu'une nouvelle altération se fît remarquer sur les traits de Legouvé. Les beaux jours étant revenus, il alla, d'après l'avis des gens de l'art, prendre les bains de mer ; et partit pour Caen, où l'attendait un de ses amis de collège, M. Pélaprat, receveur général du départe-

tement du Calvados, époux d'une des plus belles femmes de la Neustrie, dont la bonté ne pouvait être comparée qu'à l'éclat de ses charmes. Legouvé reçut d'elle, un accueil honorable et flatteur : ce fut là que le hasard lui procura l'aventure la plus étrange, et lui fit éprouver une de ces jouissances d'homme de lettres, qui font époque dans la vie : je l'ai racontée dans les *Encouragements de la Jeunesse*, d'après le récit qu'il m'en avait fait lui-même : je demande à mes lecteurs la permission de les y renvoyer.

Mais les tendres égards et les soins empressés qui lui furent prodigués dans la famille Pélaprat, ne purent dissiper la sombre mélancolie dont il était atteint : il revint à Paris plus souffrant encore, et plus frappé que jamais de l'idée d'une fin prochaine. Ses pressentiments n'étaient que trop bien fondés ; il s'éteignit quelques temps

après, laissant son fils unique sous la tutelle légale de son vénérable aïeul maternel ; et, selon ses intentions, je fus nommé par le conseil de famille, subrogé-tuteur de l'intéressant orphelin, et chargé de l'administration de sa fortune.

Il fut mis dans une pension préparatoire à son entrée au lycée Napoléon ; et ne tarda pas à s'y faire distinguer par des progrès rapides. Bientôt il prit rang parmi les meilleurs écoliers ; et chaque année, on voyait son jeune front orné de couronnes qui rappelaient celles qu'avait obtenues son père. On conçoit aisément avec quel vif intérêt je voyais chaque jour croître et prospérer le dépôt que m'avait confié l'amitié. Je sentais encore ma main pressée dans celle de Legouvé, sur le cœur de son enfant ; je m'entendais lui jurer que tant que j'existerais, il ne serait point orphelin. Je mis donc tous mes efforts et une constance sans

relâche, à remplir le mandat qui m'avait été confié.

Legouvé, ainsi qu'il me l'avait avoué, n'avait laissé qu'une fortune modique, embarrassée et surchargée d'emprunts. Les gens d'affaires auxquels il avait remis la gestion de ses biens, avaient abusé de son inexpérience, de sa bonne foi ; et les pensions littéraires dont il jouissait, se trouvant éteintes, il ne restait plus au jeune héritier, toutes charges déduites, qu'environ huit mille livres de rentes. Il fut donc élevé dans cette idée qu'il n'aurait qu'une existence ordinaire ; et que ce ne serait que par son travail et son mérite, qu'il pourrait obtenir un jour l'honorable aisance dont jouissait son père. Notre jeune lycéen redoublait alors d'aptitude et de noble courage : il obtint chaque année de brillants succès, et se fit remarquer principalement dans la poésie française ; ce qui, sans doute faisait

palpiter de plaisir les mânes de son père.

Cependant tout semblait concourir à faire prospérer la tutelle dont j'étais chargé. Déjà sur les économies que j'avais faites chaque année, j'étais parvenu à rembourser une grande partie des divers emprunts qui grevaient les biens de mon cher pupille de pesants arrérages, de fâcheuses hypothèques. Je parvins enfin à liquider toutes les propriétés qui doublèrent en quelque sorte de produit ; si bien que la fortune de mon fils adoptif montait alors à quinze mille franc de revenu net, et me mettait à même d'augmenter chaque année le capital. Toutefois, je me donnai bien de garde de l'instruire de mes succès. Je crus au contraire devoir le maintenir dans l'heureuse croyance qu'il n'aurait qu'une existence médiocre, afin d'exciter en lui l'ardent désir qu'il avait de l'augmenter, soit au bareau où l'appe-

laient la mémoire et la célébrité de l'avocat *Legouvé* son grand-père ; soit dans les lettres où s'était illustré l'auteur de ses jours. Toutefois je lui répétais ce passage de Tacite dont il ne pouvait s'empêcher d'avouer avec moi la vérité ¹ : « Aujourd'hui la poésie et les » vers ne conduisent point aux honneurs » et ne donnent point la fortune. »

Mais un événement fort inespéré vint mettre le comble à mes vœux, et me donner le plus doux prix de mes soins. Parmi les biens confiés à mon administration, mon pupille possédait aux Champs-Élysées, allée des Veuves, un arpent et demi de terrains incultes et couverts des rognures de pierres du pont d'Iéna. Plusieurs propriétaires limitrophes conçurent le projet d'y faire bâtir une cité nouvelle sous la dénomi-

¹ Carmina et versus neque dignitatem ullam auctoribus suis conciliant, neque utilitates alunt.

nation de *François-Premièr*. Je profitai de cette heureuse circonstance, pour faire vendre aux criées ce qu'enviaient plusieurs grands spéculateurs ; et cette modique propriété dont je ne retirais aucun produit, fut adjugée à l'un des plus riches capitalistes de Paris, moyennant *cent-vingt-neuf mille trois cents francs* ; ce qui me procura la jouissance de faire à mon cher Ernest environ sept mille livres de rente, dont le capital resterait jusqu'à sa majorité, entre les mains du respectable acquéreur.

Je crus, toutefois, devoir taire encore, au jeune lycéen, ce succès inespéré, ainsi que plusieurs autres que j'obtins par la suite. Il était, à cette époque, lancé dans le cours de ses études ; et certain qu'il ne pourrait prendre rang dans l'ordre social que par les avantages de l'instruction, il se livrait au travail avec une ardeur et une constance qui le classèrent parmi les élèves

les plus distingués du lycée Napoléon. Ses études scolastiques terminées, il commença celle du droit, pendant laquelle, il suivit les cours de littérature au collège de France. Sa vocation fut alors déterminée : la poésie, dont il avait reçu le germe en naissant, lui apparut sous des formes séduisantes, héréditaires ; il s'y livra, de mon aveu, avec ce noble élan que lui donnait l'honorable mémoire de son père. A peine âgé de vingt ans, il concourut pour le prix de poésie proposé par l'Académie française, et le remporta. Le lecteur concevra sans peine toute la part que je pris à cet honorable succès ; et lorsqu'à la séance solennelle où le jeune Legouvé recevant la couronne, vint se jeter dans mes bras, avec cet élan qui semblait me faire croire que je l'avais préparé ; je comptai cet heureux jour parmi les plus beaux de ma longue carrière.

Bientôt arriva l'époque de la majorité de mon pupille : il voulut célébrer sa fête de naissance, par une réunion de sa famille et de ses amis, dans le même appartement qu'avait occupé son excellent père : cet appartement faisait partie d'un hôtel qui lui appartenait, et dont j'étais parvenu, sans peine, à doubler le produit. Le matin de ce jour mémorable, j'y fis porter les cartons contenant ma gestion de subrogé-tuteur pendant douze ans ; et à l'heure même où le jeune Ernest avait reçu la vie, je lui présentai mon compte de tutelle dans lequel il croyait trouver un revenu de huit à dix mille francs par an ; mais sa surprise égala son saisissement, lorsque, parcourant la balance générale, avec cette avidité bien naturelle en pareil cas, il vit que je lui remettais trois fois autant de fortune que celle qu'il attendait ; c'est-à-dire, environ vingt-six mille francs de

rente bien liquidés. « Ah ! » me dit-il en ce moment, avec l'élan de la reconnaissance et l'expression la plus pénétrante : « ah ! vous assurez la destinée » de deux êtres qui s'uniront pour vous » aimer, et dont le bonheur sera votre » récompense. » Quelque temps après, en effet, il épousa une belle orpheline issué d'une famille illustre, sans fortune ; mais riche en talents, en vertus ; et qui chaque jour, embellit aujourd'hui la chaîne de l'hymen par tout ce qui peut plaire, attacher. C'est au sein de cette union si parfaitement assortie, que j'éprouve, chaque jour, des illusions paternelles, et que je reçois les plus douces consolations des pertes cruelles que j'ai faites. Je retrouve, dans la digne compagne de mon pupille, cette haute dignité d'âme et en même temps ces épanchements si doux, cette franchise de cœur si précieuse au commerce de la vie ; et qui caractéri-

saient si bien ma fille. Je retrouve encore, dans madame Legouvé, sa taille élevée, son maintien noble et gracieux, sa gaîté communicative; et je rêve alors que je ne suis pas sans enfant sur la terre. Ce n'est qu'une illusion sans doute; mais elle se renouvelle si souvent et sous des formes si ravissantes, qu'elle prend une apparence de réalité. Je reconnais alors le doigt de la Providence, qui nous indique tôt ou tard des remèdes à nos maux; et me félicitant du *dépôt sacré* dont m'avait chargé l'amitié, je répète avec *Salluste*¹ : « On reçoit un » grand prix des grands soins que l'on » rend. »

¹ Magnæ caræ magna merces est.



LES

ENCOURAGEMENTS DE LA JEUNESSE

Avez-vous entendu quelquefois un vieillard parler de celui de ses enfants qu'il chérit le plus ? quel plaisir brille dans ses yeux, sur ses traits, dans tout son être ! quelle vivacité dans ses mouvements ! quelle volubilité dans ses paroles ! C'est ce que je ressens en osant

entretenir le lecteur des jouissances que j'éprouvais, en composant les *Encouragements de la jeunesse*. Eh comment cet ouvrage ne me serait-il pas cher, puisqu'il offre les portraits fidèles de nombreux littérateurs, parmi lesquels je comptais de vrais amis ? je me retrouvais au milieu d'eux ; j'étudiais leur honorable vie ; j'enviais leur noble indépendance ; j'observais surtout, avec une scrupuleuse attention, ce que la carrière des lettres produit de plaisirs et de peines, de gloire et d'humiliations : comparant ensuite le mal avec le bien, je trouvais que le premier était plus que compensé par le second ; et je me disais avec Tacite ¹ : « Est-il » plaisir plus doux, pour un cœur » noble et généreux, que de savoir que

¹ Quid enim dulcius libero et ingenuo animo, quàm scire non pecuniæ, non dignitati, sed sibi ipsi dari ?

» ce n'est point à son opulence, à son
» rang, mais à son mérite que l'on rend
» des honneurs ? »

Cette noble pensée fut dans tous les temps mon unique but et ma plus chère ambition. En effet, l'homme de lettres dont les écrits sont recherchés, est le seul qui puisse rivaliser avec le guerrier fameux, le magistrat incorruptible, l'éloquent orateur de la tribune ou du barreau. Tous ces beaux titres se confondent dans l'estime générale et l'admiration publique ; tous ces beaux titres composent la masse imposante, la force, le crédit et l'honneur de la nation. Je laisse aux historiens à buriner les services et les vertus de ces hommes si chers à nos souvenirs, qui se sont fait un nom immortel au champ d'honneur, sur la chaise curule, en défendant les droits sacrés du peuple, ou ceux de l'innocent et de l'opprimé. J'ai cru, moi, devoir offrir à la jeunesse studieuse,

une esquisse sinon brillante, du moins fidèle, attachante, des littérateurs les plus renommés que la mort nous a ravis depuis le commencement du dix-neuvième siècle. J'ai voulu toutefois laisser la consolante impartialité planer quelque temps sur leur tombe ; et leur célébrité s'affermir en dépit de l'envie et de cet esprit de parti, qui, défigurant tout, vont jusqu'à nier les droits d'un littérateur au Temple de mémoire : Tant sont frappantes de vérité ces paroles d'Ovide ¹ : « — On ne rend ordinairement justice à un auteur, qu'après sa « mort. »

Je ne me dissimulai point toutefois la difficulté de mon entreprise. Il fallait peindre chaque personnage avec les couleurs qu'il avait employées dans ses écrits : il fallait en offrir la parfaite ressemblance à tous ceux qui l'avaient

¹ Scripta placent a morte ferè.

connu ; inspirer aux jeunes gens qui ne l'avaient jamais vu, le désir de lui ressembler. Il fallait trouver dans la vie de chacun de mes modèles, un trait piquant, attachant, qui pût exciter le sourire, inspirer une vive émotion. Il fallait en un mot s'identifier avec son caractère, le genre de son talent, le suivre dans ses succès, dans la belle carrière qu'il avait parcourue. Souvent, j'en fais ici l'aveu, je me suis arrêté dans le sentier difficile que je parcourais ; souvent je me suis effrayé de la riche galerie que je voulais construire. Mais une ravissante pensée me ranimait et soutenait mon courage : c'était de faire passer dans l'âme de mes jeunes lecteurs, ce sentiment de respect et d'admiration que je portais à tous ceux dont je suspendais les portraits dans mon petit musée ; c'était de prouver par des faits historiques dont la puissance est irrésistible, que, si les lettres

exigent une étude constante, un amour du vrai beau, un zèle à toute épreuve, et souvent exposent ceux qui s'y livrent exclusivement à des mécomptes pénibles, elles procurent, en compensation, la douce habitude du travail, nourrissent le cœur, épurent le goût par l'étude des anciens et nous fait arriver tôt ou tard, sans autre appui que nos propres forces, à cette estime générale, à cette réputation reconnue que voudraient vainement atténuer l'envie et la critique exagérée qui n'est souvent que son interprète. L'orage qu'elles élèvent sur la tête du vrai talent, n'est jamais que passager ; et si nous en croyons Tacite¹ : « Les ouvrages opprimés n'en ont que plus de crédit. »

J'en fis plus d'une fois l'épreuve, à l'époque où je publiai *les Encouragements de la Jeunesse*. Les uns préten-

¹ Punitis ingeniis gliscit auctoritas.

daient que je fouillais dans l'intérieur des familles, et que c'était usurper le droit le plus sacré. Les autres me reprochaient de donner à tel écrivain la prééminence sur tel autre pour lequel ils avaient une prédilection particulière. Ceux-là niaient la vérité d'une anecdote que je racontais, bien que j'en eusse cité les personnages et les témoins. Ceux-ci me disputaient hautement la faculté d'honorer la mémoire d'une célébrité récente ; et soutenaient qu'il fallait qu'un siècle eût passé sur la cendre d'un homme, pour qu'on osât parler de lui.... Je trouvais, je l'avouerai, le délai un peu trop long pour m'y soumettre.

Mais de tous les reproches mal fondés, de toutes les critiques ridicules dont je fus atteint, rien n'excita mon hilarité, et par contre-coup celle de mes amis, de mes approbateurs, comme la lettre étrange que m'adressa la veuve

d'un de nos poètes modernes dont j'avais analysé le beau talent et cité les strophes éloquentes, avec toute la chaleur de mon admiration et la franchise de ma conscience. Cette dame, qui regardait son mari comme la merveille du siècle, fut blessée de ce qu'un vil prosateur osât porter ses regards jusqu'à l'ombre de son époux, et mesurer l'énorme distance qui existait entre un poète et le conteur des jeunes filles. Mais par malheur cette veuve honorée d'un beau nom littéraire, avait oublié que le poète célèbre l'avait élevée de sa cuisine à son lit conjugal ; et que, par conséquent, il lui restait certaines expressions triviales et surtout un défaut de style et d'orthographe qui pouvaient prêter à la plaisanterie, et faire rire à ses dépens. Voici cette lettre absolument fidèle à l'original que je conserve précieusement, et dont, en taisant toute-

fois le nom, j'ai cru devoir amuser un instant mes lecteurs.

« Je vous trouve bien hosé, mosieu,
» d'auzé placer dans vos p'tite rapes-
» saudie, le nom de mon défunt sailé-
» bre époux. Apprené qu'il n'a pas
« bessouin de votre *épaulogie*... (C'est
» *apologie* que l'auteur a voulu dire.)
» apprené qu'il n'a pas bessouin de
» votre épaulogie, pour se teni d'bout
» et ferme sus le somet du Père-nasse
» où c'que ses beaux *verres* l'ont fait
» monter. A vous défendu deli a tein-
» dre. Resté donc, croyez-moi, dans
» vot petit *troux*; et profité d'la *lesson*
» que vous mérité.... c'est c'que je
» vous sous aite.

» Veuve *** , née Saucette. »

J'avais justement à dîner chez moi, lorsque je reçus cette lettre, Guichard le fabuliste et Désaugiers, à qui je la

communiquai. On conçoit aisément toute l'hilarité qu'elle fit naître. Mes deux fidèles amis m'offrirent de m'aider à me défendre d'une accusation aussi risible qu'imprévue. Nous passâmes donc une partie de la soirée à rédiger la réponse suivante, où nous nous attachâmes surtout à relever les fautes de style et d'orthographe échappées à l'illustre *douairière*. J'ose espérer qu'on me pardonnera cette folle révélation, et qu'on se souviendra de ce charmant précepte d'Horace ¹ : « — Il est doux » d'avoir un moment de folie. »

« Noble et gracieuse dame,
» Votre lettre si bien épicée, et qui
» décèle un grand savoir d'assaisonne-
» ment, m'accable de remords et de
» confusion. Je vous avouerai même
» que de ma vie je ne fus mis à pa-

¹ Dulce est desipere in loco.

» reille sauce..... C'est être bien *hosé*
 » en effet que d'*auzer* placer votre *sui-*
 » *lébre* époux parmi les *Delille*, les
 » *Ducis*, les *Florian*, les *de Parny*, les
 » *Colin-d'Harleville*, les *Legouvé*, les
 » *Barthélemy*, les *Bernardin-de-Saint-*
 » *Pierre*, et tant d'autres écrivains célè-
 » bres ; que de l'offrir pour modèle à la
 » jeunesse studieuse, et de vouer sa
 » mémoire à l'immortalité.... Oh ! c'est
 » un crime impardonnable et qui frappe
 » de réprobation ce que vous appelez
 » mes *rappessaudie*.

» Vous avez bien raison, madame ;
 » votre illustre époux n'a pas besoin
 » de mon *épaulogie* (ce qui veut dire
 » sans doute un coup d'épaule), pour
 » monter à ce que vous appelez le
 » *Père-Nasse*, et que nous autres pau-
 » vres petits orphelins qui ne connais-
 » sons point ce *père-là*, nous nommons
 » tout bonnement le *Parnasse*. C'est
 » vous, plus que toute autre, muse

» nourricière qui sûtes y faire monter
» le poëte renommé que vous daignâtes
» associer à vos destinées conjugales.
» Son imagination s'enflammait alors à
» l'ardeur dévorante de vos fourneaux ;
» il lardait ses écrits de ces traits ra-
» vissants qui chatouillent le goût, ex-
» citent l'appétit ; il assaisonnait ses
» beaux *verres* (que vous allongez un
» peu trop) de ce sel attique , de ces
» épices mordantes , excitatives dont
» l'usage vous est si familier.

» Je vous promets donc, madame,
» de ne plus élever mes regards jus-
» qu'à la demeure immortelle de votre
» époux : bien que le plus simple ha-
» bitant de la terre, ait le droit de re-
» garder un instant le soleil... Je vous
» promets de *proffiter* de la *lesson* que
» vous me donnez, et que vous savez
» si bien servir à la sauce piquante....
» Je vous promets enfin de rester
» muet dans mon petit *troux* ; mais

» sans x , je vous en supplie! parce qu'a-
» lors les trouvant au pluriel, je pour-
» rais les confondre avec ceux qui folâ-
» trent sur vos joues... et cela me don-
» nerait de dangereuses distractions.

» BOUILLY. »

Mais si les *Encouragements de la Jeunesse* m'attirèrent quelques attaques malignes, j'en fus amplement dédommagé par les remerciements et les gracieux hommages d'un grand nombre de familles appartenant aux littérateurs célèbres dont se composait ma galerie. Je me souviens d'une lecture que je fis dans un concert au profit de respectables indigents, de l'anecdote historique de *Ducis au village de Roquencourt* : son neveu, peintre de genre très-renommé, se trouvait avec sa femme et ses sœurs parmi les nombreux auditeurs dont j'étais entouré; et cette honorable famille, dès que j'eus terminé ma lecture, vint

me presser dans ses bras et me témoigner la plus touchante reconnaissance. Un autre jour, en lisant dans le riche atelier de mon ami *Robert Lefèvre, Barthélemy sur les bords de la Loire*, je remarquai dans mon auditoire deux jeunes dames dont la vive émotion m'annonçait la part qu'elles prenaient à l'éloge de l'auteur du *Jeune Anacharsis*. Elles m'abordent, lorsque je venais de prononcer les derniers mots de mon récit ; et se disant les petites-nièces du grand peintre de la Grèce, elles m'honorent d'un serrement de main et m'accordent l'honneur de déposer sur leur beau front un baiser que je n'eusse pas échangé contre le laurier le plus brillant. On conçoit l'accolade filiale que je reçus de mon jeune pupille, lorsque je lus devant lui la *Convalescence de Legouvé*. Mais de tous les suffrages qu'obtint mon œuvre de prédilection, il n'en fut point pour moi de

plus flatteur, que celui de madame de Staël dont le double exil était terminé depuis la restauration; et qui, par les réunions fréquentes qu'elle formait dans ses salons, semblait ressaisir avec avidité les charmes de cet esprit français dont Napoléon l'avait privée si longtemps; et qu'elle prétendait être pour elle aussi nécessaire que l'air qu'elle respirait... Je venais de publier la première partie de mes *Encouragements*; et dans la seconde je me proposais de décrire une anecdote intéressante sur l'auteur de *Corinne*, pendant son séjour au château de Chaumont, près Blois. J'avais écrit en entier ce chapitre important, et je résolus de le soumettre à l'approbation de la femme célèbre à laquelle il était consacré: j'étais impatient de lui prouver le souvenir que je conservais des *Encouragements* si flatteurs qu'elle-même m'avait donnés à l'époque de mon pre-

mier ouvrage dramatique. « La recon-
» naissance est un registre fidèle : » dit
une femme de lettres de nos jours ; aussi
tout ce que j'ai le bonheur d'y tracer ,
ne s'en efface jamais. Ce fut donc avec
un véritable empressement, que je lus à
madame de Staël , mon chapitre des
Exilés. C'était , il m'en souvient , de-
vant le duc de Levis , Benjamin-Con-
stant, le vieux Dacier et le général Foy,
que je lui fis cette communication, non
sans un trouble secret dont elle s'a-
perçut, et qu'elle dissipa sans peine avec
cette gracieuse bonté qui lui était si fa-
milière. Elle s'intéressa vivement à la
peinture fidèle que je faisais de l'isole-
ment des proscrits, de la crainte qu'on
éprouve en leur offrant des consolations.
Elle ne put s'empêcher de sourire aux
portraits ressemblants des hauts fonc-
tionnaires et des principaux habitants
du département de Loir-et-Cher , qui
n'osaient aller la visiter à l'antique de-

meure où elle s'était réfugiée ; et surtout au souvenir de l'affluence des curieux dont elle fut obsédée , sitôt que le préfet de Blois eut bravé la peur de déplaire au maître, pour venir présenter ses hommages à la femme célèbre dont l'exil était sous sa surveillance. Elle fut surtout émue jusqu'aux larmes, lorsqu'elle m'entendit citer les nobles et touchantes inscriptions qu'elle avait fait tracer dans son laboratoire, au faite d'une des antiques tours du château de Chaumont : au-dessus de son bureau de travail on lisait : « *Point d'exil pour qui chérit l'étude!* » au-dessus de la porte d'entrée : « *Point d'étroite prison pour qui sait y promener sa pensée!* » Enfin au-dessus de la cheminée étaient inscrits en gros caractères ces mots remarquables : « *Dieu!.... mon Père!....* » *la Liberté!....* » « Oh! que je vous rends grâces! » s'écrie aussitôt madame de Staël, en pressant fortement

une de mes mains sur son cœur tressaillant ; « combien je vous rends grâces » d'avoir transmis à la jeunesse ma devise chérie !... Je vous prédis, ajoutet-elle que vos *Encouragements* seront de tous vos écrits, celui qui vous attirera le plus d'estime et vous procurera les plus honorables jouissances. Continuez , digne ami ; et les jeunes gens qui se consacrent spécialement à l'étude des lettres, ne vous rechercheront pas moins que ne le font chaque jour les mères et les jeunes filles... » Soit qu'un suffrage aussi flatteur, sorti d'une bouche éloquente, chatouillât mon amour-propre ; soit qu'en effet j'éprouvasse une secrète jouissance à faire connaître plus particulièrement aux jeunes lecteurs qui daigneraient parcourir ma galerie , les beaux noms dont je l'avais ornée , je conçus pour les *Encouragements de la Jeunesse*, une prédilection dont je n'ai

pu me défendre depuis plus de vingt ans qu'ils sont publiés. Je vais achever de justifier cette prédilection par le récit fidèle de ce qui m'arriva il y a douze ans environ à la distribution des prix du lycée d'Henri IV.

On sait qu'à cette époque, les deux fils aînés du duc d'Orléans y faisaient leurs études, comme simples disciples des enfants de toutes les classes de l'ordre social. Rien n'était à la fois plus curieux et plus touchant, que de voir les premiers princes du sang royal, confondus avec des adolescents issus d'honnêtes citoyens, d'utiles industriels, disputer avec eux les rangs de l'école, partager leurs jeux et se soumettre à cette franche égalité de la camaraderie. Précieux échange ! leçon réciproque où les enfants du peuple apprenaient que les princes ne sont, comme eux, que les élèves de la nature ; et où ceux-ci faisaient l'épreuve salutaire

que les prérogatives de la naissance, ne sont rien, sans le mérite personnel et les qualités du cœur!..... L'année des études touchait à sa fin; et le jour solennel de la distribution des prix était annoncé. Le proviseur, qui m'accordait quelque estime, avait coutume de m'inviter à cette grande fête scolastique qui toujours me faisait battre le cœur, et me rappelait mes premiers succès. L'invitation que je reçus portait par *Post-scriptum*, la recommandation expresse de me rendre au Lycée, une heure avant la cérémonie. Je m'empresai d'y satisfaire. Le proviseur me désignant alors un exemplaire de mes *Encouragements*, richement relié, m'annonce qu'il est le premier prix de narration qu'a remporté le jeune duc de Chartres, et qui lui sera décerné par son auguste mère. « J'ai pensé, » ajouta-t-il, « qu'il vous serait agréable d'écrire « quelques mots sur le premier feuil-

» let ; ce qui ne rendra cet exemplaire
 » que plus cher au jeune prince. »
 J'acceptai la proposition ; et m'empres-
 sai d'y tracer les vers suivants :

Jeune disciple d'Henri-Quatre,
 Vous serez comme lui vaillant, loyal et bon.
 Vous saurez, étant né Bourbon,
 Vous faire aimer et bien vous battre.
 A l'exemple du Béarnais,
 Philippe, ah ! n'oubliez jamais
 Qu'être homme est la seule science
 Qui nous donne force, bonheur ;
 Et que l'éclat de la naissance
 N'est rien sans les élans de l'esprit et du cœur.

Parmi vos jeunes camarades
 Faites-vous de vrais partisans :
 Donnez, recevez des gourmades ;
 Et prouvez qu'au lycée il n'est titres, ni rangs...
 Quand vous rentrerez dans le monde,
 Au sein de la grandeur... de la satiété ;
 Et que parfois une peine profonde
 Viendra troubler votre sécurité,
 De vos premiers amis faites-vous un cortège :
 Vous les verrez tous concourir
 A vous défendre, à vous servir ;
 Et vous direz alors : « L'amitié de collège
 » Ne s'éteint qu'au dernier soupir. »

Je n'ai point l'orgueil de croire que ces vers , en quelque sorte improvisés, puissent avoir eu de l'influence sur le caractère et la conduite du jeune prince ; jamais, toutefois, un petit-fils d'Henri IV ne s'est montré mieux pourvu de cette franchise de cœur , de cette inaltérable amitié qui caractérisent le monarque si cher à nos souvenirs. Jamais aucun élève de lycée ne s'est courbé plus loyalement et avec plus de constance , que ne l'a fait le jeune duc de Chartres, sous le niveau de l'égalité qui unit et confond tous les étudiants d'une même institution. Devenu duc d'Orléans, il n'a rien changé dans ses habitudes, dans ses affections. Son serrement de main pour ses camarades du Lycée est toujours le même ; il les admet à ses réunions, à ses chasses, dans son intimité. J'en connais un surtout, mon neveu-germain, pour lequel il montre une affection qui prouve la vérité des derniers vers ci-dessus ; et

ce neveu m'a rapporté que mes *Encouragements de la Jeunesse* étaient la lecture chérie du prince, qu'il les faisait lire à ses jeunes frères ; et qu'à sa demande, on les donnait en prix chaque année, aux lauréats des diverses institutions de la capitale et de la France. Le moyen, d'après cela, de ne pas persister dans ma prédilection paternelle ? Le moyen de ne pas croire, qu'en retraçant les honneurs et les jouissances des littérateurs les plus renommés du dix-neuvième siècle, j'ai fait naître, dans l'ardente imagination de la jeunesse moderne, le noble désir de les imiter ?



MA FÊTE DE NAISSANCE

Dussé-je éveiller la malveillance et l'envie ; dussé-je me faire soupçonner d'un amour-propre qui fut constamment loin de ma pensée et de mon caractère, je ne saurais résister à décrire encore ces joyeux épanchements, cette délicieuse mise en commun des gens

de lettres qui sentent bien la dignité de leur profession. J'oserai prouver que c'est dans leurs réunions embellies de leurs femmes et de leurs filles, qu'on trouve cette gracieuse urbanité, ce bon ton sans morgue, ces vives et piquantes saillies qui jamais ne blessent, cette juste appréciation du vrai mérite, en un mot cette inexprimable jouissance de ne devoir qu'à soi-même sa position sociale, et de pouvoir dire avec Salluste, en tenant d'une main quelques couronnes, et pressant de l'autre celles de ses amis ¹ : « Voilà mes titres ! voilà ma noblesse ! »

A cette époque mémorable où Paris voyait se former dans son sein les nombreuses réunions des favoris de la victoire, qui parfois s'imaginaient représenter la nation tout entière ; les gens de lettres et les artistes honorés de quelques succès, formaient, de leur côté,

¹ *Hæc sunt meæ imagines, hæc nobilitas !*

de brillants congrès dont l'attrait et la puissance rivalisaient avec les cercles les plus renommés de la capitale. C'était principalement les fêtes de naissance que nous célébrions entre nous. L'appel alors devenait un ordre, une obligation à remplir; et le bonheur qu'on éprouvait de réunir chez soi les célébrités du jour, imposait la loi de se rendre à l'invitation qu'on recevait de ses confrères. De là ce concours si remarquable de talents renommés étalant à l'envi tout leur prestige; de là cet empressement de concourir à l'éclat, à l'union de l'honorable famille à laquelle on appartenait.

Mon tour arriva : le 24 janvier m'avait vu naître; et mes amis, mes collaborateurs, projetèrent de célébrer cet anniversaire, par quelque innovation qui dût me laisser un doux souvenir. Ma fille, mon aimable Flavie, avait alors dix-huit ans; et sa vive imagination

qu'enflammait la chaleur de son âme , lui fit naître le désir de fêter dignement son père. J'occupais alors, rue d'Antin, un appartement assez spacieux , pour donner à nos acteurs leurs coudées franches ; et dès le matin, je m'aperçus aisément qu'on faisait dans le salon des préparatifs pour le soir. Ce qui me confirma dans mes soupçons, ce fut l'avis adroitement donné par ma femme, d'aller visiter un de mes proches parents, assez sérieusement indisposé , qui demeurait dans les environs de Paris. Je sentis sans peine qu'on voulait m'éloigner, afin de répéter quelque ingénieuse folie qu'on avait préparée. J'affectai donc un grand empressement à me rendre auprès du malade ; et je m'imposai le devoir de ne rentrer chez moi que vers cinq heures. On me fit passer par un corridor longeant le fond des appartements , et qui conduisait à mon cabinet de travail où je fus consigné , jus-

qu'à ce qu'on vint me délivrer, pour me conduire à la salle à manger où déjà m'attendaient mes plus intimes amis, et mes plus chers collaborateurs. Aussitôt l'un d'eux se lève; et par une allocution pleine de grâce et de gaiété, il proclame le date de ma naissance, fait l'énumération de mes ouvrages, et me lit un arrêt qui me condamne à supporter le châtement de mes forfaits, que me préparent les muses et l'amitié. Après le prononcé de l'arrêt, arrive l'exécution dont s'étaient chargés *Emmanuel-Dupaty*, *Joseph-Pain*, *de Planard*, *Dumersan*, par des couplets et des vers qu'il ne m'est pas permis de répéter; mais qui, tout en provoquant le rire, mouillèrent mes yeux de délicieuses larmes. Cette ingénieuse exécution avait pour assesseurs *Méhul*, *Berton*, *Boïeldieu*, *Plantade*, et plusieurs autres artistes renommés. Il manquait malheureusement, parmi nos chers convives,

un brillant et joyeux chansonnier : c'était *Désaugiers*, retenu par une indisposition assez grave, et dont on me remit, dans le moment même, les couplets suivants que le lecteur me pardonnera de transcrire ici, comme un modèle de louange sans emphase, de gaité bachique et de loyale amitié :

A MON AMI BOUILLY.

Air : *Bon voyage...*

Bonne fête,

Mon cher Bouilly !

C'est de grand cœur que je te la souhaite.

Que ne puis-je, mon cher Bouilly,

Boire à ta fête aï, pomard, pouilly !

Hier j'espérais te chanter comme un ange ,

Un rhume vient déranger mon projet :

Et quand chacun boit, chante à ta louange,

Il veut que seul je sois sobre et muet.

Bonne fête... etc.

La faculté veut que chez moi je reste :
Il faut toujours croire la faculté ;
Et je me vois par son arrêt funeste ,
Réduit à boire un lok à ta santé.

Bonne fête... etc.

Reçois mes vœux pour l'an qui recommence !
Toujours aimant, comme toujours aimé,
Sois chaque jour de ta douce existence
Plus satisfait... et moi moins enrhumé !

Bonne fête... etc.

Tu vas traiter mon excuse de conte :
Je ne te dis que la vérité ; mais
Ce conte-là, je l'avouerais sans honte ,
S'il ressemblait à ceux que tu nous fais.

Bonne fête,
Mon cher Bouilly !
C'est de grand cœur que je te la souhaite.
Que ne puis-je, mon cher Bouilly,
Boire à ta fête aï, pomard, pœuilly !

DÉSAUGIERS ,
Au coin du feu.

Le dîner de famille étant terminé, nous passâmes dans le salon dont la partie, du côté des croisées, était fermée par deux grands paravents qui dérobaient aux yeux ce qu'on avait préparé. Bientôt j'entends annoncer : « *Fanchon* » *la vielleuse!* » c'était la brillante madame *Belmont* qui, sous l'élégant costume de la belle savoyarde, daigna m'embrasser en me disant : « *Je vous ramène votre enfant.* » On conçoit le tressaillement de l'heureux père. On annonce ensuite : « *Madame de Ran-* » *dan!* » c'était la charmante *Philis* du théâtre Feydeau, qui venait m'offrir un bouquet; et sous le ravissant costume de la dame des pensées de *Bayard*, me rappelait si délicieusement *Une Folie*. Elle est aussitôt suivie de madame *Talma* qui m'instruit qu'elle est chargée de me remettre au nom de tous les sourds-muets ses camarades, des vers exprimant la plus vive reconnaissance.

Enfin les deux battants s'ouvrent tout à coup ; et l'on annonce à haute voix : « *Madame la marquise de Sévigné!* » C'était mademoiselle *Contat*, sous un riche vêtement de la cour de Louis XIV ; elle me dit avec cette grâce enchanteresse et ces manières de dame de qualité qu'elle possédait si bien : « J'arrive des » *Rochers*, pour vous fêter, mon très- » cher. Si vous m'offrîtes, il y a quel- » que temps, le jour de la saint Louis, » une *rose* et une branche d'*immortelles*, » je vous apporte, en échange, quelques » fleurs de mes jardins, qui vous prou- » veront que chez vous la modestie » embellit le talent. » Elle me remet à ces mots un bouquet de violettes de Parme entourant une fleur de laurier-rose, dont j'ornai ma boutonnière, et que j'y conservai pendant toute la soirée... mais ma fille me préparait un hommage non moins flatteur : allant et venant sans cesse du salon à l'antichambre,

elle me fit soupçonner quelque visite remarquable. En effet elle annonce à haute voix : « *Sa majesté l'impératrice* » *des Russies*, *marraine de l'auteur de* » *Pierre-le-Grand !* » c'était madame » *Dugazon*, à l'œil étincelant, à la narine gonflée, à la démarche noble, imposante ; et sous les habits de la célèbre *Catherine-Alfendey* simple villageoise, devenue la digne compagne du czar *Pierre I^{er}*, ainsi que je l'avais dépeinte dans ma pièce. Elle était escortée de la charmante madame *Saint-Aubin*, autre sirène qui dans le rôle de *Caroline*, fille d'un constructeur de vaisseaux, n'avait pas peu contribué, par sa grâce inimitable, au succès de mon premier ouvrage. On conçoit avec quel élan de joie et de gratitude je m'empressai d'aller au - devant de ces dames ; je reçus de la première, la même couronne de fleurs qu'on lui avait décernée dans *Pierre-le-Grand* ; et de la

seconde, l'offre honorable d'un baiser ; puis avec cette expression qu'elle donnait à ses moindres paroles, elle me dit : « C'est celui que je reçus du jeune » *Alexis* dans votre ouvrage : vous ne » risquez rien d'appuyer. »

Parurent successivement les principaux personnages que j'avais mis en scène. Là c'était *Martin* rappelant *Frontin* d'*Une Folie* ; et demandant aux dames, si elles n'auraient pas quelques secrètes commissions à lui confier. Ici c'était *Elleviou*, le brillant aide-de-camp *Florival*, et s'informant si quelque jolie femme avait besoin de son secours pour la tirer d'esclavage. D'un côté *Juliet* en costume du porteur d'eau des *Deux Journées*, faisait pâmer de rire les dames les plus réservées, par ses lazzi populaires, en leur offrant des oranges et des pastilles d'ananas dans ses deux seaux qu'il portait avec une aisance et une rondeur inimitables. D'un autre

côté *Gavaudan*, qui représentait le comte d'Arles d'*Hélène*, priait les ames compatissantes d'adoucir les malheurs d'un exilé; tandis que l'ingénieuse, la sémillante madame Gavaudan, inimitable dans le page de *Françoise de Foix*, semblait par sa grâce enchanteresse et ses espiègleries de bon ton, nous reporter à la cour de François I^{er}. Enfin plusieurs autres artistes, chacun dans son genre, complétaient la liste de mes divers ouvrages, et m'entouraient, pour ainsi dire, de tous mes enfants. Idée charmante ! concours ingénieux et touchant qui me faisait éprouver une émotion difficile à dépeindre ; et dont la douce souvenance me fait encore frissonner, non d'amour-propre, ce qui peut-être m'eût été permis en pareil cas, mais du bonheur d'être aimé de ceux que je chérissais le plus, et à qui je devais mes succès. Oh ! c'est bien dans ces moments de satisfaction de soi-même, qu'on ré-

pète cette vérité de *Martial* que je conseille à tout littérateur de prendre pour devise : ¹ « Aime, pour être aimé ! »

Cette belle réunion, composée d'environ cent personnes et de tant de talents remarquables, exigeait, pour en faire dignement les honneurs, un grand usage du monde, une adroite distribution d'égards, de prévenances, une dignité soutenue, une communication gracieuse ; et ma femme était, en ce genre, parfaitement dotée tant par son heureux naturel, que par l'honorable famille dont elle était issue. Sa fille, qui s'étudiait à l'imiter, apprenait d'elle que c'est, avant tout, l'affabilité qui fait réussir dans le monde ; et que les artistes font bien plus de cas d'un mot de cœur, d'un « *Vous êtes chez vous...* » exprimé franchement et sans afféterie, que de ces éloges outrés que suit bientôt l'exi-

¹ Ut ameris, ama!

gence ; que de ces familiarités éphémères avec lesquelles certains grands personnages font semblant de niveler les rangs , de faire oublier les distances. Aussi, puis-je affirmer ici que chez moi tous se courbaient gaîment sous le niveau de l'égalité ; et si je recevais quelques puissants du jour, attirés par l'amour des arts et la curiosité, j'avais soin de leur faire sentir que la déférence qu'on leur portait, n'était qu'en proportion de la gracieuse urbanité qu'ils montraient parmi nous.

Mais trois coups de main se font entendre derrière les paravents dont une feuille s'entr'ouvre : s'avance alors un de mes plus aimables confrères , qui vient annoncer par des vers pleins d'esprit et de grâce , que la troupe dont il est l'émissaire , va avoir l'honneur de représenter devant la brillante assemblée , *Iphigénie en Aulide* de Racine ,

réduite en un acte, pour abrégéer le temps du spectacle; mais que les profanes qui ont osé porter la main sur un pareil chef-d'œuvre, désirent garder l'anonyme, afin d'éviter les brocards que mérite leur audacieuse témérité... L'orateur se retire : aussitôt vingt artistes musiciens dont le nom seul est un éloge, font un accord général sur des mirlitons; et chacun d'eux, sous la direction de *Lefèvre*, chef d'orchestre du Théâtre Feydeau, exécute sa partie dans l'admirable ouverture de l'*Iphigénie* de *Gluck*, avec une précision qui donne encore plus d'effet à cet inexprimable charivari. Les *arpeggio* surtout étaient fidèlement exprimés par *Boïeldieu*, *Plantade* et *Gustave-Dugazon* à la tête des premiers violons, tandis que les seconds avaient pour savants interprètes *Nicolo Gavaudan*, *Pradher* et le vieux *Richer*. *Martin* et *Chenard* chantaient les *Violoncello*, *Tulou* et

Duvernoy les oboe; *Petit* et *Dauprat* les Corni; et la partie des timbales était exécutée sur un vaste chaudron de cuivre, par notre célèbre compositeur *Berton*, inventeur de cette ingénieuse bouffonnerie, dont l'ensemble surprenant et les grotesques sons produisaient à la fois l'admiration, la surprise et la plus irrésistible hilarité. *Méhul*, resté parmi les spectateurs, et qu'on avait voulu surprendre, fut atteint d'un rire si convulsif, qu'il faillit se pâmer sur la banquette où il était assis. Madame Dugazon éprouva une espèce de suffocation. Enfin chaque assistant dont les oreilles n'avaient jamais été frappées de la sorte, s'abandonnait à la gaîté la plus communicative, tandis que les exécutants, avec le sérieux qu'exigeait une exécution aussi hardie que difficile, employaient tout leur talent à former par un accord admirable, ce que jusqu'alors, on n'avait jamais entendu dans les réunions musi-

cales. De toutes les folies d'artistes, de toutes les bacchanales que jusqu'alors ils avaient inventées, aucune, en effet, n'avait produit une sensation aussivive, aussi imprévue; aucune n'avait donné une plus juste idée de ce que peut produire la parodie d'un chef-d'œuvre.

Dès que les rires prolongés qu'avait excités une pareille innovation, se furent calmés, on replia les paravents de chaque côté, ce qui découvrit une espèce de petit théâtre séparé des spectateurs, par une rampe en bougies. Parurent alors les acteurs annoncés. C'était *Cou-pigny* dans le rôle d'*Iphigénie*; et qui par sa figure grotesque et sa taille hasardée, donnait à la tendre fille du roi des rois, une tournure à se pâmer de rire : c'était ensuite *Gustave-Dugazon* dans le personnage d'*Eriphile*, dont il exprimait la profonde jalousie par des poses forcées, par des explosions de voix qui peignaient comiquement toute

la violence de sa passion. Paraissait ensuite *Petit*, premier cor de l'orchestre de Feydeau, qui, par sa belle figure et sa taille imposante, offrait une juste idée de *Clytemnestre*, dont l'amour maternel et le désespoir étaient parodiés avec un talent remarquable. *Joseph-Pain*, dans le personnage d'*Agamemnon*, prenait tour à tour cette attitude gourmée du roi des rois, et cette douleur hypocrite d'un père qui sacrifie sa fille à son ambition. Enfin *Dumersan*, si spirituel et si comique, remplissait le rôle du bouillant *Achille*, avec sa petite taille de quatre pieds dix pouces, et surtout avec un accent gascon qui donnait à ses emportements une expression tout à la fois si plaisante et si neuve, qu'il provoquait le rire à chaque parole qu'il proférait. Tous ces nouveaux acteurs avaient emprunté les costumes de ceux du Théâtre-Français, dont la plupart se trouvaient parmi les spectateurs, et

redoublaient d'applaudissements, en se voyant si bien parodiés. Pendant une heure entière que dura cette ingénieuse parade, l'hilarité générale ne cessa pas de se faire entendre ; et la mutilation du chef-d'œuvre de Racine, fut pardonnée en faveur de la gaiété franche qu'elle faisait naître.

Le directeur de la troupe vint annoncer de nouveau que pour petite pièce, on jouerait une parade, ou plutôt un concours entre *Arlequin* et *Gilles* qui rivaliseraient à qui ferait le portrait le plus ressemblant de la belle *Colombine*. Les deux paravents se refermèrent ; et pendant l'entr'acte, on exécuta plusieurs morceaux de musique. *Plantade* tenait le piano sur lequel il chanta ses nouvelles romances déjà répétées dans Paris et dans les départements : *Toulou* joua sur sa flûte si mélodieuse, avec la voix brillante et flexible de la charmante *Philis* ; madame *Talma*

forma à elle seule, la plus tendre harmonie, en récitant la fable des *Deux Pigeons* et la *Chute des feuilles de Millevoye*, avec cet accent qu'on ne peut définir, et qu'il faut entendre pour en avoir une juste idée. *Martin* chanta son grand air dans *Une folie*, avec cette verve et cette perfection dont il offrait le plus parfait modèle.... Mais ce qui produisit la sensation la plus profonde sur tous les artistes dont elle était entourée, ce fut madame *Dugazon*, en chantant, à la sollicitation de ses camarades, la Romance de *Nina* que *Nicolo* se fit un devoir d'accompagner sur l'harmonica. Les sons vibrants de cet instrument, et les accents irrésistibles qui s'échappaient de l'âme brûlante de la chanteuse, produisirent sur le nombreux auditoire, et surtout sur *Méhul*, *Boïeldieu* et *Plantade*, un effet si pénétrant, qu'il se jetèrent à ses pieds, couvrirent ses mains, ses bras de baisers

et de pleurs ; et proclamèrent cette vérité qu'on ne saurait trop répandre dans les arts : *Le talent qui part de l'âme, ne s'éteint qu'avec la vie.*

Mais tout à coup la scène change et la folie agite encore ses grelots. Les deux paravents se replient sur eux-mêmes ; et le petit théâtre représente alors un atelier de peinture, dirigé par M. *Cassandre*, personnage que remplissait admirablement *Balthazard-Sauvan*. Il s'était engagé avec *Arlequin* et *Gilles* ses deux élèves, à donner la main de sa fille *Colombine* à celui des deux qui ferait de cette *adorable créature* le portrait le plus ressemblant : c'était encore le spirituel et laid *Coupigny* qui remplissait ce personnage avec ses minauderies prétentieuses et sa ridicule tournure. Deux peintres renommés s'étaient chargés des deux autres rôles, savoir : *Horace-Vernet* de celui d'*Arlequin*, où il excellait, tant par sa grâce et sa sou-

plesse, que par ces lazzi d'atelier dont il était en fonds ; et *Robert-Lefèvre* de celui de Gilles, dont il exprimait parfaitement la niaiserie présomptueuse et l'insatiable maladresse. Chacun d'eux travaillait, ou plutôt était censé retoucher un grand portrait, richement encadré, et dont le revers de la toile faisait face aux spectateurs. Colombine avec suffisance et coquetterie, exprimait tout en posant, le désir que son cher Arlequin l'emportât sur son rival ; et tandis que la cruelle offrait à peine une partie de son visage fardé et couvert de mouches, à ce pauvre Gilles, elle se présentait presque de face à son amant préféré, afin qu'il pût en saisir l'expression passionnée. Pendant cette scène bien filée et féconde en mots heureux, en improvisations burlesques, le vieux Cassandre, une loupe à la main, allait de l'un à l'autre concurrent, en examinant chaque peinture. Tantôt il pro-

nonçait en faveur d'*Arlequin*, dont le pinceau était si brillant et si facile ; tantôt il penchait pour *Gilles*, dont la touche ferme et correcte rappelait si bien le faire de *Van-Dyck*.... On conçoit combien ces ingénieuses allusions au talent des deux peintres, étaient applaudies. Enfin *Arlequin* annonce qu'il a terminé son ouvrage, et qu'il est prêt à le soumettre au jugement du public. Il tourne son chevalet en face des spectateurs et leur présente la charge la plus plaisante de *Colombine*, qui, bien que décolletée, n'offrait aucune forme de son sexe ; et dont le regard louche et la bouche édentée exprimaient le sentiment le plus étrange. « Dieux ! que » c'est ressemblant ! » s'écriait avec ivresse *Colombine*. — *Coupigny*. « Oui, » c'est moi-même : je voudrais être » homme pour disputer à mes deux » amants la possession d'une aussi cé- » leste créature ! » Et chaque specta-

teur d'applaudir en éclatant de rire, à cette caricature digne des pinceaux d'*Annibal-Carrache* et de *Callot*. Gilles lui-même, affectant la confusion d'une défaite, déclare qu'il n'osera jamais présenter sa faible esquisse à l'assemblée. Arlequin, examinant avec la suffisance d'un lauréat, l'œuvre de son rival, avoue naïvement qu'il n'a pas, comme lui, saisi l'ensemble des traits du modèle, l'expression de son regard, et cette grâce répandue dans toute sa personne; mais que pourtant ce portrait n'est pas sans un certain mérite... « Au reste, » ajouta-t-il avec intention, « c'est au public à prononcer. » Il retourne aussitôt le chevalet; et l'on aperçoit un admirable portrait de madame Bouilly, si frappant de ressemblance, que chacun jette un cri de surprise, et s' imagine la voir à travers une glace. Tous les yeux se portaient de la peinture sur elle; et mille applaudissements prolongés saluent la dame de

la maison, dont Robert-Lefèvre avait fait, à mon insu, la plus parfaite ressemblance. J'improvisai sur-le-champ quelques vers que je lui adressai, tout en l'embrassant. Joseph-Pain et Emmanuel-Dupaty offrirent, par des couplets ingénieux, un juste hommage tant au peintre, qu'au modèle; et l'on conçoit facilement que *Gilles* fut déclaré le vainqueur.

Un souper frugal, où toutefois abondaient de bons vins, était préparé. Les dames d'abord seules y trouvèrent place, chacune d'elle ayant derrière son siège un cavalier-servant. Je m'empressai d'être celui de l'impératrice des Russies qui parut satisfaite du service empressé de son filleul. On conçoit que la conversation s'établit aisément entre les maîtres et les valets : il est de ces circonstances où tous les rangs se rapprochent, se confondent. Mille saillies piquantes provoquant le rire, jaillissaient

à l'instar du vin de Champagne, dont on vit plus d'une belle offrir mainte rasade à son servant, ce qui le mettait en verve et produisait de brillantes improvisations ; car, ainsi que nous le dit Properce¹ : « Le bon vin excite la verve » des poètes. » Je me garderai bien d'abuser de la patience de mes lecteurs, en rappelant ici tout ce qui fut improvisé, récité, répété, pendant ce banquet de famille, toujours de trop bon ton, pour devenir une orgie, mais d'une gaieté, d'un charme et d'une enivrante camaraderie qu'on ne trouve que parmi les gens de lettres et les artistes.

Bientôt les chevaliers remplacèrent à table les dames de leurs pensées ; et plusieurs d'entre elles voulurent les servir à leur tour ; mais, s'apercevant que leur présence, tout en les charmant,

¹ *Ingenium potis irritat musa poetis.*

les gênait un peu dans leurs élans bachiques, elles s'éloignèrent avec adresse, et rentrèrent au salon, où, certaines de rappeler leurs cavaliers, elles se mirent à danser entre elles. Leur attente fut bientôt remplie ; et le plus charmant bal improvisé couronna cette fête qui ne s'effacera jamais de mon souvenir. Les premiers rayons du soleil nous trouvèrent encore tous réunis. Il est à la fois si doux et si puissant ce lien sacré des arts et de l'amitié ! Ni les prérogatives du rang et de l'opulence, ni l'appel même de la toute-puissance, n'auraient pu composer une réunion semblable à celle que la confraternité seule avait formée chez moi ; et le simple serrement de main dont je payais tel artiste, lui plaisait mieux, allait plus droit à son cœur, que ne l'eût fait le riche présent d'un grand du jour. Nous nous trouvions en quelque sorte solidaires les uns des autres. On croyait

lire ces mots sur tous les visages : « Ce » que je fais aujourd'hui pour toi, tu » le feras demain pour moi. »... Dette sacrée qu'on ne manquait jamais d'acquitter ! source féconde de jouissances délicates, de nobles épanchements et d'estime réciproque ! Chaque invité semblait partager le bonheur que j'éprouvais. Nous n'avions pas la force de nous séparer ; et nous répétions, comme par une inspiration mutuelle, ce délicieux passage d'Horace qui nous invite si bien à jouir du présent ¹ : « Qui sait si les » dieux ajouteront un lendemain à ce » beau jour? »

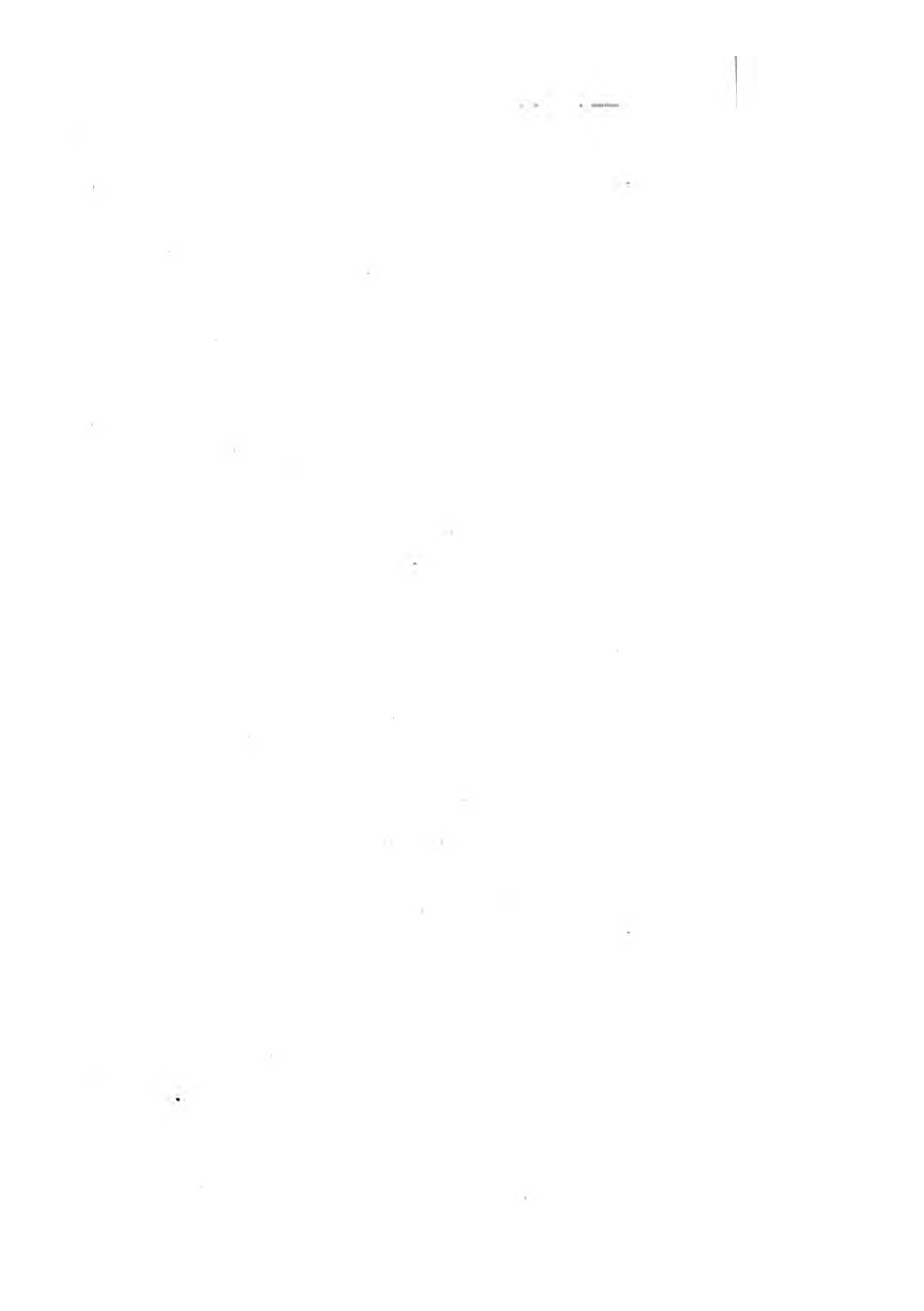
¹ Quis scit an adjiciant hodiernæ crastina summæ
Tempora di superi ?



FLAVIE = ROCHELLE.

Page 22.

Publié
par Louis Janet.



Page un.

Publié
par Louis Janet.

MARIAGE DE MA FILLE

Ma Flavie venait d'atteindre son vingtième printemps. Sans être belle, elle avait une figure agréable, une taille élevée, le maintien noble et gracieux ; sa bouche, fraîche et bien meublée, était d'une expression ravissante. Il en jaillissait à chaque instant de vives repar-

ties et des mots heureux qu'on écoutait avec plaisir, parce que la gaiété franche les inspirait, et non jamais l'intention de blesser, ou de nuire. Ce qui principalement excitait sa verve parfois malicieuse, c'était l'orgueil des parvenus, c'était la pruderie des coquettes *passées-fleur*. Simple, pure, expansive, elle ne s'abandonnait toutefois qu'avec retenue à ces épanchements, à ces communications qu'ont entre elles les jeunes personnes, et dont souvent elles ne tardent pas à devenir dupes. Ma fille, dotée par moi d'un esprit observateur et d'un grand amour de l'indépendance, avait fait une étude approfondie de ce qu'il faut saisir dans le monde, pour en composer son bonheur. Elle avait entre autres copié, médité et, pour ainsi dire, gravé dans sa mémoire, un grand nombre de pensées morales que j'avais traduites des anciens, et qui concernaient principalement son sexe dont elle me

reconnaissait pour l'ami le plus dévoué, le plus fidèle. Ma Flavie en un mot formait sa morale chérie et composait sa règle de conduite, de ces aphorismes nombreux que j'avais réunis, et dont je demande à mes lecteurs la permission de transcrire ici quelques-uns, convaincu d'avance qu'ils doivent intéresser les jeunes femmes qui daigneront les parcourir, et que peut-être elles en feront leur profit... ce qui deviendrait ma plus douce récompense.

PENSÉES SUR LES FEMMES,

APRÈS EN AVOIR FAIT PENDANT QUARANTE ANS UNE ÉTUDE PARTICULIÈRE.

—

I.

La modestie est d'une femme
L'attrait le plus puissant qui subjugué notre âme.

II.

Femme qui ne rougit jamais,
Fût-elle aimable et belle, est pour nous sans attraits.

III.

La chasteté dans une belle femme,
Est le don le plus précieux :
Elle s'empare de notre âme ,
En même temps qu'elle éblouit nos yeux.

IV.

Des femmes qu'on doit craindre, il n'en est point de pire
Que celle qui d'amour dédaigne et fuit l'empire.

V.

Femme qui n'a que la beauté
Éblouit un instant, jamais elle n'enchaîne :
On ne l'admet dans la société
Qu'afin de décorer la scène.

VI.

Femme dont les joyeux propos
Excitent la censure, effarouchent les sots,
Est souvent plus fidèle et surtout plus sincère
Que la prude la plus austère.

VII.

Femme aimable, sans le savoir,
Est le plus grand trésor qu'un mari puisse avoir.

VIII.

En feignant d'obéir, une femme commande.

IX.

C'est presque toujours un grand bien
Que la femme souvent nous surpasse en finesse ;
Mais il faut pour cela, qu'elle n'en sache rien,
Ou nous le cache avec adresse.

X.

A l'imposante et superbe beauté
Nous préférons souvent la grâce qui varie,
Excite le désir, inspire la gaité :
Belle femme en amour, ne vaut femme jolie.

XI.

Fuis les succès d'éclat redoute un grand renom,
Femme aimante, et dis-toi : « Je ne veux qu'être aimée. »
Veille à ce que la renommée
Ne prononce jamais ton nom !

XII.

Qu'est-ce que la coquetterie ?
C'est le trompe-l'œil de la vie.

XIII.

Femme, au sein même des plaisirs,
Veux-tu conserver ta puissance ?
Tâche de céder aux désirs
Sans rien ôter à la décence.

XIV.

Ne cédez jamais qu'au plaisir
Qui vous laisse un doux souvenir.

XV.

Entre deux cœurs qu'amour engage,
Femmes, le vôtre, étant le plus aimant,
Est le plus dupe assurément ;
Mais il jouit bien davantage.

XVI.

Pour nous fixer vos soins sont superflus,
Femmes fidèles, estimables :
Ce n'est pas tout que d'avoir des vertus ;
Il vous faut des vertus aimables.

XVII.

Veux-tu, jeune femme de bien,
Que ton époux soit fier de son lien ?
Sans t'abaisser, sois prévenante ;
Chaste sans être austère, et toujours indulgente.

XVIII.

La défiance et ses erreurs
De la chaîne d'hymen fanent bientôt les fleurs.

XIX.

L'ennui fait quelquefois une femme galante
De la plus pure et de la plus constante.

xx.

Ne rien aimer, ne rien sentir,
Mieux vaudrait mille fois mourir !

xxi.

A la femme il est permis d'être
Plus que nous vouée au plaisir :
Elle emploie, hélas ! à souffrir
Près de la moitié de son être.

Je terminerai là ces aphorismes dont ma fille avait orné sa mémoire, et qui pendant toute sa vie, eurent une grande influence sur sa position sociale. Elle se faisait remarquer dans le monde par une communication franche, expansive, sous laquelle on la vit constamment cacher, avec modestie, une profonde instruction, une véritable philosophie et surtout une indulgence qui la faisait descendre, sans qu'on s'en aperçût, au niveau des personnes qui ne pouvaient l'atteindre, et auxquelles toujours elle savait faire ac-

croire avec un charme tout particulier, qu'elle n'était que leur égale. Mais sous l'urbanité la plus gracieuse, elle conservait une dignité d'âme, une constante fierté d'être la fille d'un homme de lettres, ne devant qu'à lui seul une honorable existence; et lorsque dans les réunions des gens titrés, ou des opulents du jour, on essayait de lui faire mesurer les distances, elle savait les faire disparaître par la tenue la plus imposante et par ce langage à la fois noble et malin qui, tout en provoquant le rire, prouvaient que par cela même qu'elle ne se mettait au-dessus de personne, on ne pouvait la mettre au-dessous.

Plusieurs anecdotes remarquables à ce sujet, où ma chère élève fit preuve d'esprit, de haute éducation, de noble indépendance, lui formèrent une espèce de réputation dont elle était toute honteuse, mais qui fixèrent sur elle les

regards de plusieurs prétendus, les uns attirés par les qualités personnelles de ma fille ; les autres, alléchés par l'espoir d'une dot qu'ils s'imaginaient devoir être plus forte qu'elle ne l'était réellement. Les brillantes réunions qui se formaient chez moi, la dépense apparente qu'elles occasionnaient, et que modérait l'ordre admirable établi par ma femme dans sa maison, plusieurs immeubles que nous possédions, et surtout le produit de mes ouvrages, tout se réunissait pour attirer les spéculateurs de liens conjugaux et les flaireurs de dot. Ma Flavie savait les juger au premier coup d'œil, et les déconcertait dans leurs manœuvres, en leur donnant à entendre qu'elle ne serait l'héritière que d'une honnête aisance. On n'attribua ses aveux qu'à sa modestie ; et sa main fut recherchée par plusieurs prétendants des diverses classes de la société. Je me contentais de l'éclairer

sur les partis qui se présentaient ; mais je la laissais entièrement libre de son choix. Ni le rang, ni l'opulence n'auraient pu me déterminer à lui prescrire une préférence. Assurer son bonheur était mon unique ambition ; et ce vers de *Plaute* me revenait sans cesse à la pensée¹ : « La femme devient l'ennemie de l'homme qu'on l'a forcée d'épouser. »

Je ne tardai pas à m'apercevoir que ma fille, dans nos réunions, avait distingué parmi les courtisans dont elle était entourée, un jeune avocat d'une figure expressive et d'un coup d'œil caractérisé. Longtemps premier clerc d'une des plus fortes études de notaire dans Paris, il venait de terminer son stage ; et son nom, depuis peu de temps, était inscrit sur la liste des membres du barreau. Je m'empressai

¹ Hostis est uxor, invita quæ ad virum datur.

de prendre tous les renseignements que dicte en pareil cas la prudence, et j'appris qu'il se nommait *Rochelle*, âgé de 28 à 30 ans; je sus qu'il cultivait les lettres, et que, sous un nom emprunté, il avait obtenu des succès marquants sur les petits théâtres. Cette découverte lui donnait avec moi une certaine adhérence dont je ne pouvais me défendre, et qui me fit redoubler d'informations. Je découvris qu'il était le frère cadet du colonel *Rochelle-de-Brécý*, brave militaire entièrement dévoué à la cause des Bourbons, et l'un de leurs agents dans la conspiration de *Georges*, contre *Napoléon*. J'acquis la certitude que le colonel de *Brécý* n'avait dû la vie qu'aux héroïques démarches de son frère qui avait su pénétrer jusqu'auprès de l'empereur dont il avait obtenu que l'arrêt de mort fût commué en une détention perpétuelle. Bien que j'eusse pour principe de n'avoir aucune

communication avec des chefs de parti politique, je ne pus m'empêcher d'admirer le dévouement et l'énergie du jeune avocat Rochelle ; et cette nouvelle découverte ne fit que le rendre à mes yeux plus intéressant et plus digne d'obtenir la main de ma fille. Tous ces renseignements, que je reportais à ma chère Flavie, semblaient l'intéresser autant que moi : chaque fois qu'elle rencontrait dans le monde l'avocat Rochelle, les manières du jeune légiste, son langage et surtout les épanchements de son noble caractère, lui faisaient entrevoir une analogie parfaite avec ses propres penchants, et lui offraient les qualités fondamentales du bonheur conjugal. Elle conçut donc pour ce prétendu une secrète prédilection ; et, croyant trouver en lui l'époux qu'avait rêvé son imagination, elle s'abandonna d'abord à la haute estime qu'il inspirait, et bientôt à un

sentiment dont elle ne fit plus mystère. « Chacun se laisse entraîner par son » goût ¹, » nous dit Virgile. Le jeune homme, de son côté, s'apercevant qu'il était préféré, ne voulut pas me laisser ignorer sa position de fortune ; et avant que le moindre aveu de part et d'autre eût formé des promesses d'union, il crut devoir tout me révéler avec la loyauté qui le caractérisait. Un matin donc il se fit introduire dans mon cabinet, après s'être assuré que j'y étais seul ; et, m'abordant avec une noble assurance et cette franchise de l'homme d'honneur, il me dit sans détour : « Mademoiselle votre fille semble m'au- » toriser à poursuivre les projets que » j'ai formés de vous demander sa » main ; et l'honneur de vous apparte- » nir comblerait mes vœux les plus » chers. D'autres chercheraient en pa-

¹ Trahit sua quemque voluptas.

» reil cas, à se faire valoir, à étaler tous
» leurs avantages ; voici les miens : je
» suis un jeune avocat encore sans
» clients, et tout mon avoir consiste en
» dix mille francs... de dettes. » En
achevant ces mots, il attacha sur moi
des regards scrutateurs, pour observer
l'effet que me produirait cet aveu aussi
naïf qu'imprévu. Je lui répondis en sou-
riant, que du moins j'aurais l'assurance
qu'il ne dissiperait pas sa légitime ; et
que c'était une grande tranquillité pour
un père. Cette plaisanterie l'émut pro-
fondément, et, me serrant la main, il
ajouta du ton le plus pénétrant : « Puis-
» que cet aveu ne vous effraie point, je
» vais maintenant vous expliquer la
» cause de cette dette de dix mille
» francs que m'ont prêtés mes amis les
» plus intimes. Napoléon, en m'accor-
» dant la vie de mon frère, a exigé qu'il
» fût détenu pour le reste de ses jours ;
» et depuis douze ans le malheureux ,

» enfermé dans les cachots du château
» d'If, près Marseille, fût mort de mi-
» sère sans les secours que je lui fais
» passer tous les mois. Le moyen de
» ne pas remplir le devoir le plus sa-
» cré que nous impose la nature! »—
« Je ne vous croyais pas aussi bien
» doté; » lui dis-je en l'embrassant;
« et les quatre-vingt mille francs que
» je donne en mariage à ma fille, ne
» sont rien, comparés au trésor que
» vous possédez. »

Je le conduis aussitôt au salon où ma fille travaillait à l'aiguille auprès de sa mère; et je leur fis part de l'honorable confiance que j'avais reçue. Une rougeur subite couvrit le visage de Flavie; et sa bouche n'eut pas besoin de prononcer l'aveu qu'attendait son prétendu. Elle venait de découvrir en lui ce qu'elle ambitionnait dans l'homme qu'elle ferait l'arbitre de ses destinées : son excellente mère ne fut pas moins

émue du trait de franchise de son futur gendre ; et se promit d'ajouter au trousseau de sa fille , ce que ne pourrait lui offrir celui-ci ; l'invitant à ne se point ralentir dans les consolations qu'il portait à son digne frère. Tout à ce moyen étant d'accord, je pressai dans mes bras les deux futurs époux en disant à Rochelle : « Je vous confie l'unique espoir de ma vieillesse. — Au lieu d'un soutien, vous en aurez deux , » me répondit-il ; « les droits que vous acquérez sur mon cœur, ne s'en effaceraient qu'avec ma vie. — Je vous fiance donc ! » dis-je à mon tour d'une voix altérée par l'ivresse que j'éprouvais ; et joignant leurs mains dans les miennes, je leur fis répéter ce passage de Virgile ¹ : « Recevez ma foi , en échange de la vôtre. »

Le mariage allait être célébré , lors-

¹ Accipe, daque fidem !

que tout à coup la défaite de Napoléon à Waterloo fut répandue dans la capitale , et bientôt suivie de l'annonce de la rentrée des Bourbons en France. Rochelle , quelque empressement qu'il eût de s'unir à nous , réclama de sa fiancée un délai suffisant , pour que son frère le colonel qui sans doute allait recouvrer sa liberté , et recevoir le prix de ses longs et douloureux sacrifices , fût son premier témoin à l'autel de l'hymen. Il obtint sans peine le délai qu'il désirait ; et peu de temps après l'entrée de Louis XVIII dans Paris , l'illustre prisonnier nous arriva , portant encore l'empreinte des honorables fers qu'il avait portés ; mais oubliant déjà tous les maux qu'il avait endurés. Le monarque en le revoyant , le pressa dans ses bras , en lui disant : « Je remercie Dieu de » vous revoir , brave et fidèle de Brécy ! » Il lui remit aussitôt la croix de Saint-Louis , qu'il portait à sa boutonnière ;

et lui donna le commandement de la place de Douai qui devenait importante, et surtout exigeait un chef expérimenté, d'un dévouement à toute épreuve.

Ce fut donc au milieu de cette renaissance de la légitimité, et sous le patronage d'un de ses plus ardents défenseurs, que fut célébrée l'union de ma fille avec l'avocat Rochelle. Celui-ci ne pouvait se rassasier de la présence de son frère qui ne cessait de divulguer tout ce qu'il avait fait pour lui. Ces révélations ne faisaient que rendre ma fille plus heureuse et plus fière du choix qu'elle avait fait. Elle fut entourée au temple du plus brillant concours des célébrités modernes. Gens de lettres, peintres, artistes dramatiques, formaient un cortège nombreux de son côté; tandis que de l'autre, de dignes magistrats, des avocats célèbres et de hautes notabilités composaient

le patronage de Rochelle. L'affluence était si grande à la chapelle de la Vierge de Saint-Roch, qu'on eût pu croire que c'était le mariage de quelques puissants du jour..... mais ce n'était que la fille d'un simple littérateur qui s'unissait à un jeune légiste ne possédant, pour toute richesse, que dix mille francs..... de dettes.

Méhul, que ma fille avait choisi pour un de ses témoins, avec mon honorable et ancien ami, le sénateur Clément de Ris, voulut nous faire une surprise digne de l'attachement qu'il nous portait : l'appartement que j'occupais alors rue d'Antin, donnait sur un jardin assez spacieux, ombragé par de grands arbres. Lorsque tous les invités furent réunis à un bal préparé dans les vastes salons du rez-de-chaussée de l'hôtel, qu'avait mis à ma disposition la personne qui l'occupait ; au moment dis-je, où la danse inspirait le plus joyeux

délire, elle est tout à coup interrompue par une brillante sérénade composée des principaux artistes de l'orchestre du Théâtre Feydeau, qui, pendant une heure entière, exécutèrent les ouvertures des *Deux journées*, d'*Une Fôlie*, d'*Hélène* et de *Françoise de Foix* : ce qui m'offrait en quelque sorte l'emblème de mes enfants venant célébrer le mariage de leur sœur. On se doute aisément de l'empressement que je mis à inviter tous les exécutants à venir embellir de leur présence un des plus beaux jours de ma vie; et l'accueil qu'on leur fit dans les salons, ne fut que l'échange de leur hommage à la fois si gracieux et si flatteur. Un concert improvisé où les talents les plus renommés se firent entendre, couronna cette fête nuptiale qui semblait être le prélude harmonieux du bonheur dont jouiraient les nouveaux époux.

Tout parut en effet contribuer à ren-

dre chaque jour plus chers les nœuds qu'ils avaient formés. Rochelle, avec la dot de sa femme, acheta la charge d'avocat à la cour de cassation, dont était titulaire *M. Le Picard*, devenu secrétaire général de la chancellerie de France. Mais celui-ci, peu de temps après, fut atteint d'une maladie grave qui l'empêcha, pendant plusieurs mois, de remplir ses importantes fonctions. Attaché particulièrement à *M. Dambray*, alors garde des sceaux, il se fit remplacer secrètement auprès de lui, par son jeune successeur, dont les talents et le zèle charmèrent le chef de la justice, au point qu'il voulut, pour prix de ses nobles services, le nommer avocat général à une des premières cours royales de France. Rochelle, qui sentait toute la dignité de la haute magistrature, prétendit qu'il serait trop jeune sous la pourpre et l'hermine; et qu'il fallait plus d'expérience qu'il n'en avait

encore , pour diriger la balance de la justice. Cette heureuse modestie était sans cesse fortifiée par les avis que je lui donnais. « Eh pourquoi, » lui disais-je, « renoncer à votre inappréciable in- » dépendance ? Pourquoi, lorsque vous » n'appartenez qu'à vous-même, vous » soumettre au changement, au caprice » d'un ministre ; exposer votre desti- » née aux vicissitudes du sort , aux » troubles politiques qui peuvent re- » naître dans une nation toujours prête » à s'insurger ? Imitiez-moi , cher ami : » restez dans votre *petit coin*, où ne » viendront vous tourmenter ni les » envieux, ni les flatteurs ; où vous ne » prendrez que le vol proportionné à » vos forces ; où vous jouirez du droit » le plus sacré pour l'homme d'hon- » neur , celui de n'agir que comme il » pense, et de ne devoir compte qu'à » Dieu de ce qu'il fait. Ah ! si vous sa- » viez combien de fois je me suis ap-

» plaudi de m'être cramponné à moitié
 » de l'échelle sociale d'où je regarde
 » au-dessus de moi sans envie, et au-
 » dessous sans orgueil; d'où je vois,
 » sans rien craindre, se former l'orage
 » des passions et le choc des partis;
 » d'où je puis en un mot étudier les
 » hommes, sans qu'ils s'en aperçoi-
 » vent; et conserver, au milieu de ceux
 » qui montent et s'abaissent, ma vieille
 » allure, mes habitudes chéries, et ré-
 » péter chaque jour avec *Horace*, mon
 » guide fidèle et mon inépuisable en-
 » chanteur¹ : « Aucun lieu dans le
 » monde ne me paraît plus riant que
 » ce petit coin de terre. »

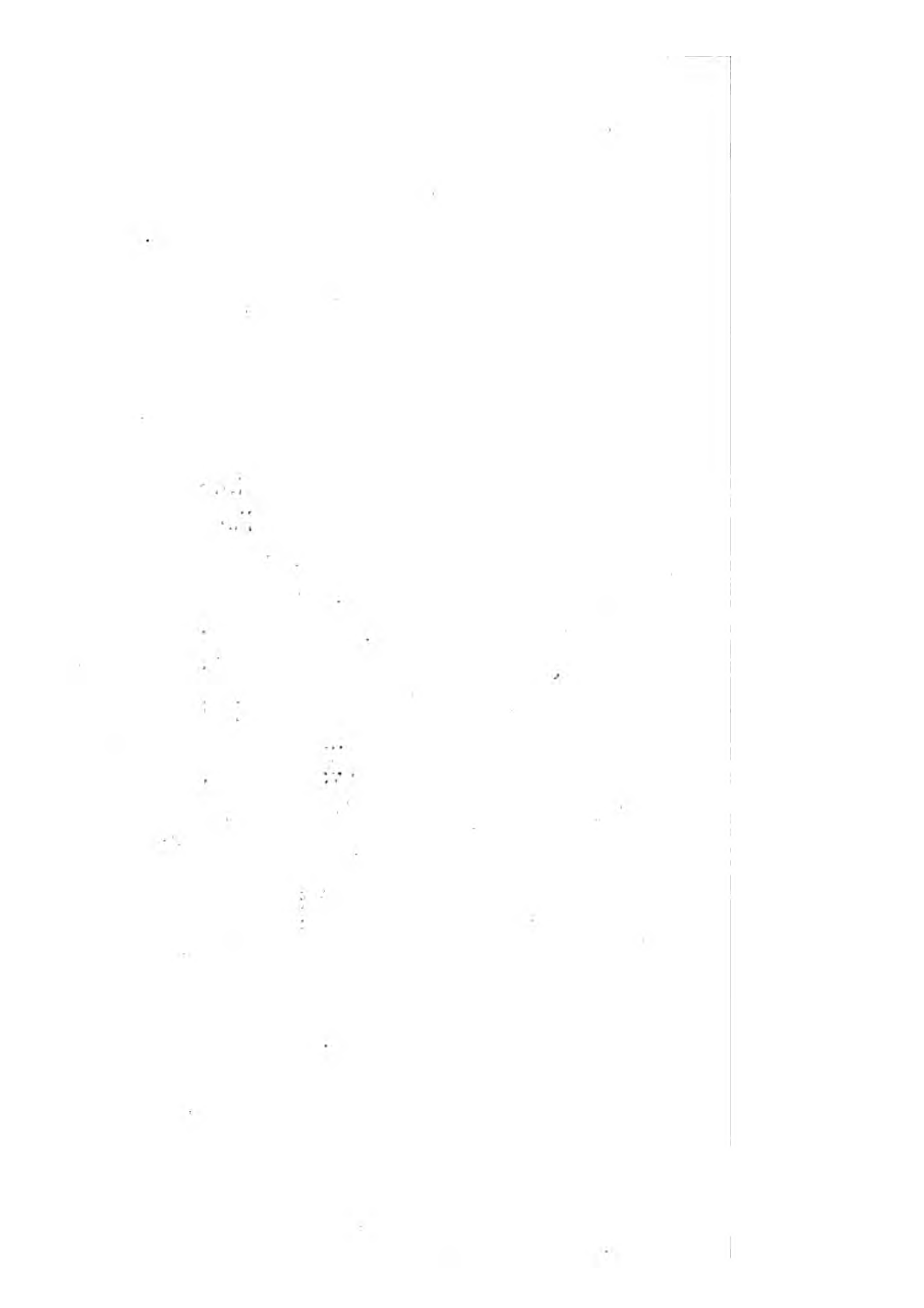
Mon cher Rochelle suivit mes avis et
 s'en applaudit. Pressé de nouveau par
 le respectable M. Dambray de lui in-
 diquer les moyens de payer les hauts

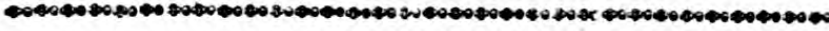
¹ Ille terrarum mihi præter omnes
 Angulus ridet.

services qu'il avait rendus, sous le voile du mystère, à la chancellerie de France, il ne réclama qu'une faveur qui contribuerait à la prospérité de la compagnie à laquelle il avait l'honneur d'appartenir : c'était d'obtenir du roi la réunion des deux offices d'avocat à ses conseils et à la cour de cassation, ainsi qu'ils existaient autrefois. Le digne garde des sceaux, convaincu que c'était à la fois un acte de justice et de considération pour un corps respectable dans l'état, obtint la réunion tant désirée; et les confrères de Rochelle ne tardèrent pas à lui donner une haute preuve de leur gratitude et de leur considération, en le nommant, à l'unanimité des suffrages, président de leur chambre, quoique à peine il eût atteint l'âge requis par les règlements. C'est le plus jeune dignitaire qu'ait jamais élu l'ordre des avocats aux conseils; et cette honorable déférence, en-

tourant mon gendre de la considération publique, augmenta chaque jour sa clientèle, et porta son cabinet à un degré de prospérité qui pouvait à la fois satisfaire son honneur et assurer sa fortune. Ma fille, qui partageait ses succès mérités, s'applaudissait chaque jour de son choix; et, m'appuyant alors sur le bras de l'un et sur celui de l'autre, je leur disais : « Avouez, mes enfants, qu'il est bien doux de ne devoir qu'à soi-même une honorable existence. » Puis, serrant la main de Rochelle, je lui répétais : « N'est-il pas vrai que les quatre-vingt mille francs dont j'ai doté ma fille, ne valaient pas vos *dix mille francs... de dettes?* »







LES

ENFANTS D'APOLLON.

—

Il existe à Paris depuis près d'un siècle, une réunion d'artistes en tout genre, dont le but honorable est d'entourer la statue d'Apollon des nouvelles productions de ses enfants. Là point de prééminence de rang, de titre, de fortune ; là tous appartiennent à la même

famille : chacun essaie ses forces , et donne l'essor aux dons qu'il a reçus de la nature ; là point d'éloge mensonger, de flatterie intéressée, de pièges tendus à l'amour-propre. On est apprécié pour ce qu'on vaut ; on reçoit des avis en échange de ceux qu'on donne ; on apprend surtout à se juger soi-même ; et l'on se trouve insensiblement conduit à la perfection du talent par l'amitié qui applaudit ce qui mérite de l'être, par la franchise qui censure sans jamais blesser, et par l'expérience qui prévient sur les difficultés à vaincre.

Admirable et touchante association , où chaque membre apporte à la masse commune le résultat de son travail et les fruits de son génie ; où les nouveaux disciples d'Apollon se font un honneur de consulter les anciens, de leur prouver, par les respects dont ils les entourent, combien est difficile et rare une haute célébrité ; où , de leur côté , les

aînés de la famille ne voient, dans les succès de leurs jeunes frères, que l'effet de leurs leçons, l'héritage de leur gloire; et, les préservant des précipices de la route et des fatigues du voyage, les conduisent en leur serrant la main, au temple de mémoire! Car ce besoin de renommée, cette soif insatiable de célébrité, dominant tous les âges; et, comme nous le dit Tacite¹ : « La passion de la gloire est la dernière à laquelle renoncent même les sages. »

Cette belle famille avait été forcée de se désunir pendant les orages révolutionnaires, où toute renommée devenait un motif de proscription. La statue du dieu des arts était alors couverte de l'oripeau de l'anarchie, et ses autels furent abandonnés. Mais dès que l'aurore de la véritable liberté vint à luire, dès

¹ *Etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exiit.*

qu'il fut permis de se livrer à ses chères habitudes, d'exprimer sa pensée et de poursuivre la carrière où l'on s'était fait un nom, les vieux enfants d'Apollon reparurent au parvis de son temple, et firent un appel à ceux qu'ils croyaient devoir être initiés à leurs réunions. Ce fut à cette époque régénératrice que j'eus l'honneur d'y être admis avec *Lacépède*, *Gossec*, *Méhul*, *Chérubini*, *Paësiello*, *Carle-Vernet*, *Viotti*, *l'abbé Rose* et *Richer*. Peu de temps après se présentèrent et furent accueillis avec l'empressement qu'ils inspiraient, *Laujon*, le doyen des chansonniers français; *Monsigny*, celui de nos compositeurs; *Barthélemy*, *Girodet*, *Lemonnier*, *Robert Lefèvre*, peintres célèbres; *Gois* et *Charles Dupaty*, sculpteurs renommés; *Moreau jeune* et *Bervic*, dont les crayons et le burin ont rencontré peu de rivaux; *Bertin*, *Watelet* et *Redouté*, copistes admirables des sites agrestes et des fleurs;

Séjan, digne élève de Balbâtre ; *Duport*, dont le violoncelle vibre encore dans l'oreille de tous ceux qui eurent le bonheur de l'entendre ; *Lachabaus-sière*, *Emmanuel Dupaty*, *de Planard*, mes confrères dramatiques ; *Horace Vernet*, déjà digne de son illustre race ; et successivement *Lesueur*, chantre immortel des *Brigands* et des *Bardes* ; *Davaux*, créateur de la symphonie concertante ; *Vogt*, dont le hautbois semble retentir dans les plus fraîches vallées de l'Helvétie ; *Vernier*, de qui la harpe rappelle celle d'Ossian ; *Boucher*, *Lafont*, *Ardisson*, *Fontaine* et *Libon*, légataires de l'archet de Viotti ; *Peyre* et *Guénepin*, successeurs de Mansard ; *Orfila*, qui, par sa voix mélodieuse et son admirable méthode, enchante ceux dont il a sauvé la vie ; *Ansiaux*, *Couder*, *Vincent*, *Gatteaux*, *Reïcha*, *Rigel*, *Habeneck*, *Martin*, *Romagnesi*, *Gebauer*, *Dauprat*... enfin tous les artistes de

l'époque, qui, chacun dans son genre, s'étaient acquis de la célébrité.

A ces beaux noms se réunissent chaque année ceux que favorise Apollon ; ce qui maintient sa famille dans un état constant de gloire et de prospérité qu'il serait difficile de rencontrer autre part que dans la capitale de la France. Rien ne contribue plus spécialement à la renommée d'un grand peuple, rien ne lui donne plus de splendeur, qu'une réunion d'hommes formant un faisceau de tous les attributs des arts. De là ce besoin d'étudier, de comparer, de chercher la perfection partout où elle se trouve; en répétant ce bel adage de Tacite¹ : « Que chacun jouisse des avantages du siècle où il vit, sans décrier celui où il n'a pas vécu. »

Peu de temps après ma réception dans

¹ Bono seculi sui quisque, citra obtrectationem alterius utatur !

cette honorable société, je fus promu aux fonctions de chancelier, et en cette qualité chargé de rendre compte chaque année, le jour de la séance publique, des travaux produits par les membres de la grande famille. Ce discours, ordinairement prononcé devant une brillante assemblée, entre les deux parties d'un concert composé de tout ce qui peut exciter l'enthousiasme des nombreux auditeurs, offrait au tremblant orateur de grandes difficultés à vaincre, des dangers effrayants à éviter. Seul, debout, au milieu des plus habiles exécutants, qui suspendaient leurs mélodieux accords, pour laisser entendre une voix mal assurée, je crus d'abord ne pouvoir surmonter l'inexprimable émotion qui s'emparait de tout mon être. Jamais, dans mes diverses lectures au foyer des théâtres où j'avais fait recevoir mes ouvrages; jamais, au barreau même du parle-

ment de Paris, en y plaidant ma première cause, je n'avais éprouvé cette indomptable frayeur, cette désespérante idée de paraître gauche, ridicule... Mais, reprenant peu à peu mes sens; encouragé par le sourire de l'indulgence que je remarquais sur le visage de tous mes confrères, dont j'étais environné; rassuré par cet honorable et touchant intérêt que paraissaient m'accorder les femmes de tous les rangs, de tous les âges, dont les bontés ont toujours eu tant d'influence sur ma carrière littéraire; j'eus le bonheur d'exciter l'attention, de provoquer un moment de gaiété, de distraire de la monotonie oratoire, par la variété des tableaux, par la piquante ressemblance des portraits... Je recueillis enfin des applaudissements que j'étais si loin d'espérer, et qui me devinrent d'autant plus chers, qu'ils me donnèrent la mesure qu'on doit avoir et conserver, quand on ose élever la

voix au milieu d'un concert brillant et solennel. J'appris surtout avec quel discernement et quelle délicatesse il faut distribuer l'éloge, adoucir le trait de la critique et ménager l'amour-propre si chatouilleux parmi les artistes. J'appris, tout en rendant hommage aux célébrités établies, à ne pas décourager les célébrités naissantes; j'appris, en un mot, à faire une entière abnégation de moi-même, pour ne m'occuper que des moyens de faire apprécier la nombreuse famille dont j'avais l'honneur d'être l'interprète.

Cette étude précieuse me fut constamment d'une grande ressource dans les difficiles fonctions d'orateur, que j'ai remplies pendant douze années consécutives. Mais si je leur consacrai mes travaux et mes veilles, j'en eus une bien douce récompense. On s'aperçut aisément que parmi les hautes réputations qui composaient la société

des enfants d'Apollon, il en manquait une qu'appelaient tous les vœux, que désignaient tant d'honorables souvenirs : Grétry en un mot, Grétry que son grand âge et ses goûts champêtres éloignaient souvent de Paris, avait oublié que son nom n'était pas inscrit sur notre liste ; et par une acclamation spontanée, on choisit une députation chargée d'aller instruire l'illustre compositeur que le dieu des arts désirait de le voir paraître au milieu de ses enfants. Le favori d'Apollon ne pouvait être sourd à sa voix ; il s'empressa de répondre à l'appel qu'il lui faisait, et le jour fût choisi pour la célébration de cette belle fête. C'était vers le milieu du printemps, dans un local donnant sur de vastes jardins où l'on eût dit que Flore avait réuni tout ce qui pouvait embellir la présence de celui qui ne cessa d'être le fidèle interprète de la nature. On conçoit aisément que la

réunion se trouvait au grand complet ; et lorsque Grétry, escorté des plus anciens membres de la société, parut dans l'enceinte ornée de son chiffre répété sur de nombreux écussons, et de son buste couronné de roses et d'immortelles, aux sons d'une ravissante harmonie exprimant l'air si touchant et si vrai : « *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?* » lorsqu'enfin ce chantre immortel de tous les sites, de tous les âges, eut reçu l'accolade du président, et pris place à sa droite, le fidèle chancelier, heureux et fier de ses fonctions, réprimant, non sans effort, la vive impression qu'il éprouvait, s'exprima en ces termes :

« Si jamais le Dieu que nous ser-
» vons, a réuni dans son temple ceux
» qui savent le mieux propager les
» divins accords de sa lyre, c'est bien
» dans ce beau jour. Quel admirable

» concours d'artistes célèbres ! Quel
» imposant assemblage d'anciennes, de
» modernes réputations ! Quel empres-
» sement et quelle ivresse !.... Célé-
» brerait-on le retour de quelque
» membre de la famille absent depuis
» longtemps ? Un de nos frères aurait-
» il acquis de nouveaux titres à l'im-
» mortalité ?... non : c'est tout à la fois
» l'Anacréon et le Molière de la musi-
» que française, qui vient visiter ses
» contemporains, ses amis, ses frères,
» ses élèves : en un mot c'est Grétry
» qui paraît parmi nous.

» En présumant l'âge d'un homme
» d'après l'époque de sa renommée,
» chacun croirait que l'ingénieux au-
» teur *du Huron* et de *Lucile* qui firent
» il y a près d'un demi-siècle, les dé-
» lices de la France, n'est plus aujour-
» d'hui qu'un vieillard courbé sous le
» poids des ans, et conservant à peine
» le souvenir de ses nombreux tra-

» vaux.... mais ce Grétry, célèbre de-
» puis si longtemps, et qui n'a pas
» laissé passer une seule année, sans
» attacher un nouveau fleuron à sa
» couronne; ce fécond, cet infatigable
» compositeur de cinquante opéras qui
» forment encore et formeront long-
» temps le plus beau répertoire de notre
» scène lyrique; ce peintre fidèle des
» passions et des plaisirs, de la finesse
» et de la galanterie française, ce Gré-
» try que nous apprîmes à respecter
» dès notre enfance, s'approche vers
» nous d'une démarche assurée : son
» teint semble parsemé des fleurs du
» printemps; son œil vif et brillant
» lance encore tout le feu du génie; et
» les nombreux lauriers qui couvrent
» sa tête vénérable, ont empêché les
» rides de sillonner son front.

» La nature lui devait ce prodige :
» il fut si constamment son peintre fi-
» dèle!... Qui, comme lui, sut en

» prendre tous les tons, en varier les
» couleurs, en exprimer le langage?...
» Nous peint-il dans *Richard*, dans
» *Aucassin*, les hautes vertus de la che-
» valerie; on dirait qu'il a vécu dans
» ces siècles reculés dont il retrace les
» usages, les accents, l'existence tout
» entière.... Nous peint-il une simple
» rosière, une villageoise maligne et
» coquette; on dirait qu'il a vécu sous
» le chaume, au milieu des champs; et
» que là, caché sous de mystérieux bo-
» cages, il a noté les doux soupirs des
» amants, leurs jeux, leurs peines, leurs
» plaisirs et les sons les plus joyeux du
» galoubet champêtre.... Nous peint-il
» enfin dans *l'Ami de la maison*, *l'A-*
» *mant jaloux*, *les événements imprévus*,
» et tant d'autres chefs-d'œuvre, les
» mœurs des grandes cités et les ressorts
» de l'intrigue, on dirait qu'il fut le
» seigneur le plus magnifique, le roué
» le plus aimable, l'amant le plus pas-

» sionné, le petit-maître le plus musqué,
» l'ami le plus vrai, le père le plus ten-
» dre... Partout retentit l'accent de la
» vérité : chaque phrase musicale, cha-
» que note, en frappant l'oreille, va droit
» au cœur et se grave à jamais dans la
» mémoire : en un mot, il chante
» comme écrivait *Molière*. Oui, de
» même que les vers de ce grand
» homme, les airs de Grétry sont de-
» venus proverbes parmi nous. Ils in-
» fluent sur les mœurs, sur la gloire
» nationale ; ils concourent au bon-
» heur des hommes, à leur améliora-
» tion. Que de héros n'a pas faits ce
» bel air de la Caravane : *La victoire*
» *est à nous !* De combien d'amis a res-
» serré les doux liens la touchante ro-
» mance de *Richard !* Et que de familles
» se sont réconciliées aux irrésistibles
» accents du beau quatuor de *Lucile ?*
» Grétry, si tous les théâtres de la
» France se soutiennent, s'enrichissent

» par vos admirables productions ; si le
» chef de l'état, en vous donnant des
» preuves de sa haute considération,
» vous a dit en présence de tous les
» membres de l'Institut : « *Grétry, en-*
» *core un ouvrage!* » Enfin si déjà le ci-
» seau de la sculpture a su donner au
» marbre l'immortalité de vos traits ;
» il était bien juste que les enfants du
» dieu des arts s'empressassent d'inscrire
» votre beau nom parmi ceux dont se
» compose leur famille... Cette famille
» est la vôtre : promenez vos regards
» sur tout ce qui vous entoure. Là,
» sont vos contemporains *Rodolphe,*
» *Bréval, Richer, Séjan,* qui, tant de
» fois ont répété au palais des rois et
» dans les cercles les plus brillants, vos
» scènes si bien dialoguées, vos airs si
» ravissants, vos ouvertures si pitto-
» resques.... Ici, vous voyez ce bon
» *Lahoussaye* qui pendant vingt-cinq
» ans, dirigea votre orchestre ; ce *Che-*

» *nard* l'infatigable, toujours prêt à
» jouer un rôle, comme à servir un
» ami. Tous deux, vous le savez, ont
» souvent préparé les lauriers dont on
» tressa vos couronnes.... Parmi les
» compositeurs qui semblent marcher
» sur vos traces, et selon vos expres-
» sions mémorables, *vous consolent de*
» *vieillir*, vous apercevez *Berton*,
» *Kreutzer*, *Gaveaux*. Forts de votre
» exemple et fidèles à vos principes, ils
» ne cèdent point au genre tourmenté
» qui devient à la mode ; et ne s'étu-
» dient comme vous, qu'à peindre la
» nature.... Enfin vous retrouvez ce
» joyeux, ce vénérable *Caillot* dont la
» tête octogénaire vous offre encore
» toute l'expression de *Blaise* et de
» *Sylvain*. Ce fut lui qui, le premier,
» vous devina, dites-vous, dans vos
» *Essais sur la musique* : c'est à lui que
» vous devez vos premiers succès.
» L'envie qui s'unit souvent à l'igno-

» rance, pour étouffer le génie, dès
» qu'il apparaît, avait couvert d'entra-
» ves l'entrée de la vaste carrière que
» vous avez parcourue. *Caillot* fut vo-
» tre appui, votre défenseur. Il vous
» empêcha d'abandonner la lice; et les
» amis des arts lui sont aujourd'hui re-
» devables de compter en France un
» homme célèbre de plus. »

Ici les deux honorables vieillards se levèrent spontanément, et tombant dans les bras l'un de l'autre, confondirent ensemble leurs baisers et leurs cheveux blancs. La ravissante émotion qu'ils éprouvaient, se communiqua rapidement à toute l'assemblée : ce qui me donna le temps de me remettre moi-même, et de prendre de nouvelles forces pour achever de remplir mes devoirs de chancelier. Je terminai par les mots suivants :

« Vos essais sur la musique ne sont
» pas les moindres titres que vous ayez

» à la célébrité. Ils prouvent que vous
» eussiez brillé dans les lettres, comme
» dans les arts ; et que vous étiez des-
» tiné par la nature à illustrer votre
» carrière, quelque genre qu'il vous
» plût d'adopter.

» Qu'il est touchant ce tableau que
» vous faites de la carrière d'un artiste !
» Comme on vous suit avec intérêt, de-
» puis votre sortie du foyer paternel,
» jusqu'à l'époque où vous jouissez si
» légitimement du fruit de tant d'ho-
» norables succès ! Que de riches dé-
» tails ! que de savantes observations !
» nous ne craignons pas de le dire, cet
» ouvrage est le code de la composition
» lyrique, la source féconde du vrai ta-
» lent. Son style, ses couleurs, ses
» pensées n'appartenaient qu'à vous
» seul... O vous, jeunes compositeurs,
» qui croyez, d'après quelques roman-
» ces et quelques succès de salon, pou-
» voir entrer dans l'arène de nos grands

» maîtres, lisez, lisez les essais de Gré-
» try, et vous verrez tout ce qu'il faut
» réunir, pour compléter une œuvre
» dramatique. Si, à l'aspect de tant de
» difficultés à vaincre, le courage vous
» abandonne, imitez la persévérance
» de ce grand artiste; suivez-le dans la
» route qu'il a parcourue. Voyez-le
» mendier un poëme, être rebuté, l'ob-
» tenir à force d'instances; et après
» l'avoir mis en musique, entendre in-
» sulter à ses efforts, aux premiers
» élans de son génie; et n'oubliez ja-
» mais qu'une grande réputation est
» presque toujours en proportion avec
» les difficultés qu'on éprouve à l'éta-
» blir.

» Comment, en retraçant et ces dif-
» ficultés et ces entraves, pourrais-je
» résister, illustre vieillard, à vous ex-
» primer ici ma reconnaissance? Jeune
» encore, abrité sous l'auréole de vo-
» tre nom, je vous dus mon premier

» succès. Je vous dus mon entrée dans
» une carrière dont vous sûtes m'apla-
» nir le chemin, m'éviter les obstacles
» sans nombre qu'il faut surmonter.
» Tant il est vrai que le bonheur de
» vous avoir pour associé dans un ou-
» vrage, fut toujours l'assurance d'une
» victoire.... Je vous dus surtout l'hon-
» neur d'être initié dans votre hono-
» rable famille. Vous ne serez pas sur-
» pris, si je mouille de mes larmes un
» si touchant souvenir... Mais que dis-
» je? les accents de la joie doivent seuls
» en ce beau jour se faire entendre;
» et le dieu dont vous êtes le favori,
» inspire à ses enfants une ivresse dont
» rien ne doit altérer la pureté.... Je
» me résume donc en vous demandant
» la permission d'attacher à la couronne
» qu'on vous décerne en ce moment,
» la première feuille de laurier que
» vous me fîtes cueillir; et de vous
» embrasser en répétant ce passage

» d'un ancien orateur ¹ : « Le baiser
» d'un homme célèbre semble nous
» inoculer sa gloire. »

Il ne se passait point de fête annuelle des enfants d'Apollon, sans qu'elle fût signalée par quelque événement remarquable. Tantôt c'était l'installation d'une nouvelle célébrité dans les arts; tantôt c'était un talent poursuivi par l'adversité, qui venait chercher, au sein de la grande famille, un orchestre complet pour exécuter sa musique, son unique ressource; tantôt enfin, c'étaient de hautes renommées étrangères qui venaient juger, par elles-mêmes, l'étonnante perfection avec laquelle, en France, on exécutait leurs chefs-d'œuvre. Je ne puis résister au plaisir de retracer ici la mémorable solennité qui réunit *les trois écoles*. C'était au concert public qui chaque année a lieu le jour de l'Ascension, vers le milieu du mois

¹ Viri clari osculum participem gloriæ facit.

de mai, époque ravissante où la nature nous prépare ses dons qu'elle couvre de fleurs. *Rossini*, cédant au désir de connaître les artistes français, était depuis quelque temps à Paris; et le célèbre *Hummel*, qui tant de fois avait entendu son maître Haydn regretter de n'être jamais venu visiter notre capitale, venait d'y arriver. Peu de temps avant son départ de Vienne, il avait produit un effet admirable dans une symphonie qu'il désirait faire entendre à Paris. Les enfants d'Apollon, instruits de son arrivée, s'empressèrent de l'inviter à leur fête annuelle; et les maîtres des cérémonies firent préparer une loge ornée de guirlandes de fleurs, où furent réunis *Hummel* et *Rossini*, à qui *Lesueur*, délégué de la société, rendit les hommages qui leur étaient dus. Rien n'était à la fois plus curieux et plus touchant que l'aspect de ces trois grands maîtres placés sur le premier rang de la loge :

les applaudissements les plus unanimes retentissaient dans toute la salle; et l'on saluait avec respect cette admirable réunion. On exécuta d'abord l'ouverture d'*Otello*, qui fit porter tous les regards sur son illustre auteur, et lui attirèrent les plus brillants hommages. Hummel placé près de lui, saisit sa main qu'il pressa sur son cœur; mais il ne tarda pas lui-même à devenir l'objet d'un enthousiasme général auquel il était loin de s'attendre. Le signal est donné par *Habeneck* aîné, et cent musiciens exécutent la symphonie que le digne élève d'Haydn avait fait exécuter à Vienne, peu de jours avant son départ. On s'en était procuré le manuscrit par une voie aussi prompte que mystérieuse. Hummel croit que c'est un rêve : il ne peut concevoir comment, en si peu de temps, on ait pu faire copier toutes les parties de cette œuvre importante. Mais l'effet général qu'elle produit, l'inexprimable

élan des nombreux exécutants, cet ensemble magique des instruments à cordes, ce concours en un mot des talents les plus renommés, pour offrir un salut français au grand artiste étranger, tout fait éprouver à celui-ci la plus vive impression qu'il eût jamais ressentie : ses yeux se mouillent de douces larmes, et ces mots s'échappent de sa bouche : « Non ce n'est qu'en France qu'on peut » connaître la toute-puissance du talent. » Enfin, ce mémorable concours fut terminé par la belle ouverture des *Bardes* et l'admirable chœur des brigands dans *La Caverne*, qui prouvèrent que rien ne peut surpasser l'expression dramatique de l'école française, et firent reporter au modeste, au célèbre *Lesueur*, tous les applaudissements dont on avait salué ses deux dignes rivaux.

Les trois illustres compositeurs occupèrent ensuite le haut du banquet ; et

au moment où le grand-maître français, s'enlaçant avec Hummel et Rossini, porta le toast à la réunion des *Trois écoles*, un de nos peintres les plus distingués fit une esquisse de cette trinité célèbre, qui se trouve parmi les nombreux objets d'art qui décorent le lieu particulier des séances de la société. Emporté, comme tous mes frères, par l'élan général qu'excitait un si noble, un si ravissant spectacle, j'improvisai quelques vers dont heureusement pour mes lecteurs, je n'ai retenu que ces derniers :

Vous qu'Apollon réunit en ce lieu,
N'oubliez pas, enfants de l'harmonie,
Que les grands talents, le génie,
Inspirés par le même dieu,
N'ont tous qu'une même patrie.

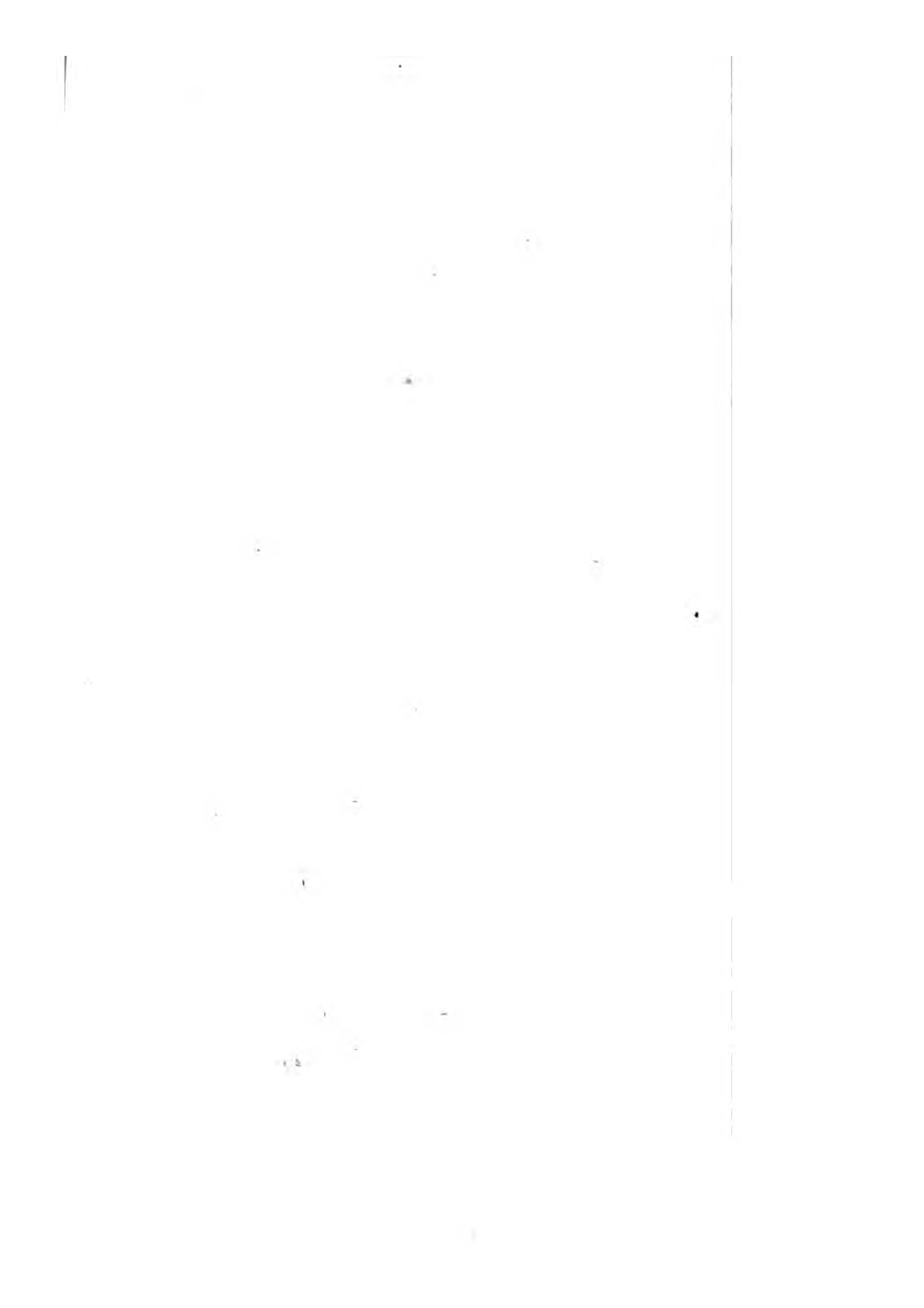
Que ne puis - je retracer ici les scènes mémorables, attachantes, dont j'ai été l'heureux témoin depuis trente ans que j'appartiens à l'honorable famille des

enfants d'Apollon ! Que ne puis-je décrire avec tout le charme qu'elles inspiraient, les différentes réceptions des célébrités européennes qui, tour à tour, parurent dans son sein ! Que ne puis-je surtout transcrire en entier la lettre que nous écrivit Joseph Haydn, lorsqu'il fut admis au rang de nos membres honoraires, et les touchants regrets qu'il nous exprima, d'avoir parcouru une aussi longue carrière, sans visiter la métropole de la France !... Jamais hommage plus flatteur et plus franc ne fut rendu par un grand maître, à nos compositeurs, à nos artistes... Eh ! qui ne serait fier de leur appartenir ? Je n'échangerais pas contre la plus haute dignité sociale, le titre de secrétaire perpétuel qu'il ont daigné me déférer depuis si longtemps, et qu'ils ont déclaré m'appartenir jusqu'à la mort. C'est la plus belle récompense que je puisse ambitionner : elle ranime à la

fois mes vieux jours et cette chaleur d'âme qui brave le poids des ans. Je trouve, au milieu de ma famille bien-aimée, les délicieux souvenirs du passé, toutes les jouissances que peut m'offrir le présent, et pour l'avenir la certitude que mon nom, quand je ne serai plus, sera quelquefois prononcé parmi eux... Jetant alors autour de moi des regards sur les puissants que tourmente l'intrigue et qu'asservit l'ambition, sur ces opulents aux yeux desquels rien ne peut luire que l'or, et toujours l'or, sur ces grands orateurs de la tribune sacrifiant souvent les droits sacrés du peuple, au désir insatiable des titres, des hauts emplois; quand je parcours enfin tous les échelons de l'ordre social, et que je cherche celui qui convient le mieux au philanthrope, au littérateur indépendant, je m'arrête à cette classe d'hommes sans cesse occupés à peindre la nature, dont toutes les sen-

sations émanent du génie qui crée et du goût qui met en place; dont la franche bonhomie perce à travers la dignité de l'âme...et cette classe d'hommes que je préfère à toutes les autres... ce sont les artistes.







CONTES

AUX ENFANTS DE FRANCE



Je ne puis me dissimuler combien sont difficiles à décrire, dans les circonstances présentes, mes fréquentes entrevues avec les augustes enfants de la branche aînée des Bourbons; combien il faut de prudence et de circonspection, pour ne donner aucun aliment aux dissensions politiques. L'é-

crivain moraliste, le modeste conteur des jeunes filles, habitué constamment à parcourir avec elles, de paisibles ombrages, redoute, évite les monts escarpés et les sites orageux.... Mais taire en récapitulant sa carrière, ce qui l'embellit et l'honora; mais n'oser parler d'illustres proscrits dont on a reçu tant de marques de bienveillance; mais refouler dans son cœur l'irrésistible intérêt qu'ils inspirent, les droits qu'ils ont au souvenir de tous ceux qui les ont connus dans leur vie privée; ah! ce serait une lâcheté indigne de l'homme d'honneur, une ingratitude insupportable pour celui qui sait aimer et sentir. Je promets donc à mes lecteurs de conserver dans mes récits, toute l'impartialité d'un ami de l'ordre et d'un vieux fondateur de la véritable liberté; les priant de n'apporter à leur tour, aucune prévention, en parcourant les esquisses que je vais faire, et de ne

m'attribuer d'autre intention, que celle d'un peintre fidèle qui copie ce qu'il a vu, que celle d'un glaneur-moraliste qui va ramassant dans le palais des rois, comme dans la cabane du pauvre, tout ce qui peut contribuer à l'amélioration des mœurs et au bonheur de ses semblables.

J'avais rencontré plusieurs fois chez un des proches parents de ma femme, la maréchale de Reggio, femme d'un mérite distingué, d'une communication ravissante et d'une grâce incomparable; digne descendante en un mot du beau sang des sires de *Coucy*. Mère à cette époque de deux charmantes jeunes filles auxquelles j'avais offert un exemplaire de mes contes, elle m'honorait d'une bienveillance dont il m'était permis de m'enorgueillir; et plus d'une fois, je fis chez elle des lectures de mes nouveaux ouvrages sur lesquels je recueillis avec avidité, ses avis et ses encoura-

gements. Cette dame à laquelle il m'est si doux de reporter mon respectueux souvenir, au fond de la retraite qu'elle habite, était devenue première dame d'honneur de la duchesse de Berri, poste important et difficile, où elle sut tout à la fois, par son esprit et son urbanité, se concilier la haute estime des plus anciennes familles de la France, et celle de nos illustres guerriers qui avaient conquis leurs titres au champ d'honneur.

Un jour que le parent de ma femme donnait un grand bal à l'état-major de la garde nationale, madame de Reggio, me prenant le bras, avec cette aimable dignité qui la faisait remarquer, me conduisit dans une pièce séparée des salons : et là me confia que madame la duchesse de Berri, qui, dans son enfance, avait lu mes ouvrages, désirait me connaître, et qu'elle avait à me faire une demande particulière. Je répondis, non

sans une étrange surprise, que j'étais aux ordres de son altesse royale ; et que tout ce que j'entendais dire aux gens de lettres, aux artistes qui avaient l'honneur de l'approcher, m'inspirait un vif désir de jouir du même avantage. « Eh bien, me dit la maréchale, » vous recevrez au premier jour une » lettre d'entrée auprès de la princesse ; » et je me charge de vous présenter. » Le dimanche suivant je me rendis en effet au palais des Tuileries, à l'heure qui m'était indiquée : c'était au moment où *madame* revenait de l'office divin. Elle était escortée d'un grand nombre de hauts personnages des deux sexes ; une cour brillante l'attendait dans les salons. Chacun paraissait en grande tenue ; et j'étais le seul qui fût vêtu d'un simple frac noir ; sans la plus petite marque de distinction. Un huissier m'annonce ; et mon aimable protectrice me fait avancer en présence de

la duchesse de Berri qui, me regardant fixement, me dit avec un sourire enchanteur : « J'avais rêvé votre figure, » en lisant vos ouvrages : vous êtes » tout à fait ce que j'avais imaginé du » conteur des jeunes filles. » Je répondis à cet honorable et gracieux accueil, avec toute l'expression du respect et de la reconnaissance. Je m'aperçus aussitôt que les jeunes dames composant le cortège de la princesse, daignèrent à son exemple, attacher sur moi des regards d'intérêt; et je sentis en ce moment se glisser malgré moi, dans tout mon être, le doux frisson de la séduction des cours. Mais ce frisson ne fut que passager : j'étais un vieil incorruptible, et répétais toujours en pareil cas : « *N'oublie pas ta fauvette !* »

Après un échange d'honorables éloges d'un côté, et de respectueux hommages de l'autre, la princesse me demanda si je voulais contribuer à former

le cœur et l'esprit de ses enfants. « Ils
 » sont, lui répondis-je, dans des mains
 » trop habiles, trop expérimentées, pour
 » que j'ose coopérer à une aussi haute
 » mission; je ne saurais prétendre à
 » l'honneur de les instruire. — Mais
 » vous avez plus que personne, le pou-
 » voir de jeter, en les amusant, d'heu-
 » reuses impressions dans leurs jeunes
 » intelligences; et je vous demande
 » pour eux des contes qui tout en les
 » reposant de leurs études sérieuses,
 » les conduisent, sans qu'ils s'en aper-
 » çoivent, dans le sentier qui mène au
 » bonheur de la vie. Faites pour eux
 » en un mot, ce que vous avez fait
 » pour votre fille qu'on dit être une
 » jeune femme accomplie. — Votre
 » altesse royale m'honore d'une con-
 » fiance qui me permettra de lui faire
 » observer qu'un père-instituteur peut
 » donner aisément à son enfant des
 » leçons analogues à sa modeste des-

» tinée, à sa position sociale; mais il
» faut pour les enfants des rois, des
» idées plus élevées, des plans plus
» dignement combinés; et surtout un
» style au-dessus du naturel et de la
» simplicité du conteur. — C'est pré-
» cisément pour cela, que je vous ai
» choisi : assez d'autres jetteront dans
» l'imagination de mon fils et de ma
» fille, des idées de grandeur, de puis-
» sance, d'étiquette; vous leur ap-
» prendrez, vous, tout en badinant avec
» eux, ce qu'il faut faire pour gagner
» l'amour du peuple, pour descendre
» jusqu'à lui, pour étudier ses mœurs,
» ses habitudes; et par cela même,
» pour bien connaître tout ce qui peut
» contribuer à son bonheur. — Si c'est
» véritablement là, madame, la mission
» que vous daignez me confier, je l'a-
» voue pour être de ma compétence;
» et je l'accepte... Mais pour la remplir
» comme vous le désirez, et comme je

» la conçois, il faut que votre altesse
 » royale daigne m'accorder une per-
 » mission. — Laquelle ? J'y souscris
 » d'avance. — C'est de lui déclarer
 » hautement, et en présence des per-
 » sonnes illustres dont elle est en-
 » tourée, que je n'accepterai jamais
 » rien ; et que mes récits seront offerts
 » aux enfants de France, dans l'unique
 » but de les amuser, de les intéresser.
 » C'est le vrai, le seul moyen de me
 » faire conserver mon allure de con-
 » teur moraliste qui, sans sa noble in-
 » dépendance, ne deviendrait bientôt
 » plus qu'un flatteur.... J'ose croire
 » que madame excusera ce langage
 » d'un ancien fondateur de l'égalité des
 » droits en France, qui, souvent admis
 » auprès de grands, sut conserver au
 » milieu d'eux, sa dignité d'homme et
 » le libre élan de sa pensée. »

En prononçant ces mots, j'observai
 tous les visages. Sur les uns, je lisais

clairement que ma profession de foi, et ma déclaration de principes, ne faisaient qu'augmenter l'intérêt et l'estime que j'avais inspirés. Sur les autres, je découvris un nuage sombre qui semblait annoncer la défiance et la crainte. Quant à Madame que j'étudiais plus particulièrement encore, elle laissa paraître sur sa figure qui offrait de près une expression ravissante, la plus impassible sérénité ; et me regardant avec un sourire approbateur, elle dit : « Je » m'étais bien convaincue en lisant vos » ouvrages, que vous étiez un homme » « d'honneur. »

Dès le lendemain, je me présentai, d'après les ordres de Madame, au pavillon des Tuileries, qu'habitaient ses enfants. Il était tout naturel que j'étudiasse mes charmants modèles, pour les peindre fidèlement ; et que je prisse la mesure de leurs capacités morales, pour y jeter les impressions que je

croirais utiles à leur bonheur. Toutefois, je l'avouerai, je ne pus monter l'escalier du pavillon Marsan, parcourir les vastes salons qui conduisaient à la demeure des enfants de France, sans être effrayé de la mission que j'avais acceptée, et sans répéter ce passage de Salluste ¹ : « Je sais combien il est difficile et même dangereux d'oser donner des conseils aux rois. »

La vicomtesse *de Gontaut*, gouvernante des augustes enfants, avait été prévenue de ma visite; et, soit que madame de Berri m'eût recommandé particulièrement à cette dame d'un vrai mérite, soit que celle-ci, peut-être, eût appris par certains grands devant lesquels je m'étais expliqué chez Madame, quels étaient mon caractère et ma position sociale, elle me fit l'accueil le

¹ Scio ego quàm difficile atque asperum factu sit, consilium dare regi.

plus flatteur, m'instruisit elle-même qu'elle avait mis entre les mains de la jeune princesse mes *Contes à ma fille*; et qu'elle était sûre d'avance que ceux que m'avait demandés S. A. R. pour ses enfants, produiraient sur eux l'impression la plus favorable.... Entrèrent en ce moment le duc de Bordeaux âgé de six ans, et Mademoiselle qui comptait une année de plus. Je ne saurais exprimer tout ce que j'éprouvai d'intérêt et d'émotion à la vue de ces dignes rejeton de nos rois. Le jeune prince d'une taille moyenne, mais bien proportionnée, offrait sur sa figure expressive, couronnée des plus beaux cheveux blonds, un air loyal et caractérisé. Son regard était plein de flamme, ses mouvements étaient très-prononcés. Il avait surtout une ressemblance frappante avec sa mère; et, dans son allure, dans son maintien je ne sais quoi d'attrayant, d'expansif qui lui gagnait tous les

cœurs : il me parut enfin tel que je l'avais désiré... Quant à la jeune princesse, elle me semblait réunir tout ce qui peut toucher et charmer. C'était un ange sous la forme d'une jeune mortelle, ou plutôt c'était une grâce enfantine s'essayant déjà dans l'art de séduire. Son coup d'œil avait une pénétration remarquable, et chaque fois que ses lèvres s'entr'ouvraient, on eût dit deux feuilles de rose aspirant l'haleine du zéphir. Toutefois, à travers ces dons heureux de la nature, on remarquait l'empreinte du sang royal : une imposante dignité perçait à travers mille charmes naissants ; et jusque dans les plus simples épanchements d'une âme toute neuve, on découvrait sans peine la noble fierté d'une princesse. Ce qui me ravit surtout dans ces deux augustes enfants, ce fut le tendre attachement qu'ils se portaient. Madame de Gontaut savait le développer et l'affermir cha-

que jour avec un talent remarquable ; son apparente austérité qui cachait l'attachement le plus tendre pour ses charmants élèves, les avait habitués à se soumettre sans s'abaisser ; à n'avoir aucune idée et du mensonge et de la flatterie ; à laisser poindre sans contrainte, la plus simple nuance du caractère. C'étaient en un mot deux jeunes colombes dont elle dirigeait le premier vol avec un fil de soie imperceptible ; et qui revenaient se percher sur ses bras, ou sur son sein, au premier signe qu'elle leur faisait... Je ne pus me défendre de la féliciter hautement sur son heureux plan de première éducation ; et je lui dis que la France entière la remercierait un jour, d'avoir si bien élevé les deux jeunes arbrisseaux qui devaient abriter ses destinées. Elle parut sensible à cet hommage qui partait d'un esprit observateur, indépendant ; et je me retirai muni des

esquisses que je venais de faire d'après nature, en promettant aux nobles enfants de leur apporter moi-même sous peu de temps, la première livraison des contes que je leur destinais.

Je formai donc le plan de mon travail, et me proposai d'offrir à mes jeunes lecteurs, dans la première partie de mon ouvrage, le tableau fidèle de leur origine, en retraçant les traits les plus intéressants des augustes auteurs de leur être. Mais avant tout, j'essayai de peindre le tendre, l'inaltérable attachement qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre; et dans le conte intitulé *les deux Colombes*, je pris à tâche de leur faire sentir que rien n'est plus doux à la bouche, rien n'est plus délicieux à l'oreille que les noms chéris et de frère et de sœur. Le sujet de mon second conte ayant pour titre *le Manchon de la Vieille*, avait pour but de prouver que plus on est élevé par la naissance,

plus on doit respecter les femmes quels que soient leur âge, leur condition; et, à cet effet, je racontais un trait du dernier Dauphin, dont j'avais été l'heureux témoin sur la terrasse des Tuileries; et qui, dans le temps attira sur le royal enfant les acclamations et les bénédictions du peuple. Ces deux récits étaient ornés chacun d'une vignette charmante composée et gravée par nos plus grands maîtres. Cette première livraison fut offerte d'abord à madame la duchesse de Berri, qui voulut que j'en fisse devant elle la lecture à ses enfants. Oh! quelle ravissante impression j'eus le bonheur de produire sur ces deux jeunes imaginations, et quelle douce récompense je reçus de mon travail! A peine avais-je esquissé deux jolis enfants imitant par leur mutuelle tendresse deux colombes écloses dans le même nid, que le duc de Bordeaux s'écrie : « C'est comme » nous, ma sœur. — Oui, » répond la

jeune princesse, « nous nous aimons » comme elles. » A ces mots, le frère et la sœur de tomber dans les bras l'un de l'autre, et leur digne mère de me dire à son tour : « Vous voyez que vous avez » frappé juste. »

Je leur fis ensuite la lecture du *Manchon de la Vieille*; et le jeune descendant d'Henri IV, annonçant déjà la courtoisie de son ancêtre, s'écria de nouveau . « J'en aurais fait autant. — » Bordeaux sera très-galant, » ajouta Mademoiselle « et je l'en félicite. » Mais ce qui m'attira tout à fait la confiance et les bonnes grâces des enfants de France, ce fut le trait généreux de feu leur père, que je décrivis peu de temps après, dans *le Maître d'écriture*. Madame elle-même ne put retenir ses larmes ; et le jeune prince laissait échapper à chaque instant ces touchantes paroles : « Oh! que c'est bien!... » mon excellent père! que je l'aurais

» aimé ! » Et Mademoiselle d'ajouter avec une expression qui faisait tressaillir d'attendrissement : « Mourir si » jeune quand on est si bon !... heu- » reusement, j'ai reçu sa bénédiction et » son dernier baiser. »

A partir de cet instant, je devins le conteur préféré de ces augustes enfants. Chaque fois que j'arrivais au pavillon de Marsan, muni de deux nouveaux récits, ornés de leurs vignettes, on accourait à ma rencontre, laissant là les joujoux les plus attrayants ; on m'accueillait avec l'empressement le plus flatteur, avec une véritable affection ; et toujours on me prouvait que j'avais su jeter dans ces âmes toutes neuves des impressions profitables. Ce fut ainsi que je les fis rire dans *la Sentinelle* et *le bonnet du Grenadier* ; que je les intéressai vivement dans *le Bouquet de fête* et *le Buste d'Henri IV* ; que j'excitai leur curiosité dans *le Repas sur*

l'herbe, le Salut militaire et la Cabane du Berger. Mademoiselle surtout, d'une imagination vive et d'une intelligence rapide, pénétrante, me faisait des questions qui prouvaient à la fois la grâce de son esprit et la bonté de son cœur.

« Mais où prenez-vous, » me dit-elle un jour, « tout ce que vous nous ra- » contez? — Dans le monde, » lui répondis-je, « et toujours dans la nature. » Il ne vous échappe pas un seul mot, » vous ne faites pas la moindre chose, » que je n'en aie la note exacte. N'ou- » bliez pas, mademoiselle, qu'une jeune » princesse existe sous verre; et que » tout ce qu'elle dit, comme tout ce » qu'elle fait, est divulgué par les cour- » tisans qui l'entourent, par les per- » sonnes attachées à son service. — » Mais c'est fort gênant; c'est très-désa- » gréable. — Que voulez-vous? tout » s'achète: si vous étiez née dans une » classe obscure, on ne ferait pas la

» moindre attention à vos actions, à
» vos paroles; et vous pourriez faire
» toutes les fautes, toutes les espiègle-
» geries qu'il vous plairait, sans qu'on
» y trouvât à redire. Mais née prin-
» cesse, élevée dans le palais des rois,
» vous attirez sur vous tous les regards,
» et ne pouvez jamais vous y sous-
» traire. — Je ne saurais donc jouer
» avec mes poupées, sans qu'on le sa-
» che? — Qu'importe? c'est un amuse-
» ment de votre âge. — Quand j'aurai
» quelques mouvements d'impatience;
» et qu'il m'échappera de ces expres-
» sions de fierté qu'on me reproche et
» dont je prétends me corriger, tout
» cela sera donc su dans le château,
» reporté même à la garde royale?...
» Je n'oserai plus, sans trembler, pro-
» férer un seul mot, me permettre l'ac-
» tion la plus simple. — Au contraire,
» mademoiselle : certaine que votre
» conduite sera divulguée; embellissez-

» la des heureux penchants que vous
» avez reçus de la nature ; et vous ne
» vous ferez que des' partisans, que des
» adorateurs. L'un dira : « Mademoiselle
» ne peut voir un être souffrant sans
» désirer de le secourir, un vieux mili-
» taire couvert de cicatrices, sans l'ho-
» norer d'un salut gracieux... » Cet autre
» rapportera que Mademoiselle , un
» jour, dans les jardins de *Bagatelle* ,
» éteignit elle-même avec son mou-
» choir, le sang qui coulait de la bles-
» sure que venait de se faire un pauvre
» ouvrier... Celui-ci racontera qu'ayant
» rencontré sur la terrasse de Saint-
» Cloud, trois sœurs de la Charité, dont
» les prières et les soins venaient de
» sauver plusieurs enfants du village,
» vous voulûtes recevoir leur bénédic-
» tion... Enfin celui-ci vous représen-
» tera travaillant vous-même aux vête-
» ments des pauvres, que vous leur
» distribuez tous les mois ; et disant

» gaîment, en vous piquant les doigts :
» Il faut bien faire son apprentissage. »
» — C'est pourtant vrai tout cela. Com-
» ment avez-vous pu savoir?... — Je
» vous le répète, mademoiselle, une
» princesse existe sous verre. »

« Et que pensez-vous qu'on pourra
» dire de moi ? » ajoute le jeune prince.
» — De vous, monseigneur : que vous
» réunissez déjà la franchise du cœur et
» la loyauté d'un brave; qu'un matin on
» vous aperçut au corps-de-garde de
» Bagatelle, mangeant la soupe avec les
» grenadiers du poste... qu'une autre
» fois, rencontrant dans la grande allée
» du parc un vieux sapeur endormi,
» sur la tête chauve duquel dardaient
» les rayons d'un soleil brûlant, vous
» lui remîtes doucement, et sans le ré-
» veiller, son gros bonnet qu'il avait
» laissé près de lui... Qu'on vous sur-
» prit un jour de Saint-Henri, faisant
» monter sur votre dos Mademoiselle,

» afin qu'elle pût couronner le buste
 » d'Henri IV, sur un piédestal très-
 » élevé.... Qu'enfin, vous inspirez à
 » toutes les personnes qui vous ap-
 » prochent, un sentiment vrai, pro-
 » fond, inaltérable qui vous fait des
 » amis parmi les petits comme parmi
 » les grands. — Vous me faites grand
 » plaisir de me dire cela : » réplique vi-
 vement le royal enfant ; « je veux être
 » aimé du peuple, moi : je veux être
 » un Henri IV. »

C'était ainsi que dans chacune de nos entrevues avec ces charmants enfants, je savais exciter les plus doux, les plus nobles épanchements, par l'attrait de la narration dont le pouvoir est irrésistible, et qui couvre de fleurs l'aspérité du sentier qu'on veut faire parcourir à l'élève qui vous écoute ; car, ainsi que nous le dit notre bon *La Fontaine* :

« Une morale nue apporte de l'ennui :

» Le conte fait passer la morale avec lui.

Je voudrais pouvoir retracer ici mes divers entretiens avec les augustes rejetons du sang royal; et prouver à tous ceux qui sont chargés de l'éducation des princes, que c'est encore plus par la conversation familière, que par la leçon scolastique et préparée, qu'on parvient à former un jeune cœur, à l'orner de tout ce qui fait honorer et chérir. Mais pour y parvenir, il faut varier ses sujets et piquer la curiosité par le choix qu'on en fait. Il faut surtout se bien garder de revenir trop souvent sur un défaut qu'on veut corriger. La leçon ne doit jamais blesser l'amour-propre; et la tache qu'on veut enlever d'une étoffe neuve et légère, y fait une déchirure, lorsqu'on la frotte à plusieurs reprises. *Delille* donne à ce sujet un avis important aux conteurs qui se laissent aller quelquefois jusqu'au bavardage, en leur disant :

« Et tout récit déplaît, s'il est trop répété. »

Mais si j'éprouvais un grand charme à féliciter les enfants de France sur les vertus naissantes que je découvrais en eux, j'éprouvais de même un vrai courage à leur faire sentir que je ne m'aveuglais pas sur leurs défauts. Plus d'une fois en écoutant les narrations que je leur faisais à ce sujet en présence de leur tendre mère, je les vis se regarder avec un sourire malin qui prouvait qu'on en sentait l'application; et comme je cherchais toujours à couvrir mon essai de guérison, d'une gaîté qui ne permettait pas à la vanité d'en souffrir, mon coup portait juste au but que je désirais; et j'entendais alors la charmante sœur dire en souriant à son frère : « Bordeaux, vous reconnaissez-vous là ? » Et celui-ci lui répondre à son tour : « Ma sœur, le vieux conteur » sait tout ce que vous faites. »

Ce fut ainsi que je composai la première partie de cet ouvrage le plus im-

portant peut-être de ma nombreuse collection. Madame ne cessait de m'exprimer son contentement, et de m'encourager à poursuivre l'honorable tâche qu'elle m'avait imposée ; mais je ne pus me dissimuler que la seconde partie que je projetais, comme écrivain moraliste, serait loin de m'attirer les mêmes suffrages, de me faire proclamer digne de la confiance dont on m'avait honoré. En offrant aux enfants de France les différents traits qui prouvaient à la fois la beauté, l'antiquité de leur origine, j'étais sûr d'avance d'intéresser vivement mes lecteurs : aussi mon premier volume était-il dans les mains des grands seigneurs, de tous les courtisans ; ils en prescrivaient la lecture à leurs fils et à leurs filles : ils me mettaient au-dessus de *Perrault*, de *Berquin*.... Je riais en secret de ces éloges outrés, et pour échapper à leurs flatteries corruptrices qu'on paie sou-

vent de son indépendance, je répétais encore ma devise tutélaire : « *N'oublie* » *pas ta fauvette !* »

Mais ayant pour but, dans la seconde partie de mes contes, de prouver aux enfants de Madame, qu'il ne suffit pas d'être issu d'un sang royal, pour mériter l'amour du peuple, et qu'il faut légitimer à ses yeux une haute naissance, par les qualités de l'esprit et du cœur, je crus avant tout, devoir faire part de mon projet à la princesse qui m'honorait de sa confiance, et dont le caractère et les principes me donnaient la certitude qu'elle approuverait le plan que j'avais formé. Je me fais un devoir de rapporter ici l'entretien remarquable que j'eus avec elle, et qui prouvera combien elle savait apprécier la classe populaire, et justifiait l'amour et le dévouement que n'ont cessé de lui porter nos plus simples artisans dont elle aimait tant à visi-

ter les ateliers, à encourager les travaux.

« Madame a dû s'apercevoir, » lui dis-je un jour, « que j'ignore le langage » des ambitieux et des flatteurs. — Les » princes n'en ont que trop souvent » autour d'eux, » me répondit-elle ; » et mon occupation constante sera d'en » préserver mes enfants. C'est pour cela » que j'ai voulu vous introduire auprès » d'eux. — En ce cas Votre Altesse » Royale m'autorise à leur offrir quel- » ques exemples de l'égalité humaine, » des égards que jamais ne doivent » enfreindre les grands envers les pe- » tits, sans s'exposer à de justes repré- » sailles. — C'est précisément ce que je » prétends persuader à mon fils, dont le » cœur est franc, expansif ; mais qui » souvent se livre à une brusquerie, à » des emportements que je voudrais ré- » primer. Les personnes chargées de » son éducation, font tous leurs efforts

» pour détruire en lui ce funeste pen-
 » chant..... — Mais peut-être n'em-
 » ploient-elles que des remontrances
 » sévères qui, selon moi, ne font qu'ir-
 » riter le caractère. Le jeune coursier
 » qu'on essaie de dompter en lui ser-
 » rant les rênes, se cabre, hennit de dé-
 » pit et de fureur; celui qu'on accou-
 » tume par degrés et sans qu'il s'en
 » aperçoive, à suivre son guide tenant
 » à la main le frais herbage qu'il lui pré-
 » sente, devient souple, docile; et croit
 » ne céder qu'à son instinct... J'ai donc
 » résolu d'offrir dans mes récits au
 » jeune duc de Bordeaux, quelques
 » traits de dignité d'homme, pris dans
 » la classe obscure, qui, tout en l'inté-
 » ressant, ou le faisant rire, lui prouve-
 » ront que les nobles qualités de l'âme
 » appartiennent à toutes les conditions;
 » et qu'il suffit d'être compté parmi les
 » êtres vivants, pour jouir des droits
 » que leur accorda le créateur... Mais

» je ne puis dissimuler à votre altesse
» royale qu'une semblable épreuve,
» dont j'ose garantir le succès, déplaira
» vivement à tous ceux qui entourent
» le jeune prince. — Que vous importe!
» si vous me plaisez à moi, si vous rem-
» plissez mes vœux les plus chers? —
» On me traitera de vieux libéral, de
» propagateur de maximes dangereuses.
» — Et moi, je vous nommerai tout
» haut le véritable ami des princes,
» l'écrivain courageux qui les guide sans
» crainte de leur déplaire. — Je perdrai
» cet accueil si gracieux dont m'hono-
» rent les plus grands personnages de
» la cour. — Eh bien, ne vous adressez
» qu'à moi : vous serez toujours le bien
» reçu. — Je perdrai la protection que
» recherchent tant de gens. — Je vous
» en dédommagerai par la mienne...» En
prononçant ces derniers mots, son al-
tesse royale daigna poser sa belle main
sur mon bras avec une si vive et si tou-

chante expression, que je me crus un nouveau *Florent-Chrétien* à qui la reine *Jeanne d'Albret* recommandait son cher *Henri*. Je ne songeai donc plus qu'à rédiger mes idées pour la seconde partie de mes contes aux enfants de France... Mais avant d'en entretenir le lecteur, je lui demande la permission de décrire une des plus honorables jouissances que me procura la première partie; et qui prouvera qu'un conteur moraliste peut, sous le simple voile dont il se couvre, et malgré le style ingénu qu'il emploie, être compté parmi les écrivains dont on conserve le souvenir.



X



LOUIS XVIII.

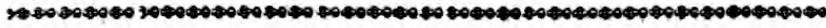
Page 299

Publie
par Louis Jane.



Page 299

Publie
par Louis Jané



RENCONTRE AU MUSÉE

—

Madame la Duchesse de Berri m'avait dit plusieurs fois que mes contes à ses enfants plaisaient au roi leur grand-oncle, à qui la jeune princesse en parlait souvent; et qu'il avait daigné parcourir le premier volume, sur lequel il

s'exprimait en termes aussi flatteurs, qu'honorables. Ce suffrage, il faut en convenir, était bien fait pour chatouiller ma vanité. Louis XVIII joignait à une érudition profonde, le goût le plus épuré; et toujours la culture des lettres fut sur la terre étrangère, son occupation chérie, son délassement et sa consolation. Il citait surtout avec une mémoire admirable, les plus beaux passages de nos auteurs latins; et ne cessait de leur accorder l'admiration qu'ils inspirent. Jamais je n'avais eu l'honneur de l'approcher, d'entendre le son de sa voix qu'on disait être aussi sonore qu'expressive. Déjà très-avancé dans sa carrière, atteint de graves infirmités, il se faisait transporter dans son palais, partout où il voulait ordonner quelque nouvel embellissement. Les rois aiment à perpétuer leur souvenir, par des monuments qui prouvent leur amour pour les arts et la haute protection qu'ils se

plaisent à leur accorder. Louis XVIII voulut donc que, sous son règne, l'immense palais du Louvre reçût un nouveau lustre ; il ordonna que les plafonds de plusieurs salons, fussent embellis par les pinceaux de nos peintres les plus renommés, qui représenteraient telle époque mémorable de l'histoire de France, telle apothéose d'un grand nom dans les armes, les lettres et les arts, dans l'industrie, le commerce et l'agriculture. Idée ingénieuse et vaste dans ses résultats, qui, tout en rendant un hommage national aux anciennes célébrités, inspirait aux contemporains le noble désir de les imiter !

Déjà plusieurs artistes renommés avaient exécuté les ordres du monarque impatient de savoir si l'exécution des sujets proposés répondait à son attente. Mais privé tout à fait de l'usage de ses jambes, il se faisait rouler dans un fauteuil par des valets de pied ; et

parcourait ainsi l'immense galerie du musée, le salon d'Apollon ; et de là visitait les travaux qu'il avait ordonnés. C'était ordinairement vers midi qu'il faisait cette inspection dans laquelle il montrait toujours une grande connaissance de l'antique, un savoir profond dans la chronologie, et surtout une mémoire fidèle des événements et des hauts-faits qui¹ avaient illustré sa patrie. Son fauteuil n'était entouré que de son capitaine des gardes, du premier gentilhomme de service, de l'officier commandant le poste, du directeur du musée et des valets de pied, qui placés derrière son siège, lui faisaient parcourir un aussi long espace. L'ordre alors était donné de ne laisser pénétrer qui que ce fût, au musée, depuis midi jusqu'à deux heures, excepté les jours consacrés à recevoir le public et les étrangers.

Le hasard voulut qu'à cette époque,

je m'occupasse d'un ouvrage dramatique très-important, ayant pour titre *Une matinée de Louis XIV*, et qui fut reçu à l'unanimité des suffrages, par les sociétaires du Théâtre-Français. J'avais obtenu, pour être mieux inspiré dans mon travail, une carte d'entrée particulière au musée, où j'allais étudier les figures des grands hommes que je voulais mettre en scène, et recueillir sur leurs traits vénérables, des pensées propres à les représenter avec toute la vérité que je désirais. J'arrive donc vers deux heures, par l'entrée particulière ; et le suisse, qui me reconnaît, me laisse monter, bien convaincu que le roi avait regagné ses appartements. Je parcours le premier salon ; et m'arrête dans la grande galerie devant un portrait de *Perrault-d'Armancourt*, fils de l'académicien, et dont les *contes des fées* avaient eu tant de succès à la cour de Louis XIV, et rappelaient ces paroles

si naïves de notre bon La Fontaine :

« Si *Peau d'Ane* m'était conté,
» J'y prendrais un plaisir extrême. »

A cet honorable suffrage de l'homme de la nature, se joignaient mes souvenirs d'enfance : je me rappelais avec quel charme, avec quelle avidité, j'avais lu *Cendrillon*, le *Chaperon rouge* et le *Petit-Poucet*. Je ne pouvais alors me défendre de l'espoir que peut-être on lirait un jour après moi quelques-uns de mes *Contes à ma fille*; et comme en pareil cas, la présomption nous berce de ses chimères, je me disais : « Ah ! » si mon portrait pouvait de même attirer un jour les regards, exciter l'intérêt de quelque nouveau conteur !... » Et je considérais alors avec plus de plaisir encore, la riante figure de Perrault, quand tout à coup je fus interrompu dans mes rêves d'immortalité,

par un officier de la garde royale, à figure rébarbative et à moustaches rousses, qui fond sur moi, comme sur un malfaiteur, en me disant brutalement : « Que faites-vous là? — Vous » le voyez bien : j'examine des portraits. — De quel droit vous trouvez-vous là? — Du droit qu'a tout ami des beaux-arts de visiter le musée. — Votre nom? qui êtes-vous? » reprend plus énergiquement encore l'officier, en faisant le geste de me saisir au collet. — Qui je suis? » lui répliquai-je aussitôt, avec l'attitude et la dignité d'un homme qui ne craint rien : « Je suis » avant tout, très-choqué de votre ton. » — Monsieur, » s'écria-t-il avec emportement, « sortez vite; ou je m'empare de votre personne. — Si vous osiez » porter la main sur moi!... — C'est de » la part du roi que je vous parle. » Et me désignant Louis XVIII, qui paraissait, en effet, roulé dans son fauteuil, i

répéta : « Entendez-vous, monsieur ?
» c'est de la part du roi que je vous
» parle. — En ce cas, vous devriez être
» plus honnête. » Répliquai-je avec une
mâle assurance et me découvrant respectueusement, devant le souverain que ma réponse étonne, intéresse; et qui, faisant arrêter ses gens, me regarde avec un coup d'œil scrutateur, et me demande qui je suis. « Un homme de lettres,
» sire, d'une réputation peu élevée;
» mais dont toutefois les faibles écrits
» sont accueillis dans les familles. »
A ces mots je me nomme et j'ajoute :
» Ignorant les ordres de votre majesté,
» je regardais, avec un intérêt particulier, le portrait du conteur *Per*
» *rault*. — Vous êtes bien faits, messieurs, pour vous regarder en face... »
me répond le roi. « J'ai lu vos contes
» aux enfants de France; et je vous en
» félicite. » Ce suffrage inespéré, l'esprit et la grâce qui l'accompagnaient,

m'émurent au point qu'il me fut impossible de répondre. L'officier tout aussi surpris que moi, me regarde bouche béante et se repent déjà de sa brusquerie. Louis XVIII s'en aperçoit; et voulant le justifier, il me dit : « Le colonel n'a fait que son devoir : » j'avais donné l'ordre en effet que » personne au musée ne se trouvât sur » mon passage. Vous concevrez aisément qu'un monarque cherche à » cacher les ravages du temps. » Il me désigne à ces mots, ses deux jambes enveloppées dans des guêtres de velours noir, et laisse, comme malgré lui, s'échapper de ses lèvres expressives ce passage de Cornelius Nepos : ¹ « Ah ! » qu'il reste aux vieillards peu de part » en la vie ! — Sire ! lui répliquai-je avec l'élan du cœur : « Lorsqu'on a » l'insigne honneur de vous approcher

¹ *Heu senibus vitæ portio quanta manet!*

» et de vous entendre, on répète avec
 » assurance : ¹ « Il reste encore de
 » quoi filer aux Parques. » — Puisque
 » vous citez si bien Horace, monsieur,
 » vous savez qu'il dit aussi : ² « Fleur
 » de l'âge est sans retour. — Ah sire ! »
 lui répondis-je aussitôt avec toute la
 vivacité que m'inspiraient sa figure
 expressive et ce beau buste encore plein
 de dignité ; « puisque votre majesté est
 » si familière avec nos auteurs latins,
 » et qu'elle sait si bien les traduire,
 » daignera-t-elle me permettre de lui
 » faire une citation d'*Ausone* qui jamais
 » n'aura de plus juste application ? —
 » Laquelle, monsieur ? — C'est ce qu'il
 » dit un jour à l'empereur Valentinien,
 » atteint comme vous des ravages du
 » temps : *Non pedes sed caput, faciunt*
 » *regem.* » « Ce ne sont pas les pieds

¹ Sororum fila trium patiuntur atra.

² Incolumes non redeunt genæ.

» qui font le grand roi ; mais c'est la
» tête. » En prononçant le mot *caput*,
j'exprimai si bien par le signe, toute
l'énergie que j'admirais dans la tête de
Louis XVIII, qu'il tressaillit malgré lui,
et se découvrant tout à coup avec cette
grâce imposante qui lui était si fami-
lière, il me dit d'un accent que je crois
entendre encore : « Monsieur, je fus
» exposé dans ma vie à bien des adu-
» lations ; mais aucune jamais ne m'a
» plus délicieusement pénétré. » Les
valets de pied croyant notre conver-
sation terminée, roulent de nouveau le
fauteuil ; mais le roi témoignant l'in-
tention de me parler encore, leur dit :
« Ne poussez pas si vite !... » Ces pa-
roles remarquables étaient un ordre
pour moi de l'accompagner : je me tins
donc auprès de lui ; et nous parcou-
rûmes ainsi toute la longueur du musée,
en échangeant quelques citations latines
dans lesquelles il se montra plus fort

que moi : c'était toujours un à-propos remarquable, un esprit observateur, et surtout une grande connaissance du cœur humain et du caractère français. « Vous n'avez jamais été exilé de votre » patrie, » me dit-il avec expression : « vous êtes bien heureux. On peut » appliquer à celui qui se trouve forcé » de la fuir, ce vers d'Horace : ¹ « Les » noirs chagrins grimpent en croupe » derrière lui. » — Mais aussi, repris-je, » dès que l'auguste exilé reparait au » palais de ses pères, chacun lui dit en » le saluant : ² « Faites renaître parmi » nous la joie et la paix ! — C'est mon » vœu le plus cher : » me répond le monarque ; « mais après vingt-deux ans » d'absence, on trouve tout changé. — » Cependant sire, j'oserais citer à » votre majesté ces belles paroles

¹ Post equitem sedet atra cura.

² Placidum læti componite fœdus !

» d'Horace qui vous est si familier¹ :
 » Déjà reparaissent à la fois la paix et la
 » confiance, l'honneur et les vieilles
 » vertus tant négligées. » — Oui, parmi
 » les Français de votre âge, de votre
 » honorable caractère; mais la jeunesse
 » de nos jours se rit des vertus héréditaires,
 » comme des anciens costumes; *Propertius* avait bien raison de
 » dire :² « Les vices d'autrefois sont
 » devenus les mœurs.... » Puis changeant tout à coup de conversation, il me dit avec une politesse exquise :
 » « Vous n'êtes pas seulement un conteur moraliste; vous avez obtenu sur
 » la scène des succès mérités. J'ai vu
 » jouer à Londres votre *Abbé de l'Épée*,
 » vos *Deux Journées*; et la vive impres-

¹ Jam fides, et pax, et honor, pudorque
 Priscus, et neglecta redire virtus
 Audet.

² Quæ fuerunt vitia, mores sunt.

» sion que m'ont fait éprouver ces deux
» créations dramatiques, est encore
» présente à mon souvenir. — Votre
» majesté me permettra de placer ce
» suffrage parmi ceux qui ont le plus
» embelli ma carrière. — Vous avez
» beaucoup de la manière de *Sédaine*,
» grand peintre de la nature, à qui
» jamais on n'a rendu la justice qu'il
» méritait. — Il m'est bien doux, sire,
» d'entendre cet éloge proféré par votre
» majesté : *Sédaine* fut en effet mon
» modèle et mon maître. — Je ne suis
» plus étonné, monsieur, que vous
» sachiez frapper si droit au cœur. —
» C'est là qu'on doit se réfugier, sire,
» quand on n'a pas de quoi charmer
» l'esprit, éblouir l'imagination.... » Il
sourit gracieusement à ce trait de modestie ; et me parla du Théâtre-Français avec toute la chaleur d'un ancien habitué, récapitulant les grands talents qu'il avait tant applaudis autrefois.

« J'avouerais cependant, ajouta-t-il, que
» j'ai remarqué *Talma* qui dans *Néron*
» de *Britannicus*, a excité mon admira-
» tion.—Aussi daignâtes-vous lui dire,
» lorsqu'après la représentation, il es-
» corta votre majesté, jusqu'à sa voiture:
« *Monsieur Talma, vous m'avez étonné...*
» *et pourtant j'ai vu Lekain.* » Paroles
» remarquables, noble et digne ré-
» compense d'un grand artiste! — Je
» n'ai pas moins été ravi, reprend le
» roi, du beau talent de mademoiselle
» *Mars* dans *Tartuffe* et les *Fausse*
» *confidences*. La belle *Contat* n'était
» pas plus parfaite : peut-être même
» avait-elle dans la femme d'*Orgon* une
» vertu moins pure, et dans *Araminte*
» moins de véritable amour. — C'est
» en effet l'opinion, sire, de tous ceux
» qui furent à même de comparer ces
» deux grandes actrices. »

Telle fut notre conversation que le
lecteur me pardonnera de lui rapporter

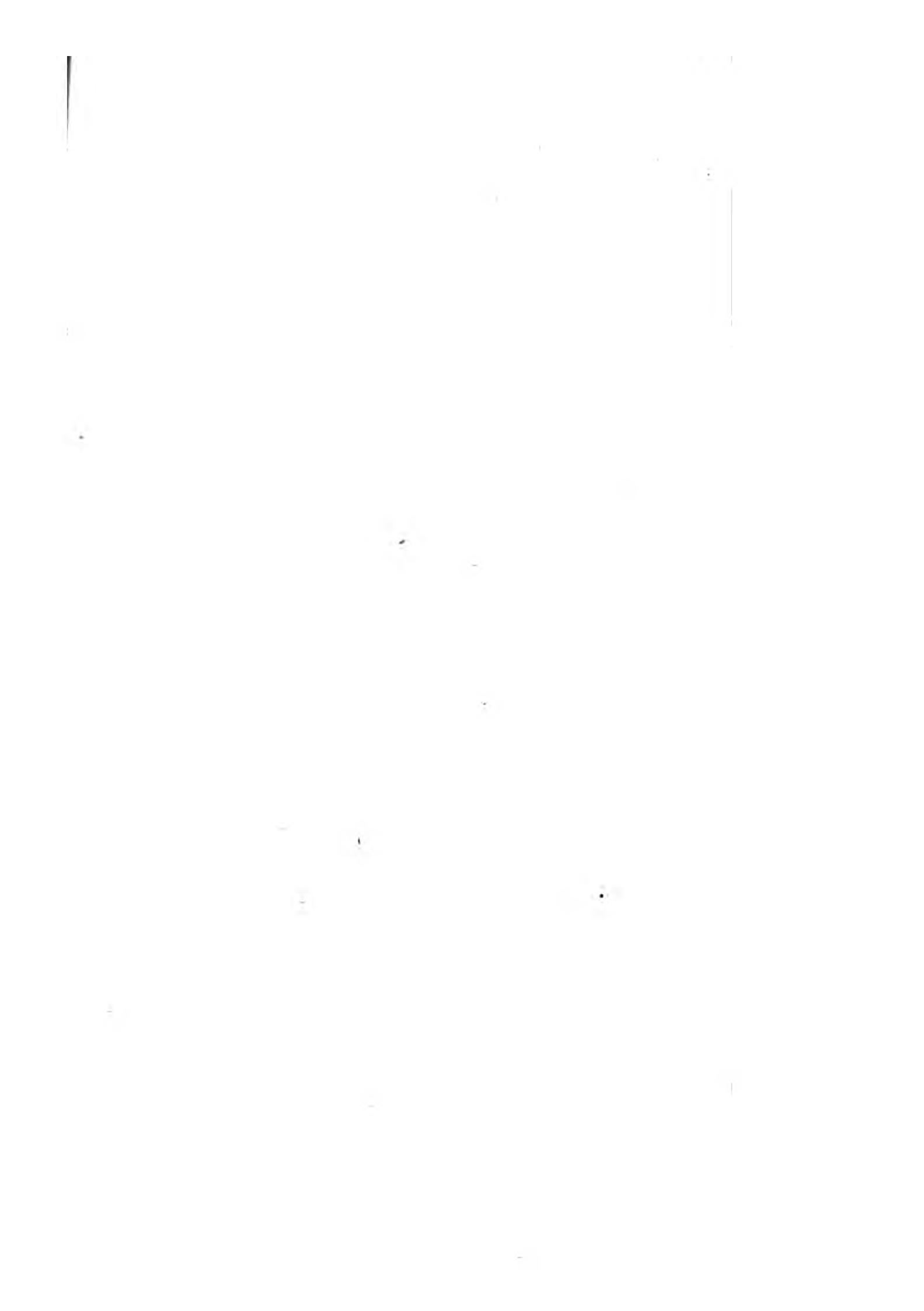
fidèlement, lors même qu'elle peut chatouiller mon amour-propre. Ce qui me la rendait encore plus flatteuse et plus chère, c'est que souvent le roi dans l'intention sans doute de la prolonger, disait de temps en temps aux valets de pied qui le roulaient dans son fauteuil : « Ne poussez donc pas si vite !... » Enfin nous arrivâmes au bout de la galerie du musée, qui jamais ne m'avait paru aussi courte; et au moment où Louis XVIII allait rentrer dans ses appartements, il m'honora du salut le plus gracieux, en me disant : « Je suis » enchanté, monsieur, de *notre rencon-* » *tre* (expression très-remarquable); » et j'en conserverai le souvenir. » — « Et moi, sire, je remercie votre ma- » jesté de m'avoir fait compter dans » ma vie un beau jour de plus. » Puis m'adressant à l'officier du poste qui m'avait traité si brusquement, et auquel j'avais répliqué avec une certaine vi-

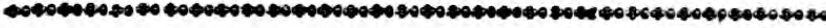
gueur, je lui dis en souriant : « Sans » rancune entre nous, colonel !—Mon- » sieur!....» me répondit-il, en me saluant : « j'ignorais à qui j'avais l'hon- » neur de parler. » A ces mots, le cortège royal disparut à ma vue ; et traversant tout seul cet immense musée, où tant d'illustres figures semblaient arrêter sur moi leurs regards, je ne pus me défendre de ce sentiment de noble fierté, de cette dignité d'homme de lettres, qui ne doit qu'à ses écrits, et surtout à son indépendance, une considération que ne donnent ni les grandeurs, ni l'opulence ; et nous préparent des souvenirs qui nous font répéter dans nos vieux jours, cette charmante pensée de Martial ¹ « Qui jouit d'une vie écoulée, » vit deux fois. »

1

..... Hoc est

Vivere bis, vitâ posse priore frui.





PRÉVISION ACCOMPLIE

—

Peu de jours après cette honorable entrevue dont le souvenir me sera toujours cher, je me rendis auprès de madame la duchesse de Berri, pour lui communiquer la seconde partie de mes contes à ses enfants, ainsi qu'elle m'en avait donné l'autorisation. Je me pré-

sentai donc au pavillon de Marsan, vers midi, heure à laquelle S. A. R. donnait ordinairement ses audiences particulières. Dès que je parus devant madame, elle me dit avec cette bonté dont elle avait coutume de m'honorer : « J'étais » impatiente de vous voir; dites-moi, » que s'est-il donc passé entre mon » oncle et vous? Il ne cesse de me par- » ler de l'émotion que vous lui avez » fait éprouver au musée; il vous dési- » gne comme un des littérateurs les » plus heureux en citations latines : » il veut en un mot vous voir; et je me » suis chargée de vous présenter à sa » majesté. » Je répondis à cette offre inespérée, avec toute la déférence que je devais aux ordres du roi; mais dans ce moment j'entendis plus que jamais mon secret talisman me répéter encore : « *N'oublie pas ta fauvette!* » Il était temps; car déjà ce maudit poison de l'amour-propre s'emparait de tout mon

être; et le touchant langage de madame l'augmentait à tel point, que j'eus beaucoup de peine à me réfugier dans ma vieille indépendance.

Je me fis aussitôt un devoir de raconter à la princesse l'entretien, pour moi si flatteur, dont Louis XVIII avait bien voulu m'honorer; et à ma citation de la tête qui seule fait un grand roi, je la vis sourire de satisfaction; puis elle me dit avec cette franchise de cœur qui chez elle était sans apprêt : « Vous » voulez faire l'indépendant; mais vous » êtes bien le flatteur le plus adroit » que je connaisse; et je ne désespère » pas de faire bientôt de vous un » courtisan. — Pour vous prouver » madame, que je suis loin de le devenir, je venais vous soumettre les premiers contes de la seconde partie du recueil que vous m'avez ordonné de faire. Vous y verrez que si je cherche » à emmieller les bords du vase, c'est

» afin que le breuvage salutaire que
» j'y dépose, paraisse moins amer. Je
» ne me dissimule point toutefois qu'en
» osant donner au jeune prince quel-
» ques idées d'égalité humaine, je vais
» déplaire aux personnes qui l'entou-
» rent, contrarier les principes qu'on
» fait germer dans sa jeune intelligence.
» Le royal enfant lui-même, habitué
» sans cesse à s'entendre aduler, sera
» peut-être blessé de ma témérité; et
» ne me regardera plus comme digne
» de l'approcher. J'ose donc supplier
» votre altesse de me permettre, avant
» tout, de lui faire la lecture de mon
» conte intitulé *le Nid de Ramiers*, dont
» le but moral est de prouver qu'oser
» frapper quelqu'un, c'est s'exposer à
» de justes représailles. — J'aime beau-
» coup cette morale : » me répond
madame; « et je ne vous dissimule
» point qu'elle sera très-utile pour mon
» fils dont la vivacité l'emporte quel-

» quefois trop loin. Cet oubli de soi-
» même est toujours suivi d'un tou-
» chant repentir qui prouve la bonté
» de son cœur; mais il a besoin d'une
» leçon qui le frappe, le pénètre; et je
» suis bien aise qu'il la reçoive de vous,
» en ma présence. » Les deux char-
mants enfants vinrent en ce moment
offrir à leur mère le bonjour du matin;
et le jeune prince, m'apercevant, s'a-
vance vers moi, me disant avec son em-
pressement ordinaire : « Nous apportez-
» vous quelque chose?—Oui, monsei-
» gneur.... je venais vous consulter
» ainsi que mademoiselle, sur un nou-
» veau récit que j'ai composé; mais que
» je n'ai point voulu faire imprimer,
» sans vous l'avoir communiqué.... S'il
» vous déplaît, je le jette au feu devant
» vous à l'instant même: s'il vous in-
» téresse et que surtout vous en recon-
» naissiez la vérité, je le ferai précéder
» d'une jolie vignette. — Oh! j'aurai

» bien du plaisir à l'entendre, » répond le jeune duc. « Justement nous » sommes seuls avec maman ; et nous » vous écoutons. » Le frère et la sœur vont aussitôt s'asseoir sur un canapé, de chaque côté de Madame, qui, me désignant un siège placé tout près d'eux, me dit avec la plus aimable cordialité : « Asseyez-vous ; je l'exige.... et je vous » en prie. »

Je commence donc la lecture du *Nid de Ramiers*, qui se trouve être le cinquième du second volume ; et j'attache mes regards sur les deux enfants, en proférant les paroles suivantes : « Il est » de ces droits naturels que ni le rang, » ni la puissance ne sauraient usurper : » la force, l'agilité, le courage appar- » tiennent à toutes les conditions.... » C'est donc une grande erreur de » croire, parce qu'on est prince, que » tout doit céder à notre caprice, à » notre volonté.... » J'aperçois le frère

et la sœur qui se regardent avec un air approbateur ; et je raconte alors la dispute assez remarquable qui s'éleva dans une cour d'Allemagne , entre le jeune prince *Léon* , et le fils adoptif du jardinier en chef du château , nommé *Petit-Charles* , orphelin d'une figure ouverte , riante , d'une adresse remarquable et du naturel le plus heureux. Après avoir dépeint tout ce que faisait le petit jardinier , pour complaire à son jeune maître ; après avoir décrit tout l'attachement que celui-ci portait à l'orphelin , j'établis entre eux la concurrence de la force et de l'agilité , dans laquelle triompha *Petit-Charles* , en grimpant jusqu'à la cime d'un des plus grands arbres du parc , pour s'emparer d'un nid de ramiers , qu'il avait découvert en ratisant les allées. Les deux petits oiseaux déjà couverts de plumes , ouvraient le bec pour recevoir la pâture , et *Léon* voulut s'en emparer ; mais *Petit-Char-*

les soutint qu'ils lui appartenaient, puisque lui seul avait eu le courage d'aller les dénicher. Léon, habitué sans doute à ce que tout cédât à sa volonté, saisit Petit-Charles au collet, et croit le renverser par terre; mais celui-ci ferme sur ses jambes, résiste à l'atteinte, écartant avec précaution le nid de la portée du jeune prince qui, dans l'égarément de la colère, serre plus fortement encore à la gorge Petit-Charles. Celui-ci, trouvant très-naturel de défendre son bien, repousse l'agresseur et le fait lâcher prise. Léon, furieux de la pirouette que lui a fait faire l'orphelin, court se plaindre à sa mère de ce que ce petit misérable avait osé porter la main sur lui.... — « Et pourquoi, » s'écrie le duc de Bordeaux, « Léon l'avait-il pris à la gorge?... » Cette exclamation filtra dans mes veines, comme un baume délectable; et je continuai ainsi: « Léon, confus de la défaite à laquelle il

» s'était si imprudemment exposé , n'é-
» coutant plus que son dépit, que son
» orgueil , voulut qu'on chassât le
» pauvre orphelin du château. — Oh ! »
dit à son tour mademoiselle, « c'est
» une méchanceté bien noire pour un
» jeune prince. — Et que fit la mère en
» pareil cas ? » reprend vivement le
royal enfant en regardant la sienne. —
« Elle s'en rapporta, monseigneur, à la
» noble franchise de son fils, qui lui fit
» un aveu fidèle de tout ce qui s'était
» passé ; et la princesse, dont le mérite
» égalait la popularité, lui répondit
» par ces paroles remarquables : Cher
» Léon, puisse cette importante leçon
» ne s'effacer jamais de votre mé-
» moire !... N'oubliez pas, mon fils ,
» que, lorsqu'on s'oublie jusqu'à porter
» la main sur quelqu'un, à l'instant
» même, quel qu'il soit, il devient no-
» tre égal ; et c'est alors la force seule
» qui en décide. »

« Eh bien , reprend vivement Made-
» moiselle , je suis sûre que maman
» dirait la même chose à mon frère , s'il
» s'oubliait jusqu'à frapper un de ses
» gens. » Le jeune duc baissa les yeux ;
et la rougeur subite qui colorait son joli
visage , annonçait que la leçon portait
coup. Madame, voulant alors éviter à
son fils un aveu qui l'eût humilié, tran-
che avec adresse la conversation , en me
disant : « Vous voyez l'effet que produit
» sur nous votre conte : je vous en féli-
» cite et je vous en remercie. — Ainsi ,
» monseigneur , dis-je au duc de Bor-
deaux, en étudiant bien l'expression
de sa figure , « vous m'approuvez de
» faire imprimer mon *Nid de Ramiers* ?
» — Certainement , » répond-il, avec
empressement ; « et je vous invite à faire
» faire une jolie vignette qui représente
» surtout le prince Léon saisissant au
» collet Petit-Charles. — C'est en effet
» mon intention ; mais j'aurai soin que

» le jeune jardinier soit calme et re-
» pousse son adversaire avec ménage-
» ment. — Il ne fut point chassé du
» château, n'est-ce pas ? » me dit Ma-
demoiselle avec cette expression de
bonté que sans cesse on remarquait en
elle. — « La princesse ne l'eût pas per-
» mis, » réplique vivement Madame :
« l'orphelin méritait trop bien son in-
» térêt et sa protection, par sa conduite
» envers son fils. — Je croirais même, »
ajoute naïvement le jeune prince,
« que Léon ne fit que s'y attacher da-
» vantage ; car on aime à rencontrer
» dans ses gens du courage et de la fer-
» meté : c'est pour cela que j'aime tant
» mon premier valet de pied. »

Après de mutuels épanchements qu'a-
vait provoqués la lecture de mon conte,
les deux charmants enfants retournè-
rent à leurs exercices d'usage ; et Ma-
dame, me faisant alors comme tendre
mère, l'aveu que son fils s'abandonnait

quelquefois encore à des emportements dont il n'était pas maître, elle ajoute :
« Votre épreuve est parfaite; et vous
» venez d'en obtenir la récompense.
» Laissez dire les flatteurs et les sots;
» laissez crier tous ceux à qui déplai-
» ront votre franchise, votre indépen-
» dance; et terminez avec le même
» courage, le recueil d'exemples frap-
» pants et d'utiles leçons que je m'ap-
» plaudis plus que jamais de vous avoir
» demandé. »

Fort d'un pareil suffrage, heureux du succès que je venais d'obtenir, je me livrai sans réserve à tout ce que pouvait m'inspirer l'honorable emploi dont j'étais investi... Mais Louis XVIII venait de terminer sa carrière, dont les dernières années l'avaient en quelque sorte indemnisé de celles qu'il avait passées loin de sa patrie, pour laquelle il eut toujours un attachement dont rien ne pouvait le distraire. La cour de France

prit aussitôt une couleur d'austérité qui ne laissait pas que d'imposer une grande circonspection. Je m'en aperçus aisément à l'accueil qu'on me faisait alors chez les enfants de France. Ce n'était plus cet empressement qu'on témoignait à la vue du vieux conteur; on recevait de sa main la nouvelle livraison qu'il apportait, avec une honnêteté forcée. Je devinai sans peine que mon *Nid de Ramiers* avait déplu, non aux jeunes princes, qui m'en parlaient toujours; mais aux diverses personnes auxquelles ce conte avait été communiqué. Enfin j'appris bientôt par une dame attachée au service particulier de Mademoiselle, et qui n'a cessé de m'être dévouée, qu'on murmurait tout haut de mon audace; qu'on me traitait de vieux libéral qui rêvait l'égalité des conditions; et qu'on ne concevait pas comment Madame daignait approuver mes écrits et me donner accès auprès de

l'héritier présomptif de la couronne.

« Eh bien, » me dit un jour son altesse royale, vous l'aviez bien prédit :
« nous voilà mal dans l'esprit des gens
» qu'effarouche la moindre pensée d'égalité humaine. Heureusement j'ai
» paré le coup auprès du roi, à qui j'ai
» fait lire votre conte par ma Louise ;
» et qui m'a chargé de vous en remercier. Il veut vous voir, tenir de votre
» main un exemplaire de votre ouvrage ;
» et bientôt vous recevrez du premier
» gentilhomme de service, ou du capitaine des gardes, une lettre d'admission auprès de sa majesté.... N'oubliez
» pas de dire que c'est de ma part que
» vous vous présentez. »

Je m'empressai donc de faire relier aux armes du roi, l'exemplaire de mes contes à ses petits-enfants ; et muni d'un laissez-passer du marquis *De Rivière*, je me rendis au palais des Tuileries. Mais par malheur le nouveau capi-

taine des gardes, encore peu familiarisé avec les usages de l'étiquette, avait oublié de relater dans sa lettre, que j'avais l'honneur d'être admis à *l'audience particulière* du roi. Cet oubli, bien involontaire sans doute, me fit éprouver des difficultés sans nombre; et j'étais au moment de me retirer, lorsque je fus introduit par un gentilhomme ordinaire de la chambre auprès du marquis, le plus aimable des grands officiers de la couronne; et qui, après mille gracieuses excuses de son oubli, m'introduisit lui-même auprès de sa majesté, comme si j'eusse été un très-haut personnage. Je ne pus adresser à Charles X que très-peu de paroles, tant il était environné de courtisans briguant la faveur d'un regard, d'un seul mot; mais je fus ravi de la grâce chevaleresque répandue dans toute sa personne; et je m'aperçus que le son de sa voix avait un charme tout particulier, qui pénétrait jusqu'au

fond du cœur. Plusieurs grands seigneurs, pères de jeunes filles, m'adressèrent de ces phrases qui chez eux sont d'un effet séduisant, d'une aisance inimitable; et je m'aperçus alors que mon *Nid de Ramiers* ne m'attirait de leur part aucun ressentiment.

Je m'occupai donc sans relâche à poursuivre l'exécution de mon travail; et dans le conte ayant pour titre *le Vieux Précepteur*, j'essayai d'offrir aux enfants de France une juste idée du beau titre d'instituteur, et des droits sacrés qu'acquiert à l'attachement et à la reconnaissance de ses élèves, surtout lorsqu'ils sont issus du sang royal, l'homme de mérite qui les rend dignes de l'amour du peuple, en élevant leurs âmes à la hauteur de leurs belles destinées. A cet effet je retraçai l'attachement d'Henri IV, encore enfant, pour son cher *la Gaucherie*; je fis le récit fidèle de la maladie dangereuse de ce modèle des précep-

teurs ; pendant laquelle son royal élève ne voulut point sortir de sa chambre où il se faisait apporter à manger. Je peignis le jeune Béarnais le servant lui-même, soutenant ses membres défaillants, posant sur son sein sa tête affaissée qu'il couvrait de ses sanglots, de ses baisers, lorsque les médecins déclarèrent que le malade touchait à sa dernière heure ; et qu'ils forcèrent le jeune prince à se retirer, en prononçant ces paroles mémorables : « Je perds » mon premier ami..... Je perds ce » qu'après ma mère, j'avais de plus cher » au monde »... Prenant ensuite des exemples plus modernes, je rappelais le touchant héroïsme du duc de Bourgogne, tirant l'épée en présence même de Louis XIV, pour empêcher qu'on ne fit brûler, par la main du bourreau, le chef-d'œuvre de Fénelon ; et son père le grand dauphin tombant aux pieds du duc de Montausier qu'il avait osé me-

nacer ; Louis XV se découvrant toujours devant son gouverneur ; et Louis XVI pleurant le sien comme Henri IV avait pleuré son cher La Gaucherie.

Ces portraits historiques frappèrent les enfants de France, à tel point, qu'ils m'en donnèrent bientôt la preuve la plus touchante. Je fus atteint d'une maladie inflammatoire, et mes jours furent menacés. Tous les soirs un valet de pied du pavillon de Marsan, venait demander de mes nouvelles de la part de Madame et de ses enfants. Ma femme et ma fille craignant de me causer une émotion dangereuse, me cachèrent pendant quelque temps, cette honorable attention ; mais le médecin ayant rassuré sur ma vie, on me prévint un jour, avec précaution, que quelqu'un demandait à me voir, à me parler ; et d'après mon aveu, ma femme introduisit au chevet de mon lit un émissaire de son altesse royale dont il avait reçu l'ordre

précis de s'assurer par lui-même de l'état de ma santé, et de lui en faire un fidèle rapport. Je ne doutai plus que c'était à mon dernier conte que j'étais redevable de tant de bienveillance : je chargeai l'émissaire d'assurer à Madame que sa touchante bonté hâterait ma convalescence ; et que, plus heureux que *La Gaucherie*, j'aurais encore la jouissance de voir le nouvel Henri, et de faire des vœux pour son bonheur.

Je repris bientôt en effet toutes mes forces, et m'occupai spécialement de terminer ces contes qui me faisaient à la fois tant de partisans et de détracteurs. Bien que dans mon *vieux précepteur*, j'eusse eu l'intention de rendre un juste hommage aux personnes chargées de la première éducation des augustes enfants, je me vis en butte aux plus perfides interprétations. On prétendit que j'avais eu la témérité de me peindre dans le précepteur *Dupernay* ;

et que j'osais me mettre sur la même ligne que ceux à qui Charles X avait confié ses petits-enfants. On m'accusa de jeter dans l'imagination de ces derniers, des principes dangereux et contraires à la dignité de leur être. Ce fut en vain que dans *la Dot au berceau* je peignis avec quelque bonheur la joie qu'éprouva la France entière à la naissance de *Dieu-Donné*; et que je racontai le plus fidèlement qu'il me fut possible, cette cotisation vraiment nationale, pour doter à son berceau le nouveau-né; ce fut en vain surtout que dans *la Première revue*, j'exprimai combien le jeune prince était déjà cher à l'armée; et qu'à la lecture de ce récit tracé par un cœur français, toute la famille royale fut émue, et me fit adresser par Madame les plus honorables félicitations, mon *Nid de Ramiers* pesait toujours sur la poitrine de mes détracteurs; et je sus que l'un d'eux avait dit, dans l'égarement

de son dépit, qu'il me *laverait la tête*, la première fois qu'il me rencontrerait chez son altesse royale. Je le fis avertir par la dame d'un haut rang, qui m'était si dévouée, que ma tête, quoique sexagénaire, était aussi propre en dessus, qu'énergiquement conditionnée en dedans; et que ceux-là qui oseraient entreprendre de la *laver*, s'exposeraient à salir leurs oreilles. Cet élan d'un homme de lettres fort de son indépendance, irréprochable dans sa conduite, produisit tout l'effet que j'en attendais : mes ennemi furent contraints de garder le silence. Ma vieille tête qu'on prétendait *laver*, bouillonnait alors avec plus de force que jamais; car il est dans ma nature d'oser m'élever avec les obstacles : je formai donc le projet d'offrir à mes jeunes lecteurs le noble caractère du gouverneur d'un jeune prince dont il encourut la disgrâce par son austère franchise, et de prouver qu'il faut, en

quelque sorte, faire abnégation de soi-même, et se préparer à des entraves sans cesse renaissantes, à des luttes vigoureuses, lorsqu'on veut jeter dans l'imagination des enfants des rois, quelques idées qui leur prouvent qu'il faut être homme, avant que d'être prince; qu'il faut être bien convaincu que chacun de ceux sur lesquels Dieu nous destine à régner, fut doté par lui d'une âme, d'une intelligence et d'une force qu'on ne saurait enchaîner que par le mérite personnel et surtout par la bonté. Cicéron nous dit¹ : « Rien ne rend plus cher au peuple, que la bonté. » Mais cette bonté ne doit jamais être portée jusqu'à la faiblesse : elle ne produirait alors que la défiance et le désenchantement. Par ce mot *Bonitas* Cicéron entend cette immuable justice envers tous; cette égale affection pour chacun des

¹ Nihil est tam popolare quam bonitas.

enfants de la grande famille, ce même appui, ce même dévouement, sans nulle distinction de rang, ni de fortune ; mais en même temps cette inflexible vigueur pour le maintien du pacte social, pour l'éclat du trône où nous a placés la Providence : cette volonté ferme et constante de soutenir ses droits en respectant ceux des autres..... Ce fut ce que décrivit, avec un si noble courage, Fénelon dans les fables qu'il composa pour le duc de Bourgogne, petit-fils de Louis XIV, et qui lui valurent la haine des courtisans en faveur, l'exil et la douleur de voir ses écrits au moment d'être livrés aux flammes. Je n'avais à redouter moi, *ni tant d'honneur, ni tant d'indignité*. J'étais loin de ressembler à l'immortel auteur de *Télémaque* : Je n'avais ni son génie, ni son influence, ni son haut rang social ; mais je possédais ce qui lui manquait : « mon indépendance, une entière abnégation des

titres, des grandeurs qu'on paie trop souvent plus cher qu'ils ne valent. Je ne paraissais au palais des Tuileries, que pour répondre aux ordres d'une princesse chère au peuple, et qui me chargeait d'en inspirer l'amour à ses enfants. Je n'étais en un mot sous l'autorité de personne; je ne devais compte qu'à moi seul de ce que je pensais, de ce que j'écrivais, et pouvais répéter cet admirable passage de Sénèque, qui donne à l'homme une si juste idée de sa dignité¹ : « Le plus puissant est celui » qui n'appartient qu'à lui seul. »

Je terminai donc mon recueil, par le conte à la fois le plus énergique de tous, et le plus utile aux jeunes princes qui trop souvent oublient ce qu'ils doivent à ceux qui consacèrent leurs travaux et leur existence à faire de leurs élèves des hommes dignes de gouverner leurs

¹ Potentissimus est qui se habet in potestate.

semblables : j'écrivis *La vieille Tour* avec toute la chaleur dont j'étais capable ; et la communiquai particulièrement à la nouvelle *Jeanne d'Albret*, qui l'approuva, en me déclarant que rien ne pouvait mieux compléter ma mission d'écrivain moraliste, et graver dans la mémoire de son fils ce qu'il devait aux personnes chargées de diriger sa première éducation.

Mon second volume se trouvait terminé ; et j'allai le présenter aux augustes enfants , entourés de courtisans que je savais être mes inflexibles détracteurs. Je m'en aperçus sans peine à leur accueil froid et compassé. Toutefois je me rappelle que la vicomtesse de Gontaud , qui me parut alors ne pas partager l'opinion de certaines gens sur mon ouvrage , fut émue jusqu'aux larmes, en lisant ce que j'avais écrit sur le premier feuillet du volume que je lui présentais ; c'était un hommage de l'au-

teur à la seconde mère des enfants de France. — Oh ! c'est bien vrai, dit mademoiselle en lisant l'inscription ; et aussitôt elle me présente sa jolie main à baiser. J'y pose mes lèvres sexagenaires ; mais la jeune princesse , par un mouvement involontaire , essuie sa main sur son tablier de taffetas vert ; et rougit tout à coup par la crainte de m'avoir blessé. Le jeune duc s'en aperçoit ; et, voulant m'indemniser , il me présente sa main blanche et potelée, en me disant avec la plus naïve cordialité : « Et moi donc ? — De tout mon cœur, » monseigneur ; il m'est doux de rendre » hommage à une main destinée à répandre des bienfaits. » A ces mots je baise avec une vive expression, la main du jeune prince qui me dit d'un ton ravissant : « Je ne l'essuie pas , moi. » Ce trait de la plus délicate bonté, n'est jamais sorti de ma mémoire ; et j'ose penser que mes lecteurs me sauront gré

de le retracer ici, avec tout l'intérêt qu'il inspire, avec toute la fidélité qu'il mérite.

J'aurais beaucoup d'autres traits remarquables de l'enfance du duc de Bordeaux, à retracer dans ce chapitre, si déjà des compilateurs à qui je les rapportais à cette époque, n'en avaient fait usage dans leurs publications. Je me bornerai donc au seul trait de dignité d'âme et d'héroïque fierté, dont je fus l'heureux témoin. Ce jeune prince, déjà promu au grade de colonel général des chasseurs, prenait un grand plaisir à espadonner avec un joli sabre à poignée dorée ; mais dont la lame était de baleine argentée, afin qu'il ne pût se blesser. Il avait déjà cassé des porcelaines, heurté des meubles, et même écorché la figure de plusieurs personnes attachées à son service. Il venait justement d'en atteindre une au front, lorsque madame de Gontaud, entrant tout à

coup, lui ordonne de lui remettre son sabre. Le royal enfant hésite un instant; puis prenant l'attitude d'un héros, et pressant l'arme sur sa poitrine, il s'écrie d'une voix ferme et très-prononcée : « Non !... Je ne rends point mon sabre » à une femme.— Monseigneur, il faut » obéir. » Et comme l'honorable gouvernante insistait avec une austère fermeté, le jeune prince courant vers l'officier des gardes qui attendait, ainsi que moi, l'effet de ce noble mouvement, il lui dit : « Tenez, colonel, faites-moi le » plaisir de me garder mon sabre !... » Aussitôt les larmes le gagnent; et il fait des excuses à madame de Gontaud, qui, par son silence, ne blâme, ni n'approuve une résistance qui annonçait, dans ce charmant enfant, les premiers élans du véritable honneur. Il cherchait à lire dans mes regards ce que je pensais de sa conduite : trop vivement ému, pour ne pas l'approuver, mais trop discret

pour donner une interprétation au silence de la vicomtesse, je me contentai de serrer en secret la main du jeune duc qui ne douta plus de tout le plaisir qu'il me faisait éprouver.

Cependant mon second volume ne cessait pas d'exciter contre moi l'humeur des mécontents. Ils traitaient mon conte de *la vieille Tour*, d'une audacieuse présomption qui me faisait élever le titre d'instituteur au niveau de ce qu'il y avait de plus respectable. Ils prétendaient surtout que j'avais eu l'intention de me personnifier dans le vieux solitaire dont je peignais, avec tant de plaisir, les honorables services. Ce qui surtout remuait leur bile, excitait leur mécontentement, c'était la conclusion de mon ouvrage, où, m'adressant directement aux rejetons de nos rois, je leur disais en parlant des flatteurs : « Si j'ai » démasqué, sans pitié, ces redoutables ennemis du repos et de la gloire

» des princes , si je me suis livré quel-
» quefois à l'indignation qu'il m'in-
» spirent , ce ne fut jamais que par le
» désir de vous préserver de leur poi-
» son corrupteur. » Il n'était pas un
courtisan , un seul flaireur de dignités,
ou d'emplois, qui ne s'attribuât le por-
trait que j'avais fait de ces protégés de
cour ; et qui ne m'en conservât un im-
placable ressentiment.

Ce furent enfin mes dernières paro-
les adressées au frère et à la sœur , en
leur faisant mes adieux, qui soulevèrent
contre moi la secte adlatrice ; elle ne
pouvait concevoir que j'eusse eu le cou-
rage de faire imprimer et de dire aux
enfants de France :.... « Mais jamais
» votre vieux conteur ne se mêlera
» parmi les courtisans qui se trouve-
» ront sur votre passage. Il vous suivra
» par la pensée, du fond de sa paisible
» retraite ; et s'il entend ses vœux pour
» vous , répétés un jour par les Fran-

» çais ; s'il apprend surtout que parmi
» les traits de bonté qui signaleront
» votre caractère, il en est quelques-uns
» qui lui rappellent ces contes qu'il vous
» offrait dans votre enfance, combien
» il s'applaudira de ses efforts ! Que de
» touchants souvenirs viendront em-
» bellir sa vieillesse ! Chaque fois que
» vos noms chéris se présenteraient à
» sa mémoire, une voix secrète lui di-
» rait tout bas : « Tu ne fus pas inutile
» à leur bonheur. »

« Quelle arrogance ! » disait l'un :
« rougir de se mêler parmi les courti-
» sans ! — Quelle présomption ! » disait
» l'autre : « oser croire qu'il est utile au
» bonheur de l'héritier du trône ! —
» S'imaginer, » ajoute celui-ci, « que ses
» insipides radoterics resteront dans le
» souvenir des enfants de France ! —
» Prendre devant eux, » s'écriait celui-
» la, « le ton d'un censeur austère, se
» gourmer comme s'il était un *Per-*

» *rault*, un *Berquin* ! — Eh pourquoi ,
» messieurs , » s'écriait à son tour celui
qui s'était proposé de me laver la
tête ; « pourquoi ne pas instruire ma-
» dame , que toute la cour désapprouve
» les écrits de son protégé : je m'en
» charge moi ; et bientôt le conteur li-
» béral rentrera dans la poussière d'où
» il est sorti. »..... J'étais instruit de
cette ligue offensive ; et je laissais en
souriant l'orage s'amonceler sur ma
tête. On touchait à la fin de l'année ;
et le dimanche qui suivit le premier
jour de l'an , je me rendis en costume
de cour , au pavillon de Marsan , pour
offrir à madame mes vœux et mes hom-
mages. Elle était dans tout l'éclat de sa
parure , environnée des plus hauts per-
sonnages , des officiers supérieurs de sa
maison. Chacun de ses enfants était à
son côté ; et tout ce que la capitale ren-
ferme de militaires , de magistrats , de
savants , d'hommes de lettres et d'artis-

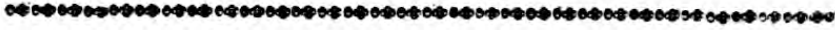
tes célèbres, défilai^{ent} devant la princesse et son brillant cortège. L'huissier, après avoir annoncé les différentes corporations, prononce mon nom; et je m'avance seul et sans aucune escorte, me disposant à improviser ce que le cœur me dicterait. Je ne pouvais toutefois me défendre d'un certain trouble, en traversant des groupes où j'apercevais mes détracteurs; celui surtout qui s'était chargé de me desservir auprès de madame, jouissait par avance de la confusion que j'allais éprouver.... Mais qu'on juge de son désappointement et de la délicieuse émotion que je ressentis, lorsque son altesse royale, me devançant dans ce que je me proposais de lui adresser, proféra textuellement ces paroles : « Je vous reçois avec un grand » plaisir, monsieur : j'étais impatiente » de vous remercier publiquement et » devant les nombreuses personnes qui » m'entourent, des deux volumes que

» vous avez écrits pour mes enfants... »
Puis me les désignant avec une expression maternelle, elle ajouta. « Ils sont
» encore trop jeunes pour sentir tout
» ce qu'ils vous doivent; et ce n'est
» que dans quelques années, que le duc
» de Bordeaux qui en aura fait son
» profit, ira vous remercier chez vous. »
Je fus si vivement touché de cet honorable hommage, et surtout de ce noble courage de me défendre contre mes ennemis, que je ne pus d'abord proférer une parole; et le jeune duc saisissant ce moment de silence, me dit à son tour d'une voix qui me semblait partir du cœur: « C'est un beau livre que celui
» de vos contes: je les relirai souvent;
» et les conserverai toute ma vie. »
J'exprimai le mieux qu'il me fut possible, tout ce que me faisait éprouver ce moment l'un des plus beaux de ma longue carrière; et terminai mon allocution pleine de trouble, en disant à

madame qu'elle me donnait de mes faibles travaux la plus belle récompense que je pusse ambitionner; et qu'armé de son honorable suffrage, il m'était permis de défier mes détracteurs de m'intimider dans ma marche, et de m'empêcher d'arriver au but que je m'étais proposé. En prononçant ces derniers mots, je vis certains yeux se baisser, et surtout ceux du prétendu *Laveur de tête* qu'un singulier hasard fit tomber sous ma main quelque temps après; et avec lequel j'eus la scène la plus piquante et peut-être la plus gaie qui se soit jamais passée dans les salons du pavillon de Marsan. Je ne puis résister au plaisir de la raconter à mes lecteurs.







LES

FRANCS-MAÇONS

Avant de décrire la scène étrange que j'annonce, il est indispensable que je donne une juste idée de cette antique association sur laquelle on a tant écrit, contre laquelle on a répandu tant de mensonges, inventé tant d'absurdités. L'honneur et la reconnaissance m'imposent le devoir de récriminer en fa-

veur de la franche-maçonnerie où j'ai trouvé tant de jouissances d'âme, les plus doux, les plus nobles épanchements de l'amitié, des consolations dans les peines, des secours dans les dangers, le plus saint amour de l'humanité; le plus grand respect pour la religion, les mœurs, les lois et le maintien de l'ordre social... J'ai depuis, soixante-dix ans, parcouru tous les rangs, étudié les différentes classes de la population, fréquenté des réunions dans tous les genres; j'ai cherché longtemps l'association la plus sûre pour celui qui sait aimer et sentir; pour le philanthrope qui exige autant d'égards pour ses opinions, que lui-même il respecte celles des autres; où l'immortalité de l'âme ne soit point une chimère, l'hypocrisie un masque séduisant, la bonté une faiblesse de caractère, la bienfaisance une ambition déguisée, le vrai talent un despotisme,

l'opulence une séduction , la puissance une tyrannie.... où tout soit au contraire soumis au même rite, enchaîné par le même serment, courbé, sans humiliation, sous le niveau de l'égalité.... Et je n'ai pu trouver tous ces avantages que chez les francs-maçons bien convaincus de la haute mission qu'ils ont à remplir sur la terre.

Je l'avouerai franchement , les discordes civiles ont fait filtrer chez eux des esprits turbulents, des médiocrités présomptueuses qui osent prétendre à la célébrité ; des agents secrets de cette caste usurpatrice, ennemie irréconciliable de l'égalité des droits sociaux ; des émissaires de l'intolérantisme qui veut tout asservir à son pouvoir.... J'avouerai encore que, parmi les loges trop nombreuses qu'on a laissées s'établir en France, il en est de véritablement indignes de l'initiation, qui ne font de la franche-maçonnerie qu'un trafic, de

leurs mystères qu'une épreuve effrayante, et de leurs banquets qu'une orgie.... Mais ce ne sont là que de ces abus inévitables que produisent les temps et les circonstances. L'observateur impartial ne doit porter ses regards que sur cette masse d'hommes de bien qui sont parvenus aux plus hauts degrés de l'ordre maçonnique; et dont la majeure partie compose le sénat, ou le *Grand-Orient*, où l'on compte des officiers de la couronne, des pairs et des maréchaux de France, des généraux de tout grade, d'anciens magistrats; ce que le barreau français a de plus éloquent, la littérature de plus distingué, le commerce de plus honorable; et surtout ce que la classe moyenne a de plus probe et de plus agissant: je veux dire ces industriels, ces artisans infatigables, ces modestes marchands en tout genre, composant tout à la fois la force, la richesse de l'état; et qui,

dans les loges maçonniques, mêlés et confondus avec les grands du jour et les plus hautes célébrités, forment ce faisceau précieux, impérissable, où chacun est compté pour ce qu'il vaut, où chacun jouit du titre d'homme qu'il a reçu du créateur. C'est, en effet, en lui rendant grâce, la main sur le cœur et les yeux levés vers lui; c'est en suivant ses préceptes admirables, qu'environ trente-cinq mille Français, réunis sous la même bannière et soumis au même signe, à la même parole, font entre eux un cours de morale primitive, de devoirs civiques, d'amour de ses semblables, de dévouement au monarque, de concorde et de paix, en prenant pour devise et pour règle ces belles paroles de Salluste¹ : « Consolidons » tous les moyens d'union.... Extir-

¹ *Firmanda sunt concordiae bona, et discordiae mala expellenda!*

» pons tous les genres de discorde ! »

On ne sera pas étonné, d'après ce tableau fidèle, que l'ordre maçonnique remonte jusqu'aux premiers âges du monde. Il a servi tour à tour la religion, les peuples et les rois, les sciences, les arts, et surtout l'humanité. Les Égyptiens en transmirent aux Grecs les rites, les mystères ; et cette grande nation, source féconde de tout ce qui donne une idée du génie de l'homme, les a répandus sur la surface du globe. Mais ce fut principalement dans l'antique Albion, que les francs-maçons construisirent des temples à l'instar de celui bâti par Salomon. On lit dans les vieilles chroniques de l'Angleterre, qu'au dixième siècle, sous le règne d'*Aldestan*, fut établie une loge régulière de francs-maçons, présidée par le prince *Edwin* frère du roi. Au douzième siècle, l'ordre fit construire le temple de Strasbourg ; et bientôt ses associations for-

mèrent dans l'Europe entière une chaîne immense, indestructible. Aux treizième et quatorzième siècles, presque tous les souverains et les héros les plus célèbres, furent initiés aux mystères de l'ordre. En 1245 on ne pouvait être grand d'Angleterre, sans appartenir à *l'art royal*. Henri VI lui-même voulut en donner l'exemple. En 1500 la maçonnerie fut dirigée par l'ordre de Malte; et l'on sait tout ce qu'elle produisit alors de grands hommes et d'illustres guerriers. Bientôt Henri VIII s'en déclara le protecteur : ce fut avec l'équerre et le compas des francs-maçons, que ce monarque posa la première pierre de l'abbaye de Westminster. Enfin au commencement du dix-septième siècle, l'illustre *Georges-Payne* fut élu grand maître de l'ordre que transporta chez nous lord *Waters*. Le duc *Dantin* reçut de lui la grande maîtrise; après ce dernier, elle passa dans les mains du comte de *Cler-*

mont ; et , depuis cette époque , la maçonnerie française fut dirigée par des princes du sang royal , entourés de tout ce que la nation comptait de plus grand , de plus célèbre dans les différentes classes de l'ordre social.

A ce récit historique et fidèle de l'antique , de la noble origine de la franche - maçonnerie , joignons une peinture abrégée des jouissances qu'elle procure , des ressources qu'elle présente : elles sont incalculables.... Un voyageur est dépouillé par des brigands , de tout ce qu'il possède : il gagne la ville prochaine , s'informe quels sont les initiés à l'ordre ; et , à l'instant même , il retrouve une famille.... Un pauvre plaideur arrive de province , pour revendiquer un héritage que lui dispute un homme puissant : c'est en vain que celui-ci l'accable de son crédit , l'effraie par ses menaces ; l'opprimé ne perd pas courage ; il est maçon : il raconte ses

malheurs ; et à l'instant même un des premiers orateurs du barreau prend sa défense, et lui fait restituer tous ses droits.... Un vieux militaire se présente dans une loge, moins affaibli par ses longs services, que par un chagrin profond. On l'interroge ; il n'ose répondre : Pressé de questions, il avoue que la compagne de sa vie est atteinte d'une maladie mortelle ; mais que sa modique pension de retraite ne lui permet pas de lui procurer les ressources de l'art. Aussitôt les plus célèbres médecins appartenant à l'ordre maçonnique, s'établissent auprès de la malade, qui retrouve, par leurs soins fraternels, la vie, la force et le bonheur.... Enfin un père de famille, chef de bureau, réformé après trente ans de service, est au moment de placer ses économies, l'unique ressource de sa famille, chez un de ces grands spéculateurs, aux dehors imposants : sa ruine sera complète ; mais

averti par un financier franc-maçon, connaissant bien la place de Paris, il découvre que l'intrigant est un joueur de bourse, entaché de deux ou trois banqueroutes; en un mot « un de ces jongleurs de probité, dit Juvénal, qui s'imaginent que l'honneur est comme les ongles, et qu'il repousse. »

Mais ce n'est pas seulement dans sa patrie que le franc-maçon trouvera des secours, des avis et des consolations, c'est dans tout le monde civilisé, c'est dans les régions les plus lointaines. En Suisse la loge nationale de Berne lui offre un asile; à La Haye le prince d'Orange devient son appui; à Stockholm il trouve un frère dans Charles-Jean; à Berlin Frédéric-Guillaume lui prouvera qu'il est le digne héritier de Frédéric-le-Grand. Dans les trois royaumes il recevra l'accueil le plus flatteur de tout ce qu'il y a d'illustre dans le gouvernement, la marine et le commerce.... Traverse-

t-il l'immensité des mers, il trouve à Saint-Domingue, le Grand-Orient d'*Haïti*; à la Havane le *conseil consistorial*; à la Caroline la grande loge de *Charlestown*; à la Louisiane celle de la *Nouvelle Orléans*; aux États-Unis, à Rio-Janeiro, à la Martinique, à l'île de Bourbon et jusqu'en Colombie, des frères affiliés au Grand-Orient de France, qui tous s'empresseront de lui prouver que, de quelque nation qu'ils soient, les francs-maçons n'en forment qu'une.

Pénétrons plus avant, et prouvons que la puissance de nos liens fraternels est si forte, qu'elle s'exerce même entre ceux que les intérêts de la patrie ont armés les uns contre les autres. Comment oublier ce combat sanglant de Trafalgar, où la marine française, obligée de céder à la supériorité des forces, au génie d'un ennemi fameux, résolut de mourir, plutôt que de tomber aux mains du vainqueur? *Nelson* avait donné

l'ordre qu'on ne fît point de quartier. Les vaisseaux des deux partis, confondus dans leurs mâts et leurs cordages, étaient si étroitement serrés les uns contre les autres, que la surface de la mer n'offrait plus qu'un champ de bataille où se formait la plus horrible mêlée. Chaque pied de pont était disputé, défendu, acheté par un grand nombre de mourants et de blessés qui poussaient mille cris douloureux et d'éternels adieux à leurs frères d'armes. Dans ce choc épouvantable, au milieu des haches flamboyantes, au bruit des armes et du feu de la mousqueterie, plusieurs marins français, au moment d'être précipités dans les flots teints de sang, se rappellent que la maçonnerie est, chez les Écossais, un véritable culte : ils hasardent les premiers signes connus ; on leur répond : ils font celui de détresse, bien légitime en pareil cas ; et plus de cent soixante d'entre eux sont

emportés sur les bras de leurs ennemis, déposés à bord, comblés de soins et rendus à la vie. La fraternité, plus puissante que la gloire, se fait entendre : l'humanité retrouve son empire, et la victoire gémit sur ses lauriers.

Que ne puis-je retracer ici les soins touchants, les secours ingénieux et les preuves innombrables d'un dévouement fraternel, que reçurent nos guerriers sur les rives de la Bérésina, ainsi que tous ceux de nos prisonniers en Prusse, en Russie, qui appartenaient à *l'art royal* ! Jamais, non jamais la sainte humanité ne grava dans ses annales de traits plus admirables. On eût dit que l'ombre du Grand-Frédéric, de ce fondateur d'un des plus beaux rites de la maçonnerie, veillait sur nos malheureux compatriotes, et qu'il criait à ses guerriers : « Ne distinguez ni la nation, ni » les uniformes !.... Ne voyez que des » frères ; et songez à vos serments ! »

Mais pour varier ces sombres couleurs, rapportons ici l'anecdote historique et tant de fois racontée par *Désaugiers*, avec cette verve bachique et cette heureuse bonhomie qui le caractérisaient. Il était à Saint-Domingue, à l'époque de l'insurrection des noirs. Égaré dans les mornes, poursuivi par un parti d'hommes de couleur, il tombe dans leurs mains : on l'attache à un arbre; encore quelques instants, et il expire sous le fer meurtrier des insurgés.... Loin de se laisser abattre à l'aspect des armes qu'on charge en sa présence, il improvise quelques refrains, invoque *Piron*, *Panard* et *Collé* de lui préparer un petit coin dans les Champs-Élysées où il puisse encore chanter et boire.... Ne fût-ce que de l'eau du Léthé.... Cette joyeuse résignation frappe celui qui doit commander l'exécution : il s'approche du chanteur qui fait, au hasard, un signe

maçonnique ; l'homme de couleur lui répond : l'autre alors fait le cri de salut des *enfants de la lumière* ; le chef des noirs le couvrant aussitôt de son corps, dit à ceux qu'il commande : « Il est » mon frère ; et si vous tirez, je dois » mourir avec lui. » L'escouade reste immobile, silencieuse.... Et la maçonnerie conserve à la France son chansonnier le plus aimable, et le meilleur des hommes.

Enfin à cette époque de pénible mémoire, où les puissances de l'Europe, coalisées contre nous, pénétrèrent dans notre patrie... Nous avons compté d'assez glorieuses journées, pour avoir le courage d'avouer quelques défaites... A cette époque, dis-je, où l'invasion de l'Europe nous mit au pouvoir du vainqueur, le muséum de Paris réunissait tout ce que le monde civilisé avait produit de chefs-d'œuvre. Le ressentiment et l'avidité voulurent non-seulement re-

prendre ce que nous avons conquis; mais nous dépouiller de nos propres richesses. On allait procéder à leur partage entre les diverses nations campées dans nos murs; lorsque *Denon*, directeur du musée, et qui s'était fortifié dans l'art royal, en étudiant en Egypte l'intérieur des pyramides, reconnut dans le commissaire anglais un des plus hauts dignitaires du rite écossais, avec lequel il s'était rencontré dans la loge royale de Berlin. Il le somme, au nom des *enfants de la vraie lumière*, de secourir ses frères; lui rappelle ce que ceux-ci avaient fait dans d'autres temps, pour les maçons de la Grande-Bretagne; et la capitale de la France conserve son trésor le plus précieux, ce muséum qui la fait surnommer dans les deux mondes la métropole des arts.

Ainsi donc, depuis huit siècles entiers, dans les régions lointaines, même parmi les hordes sauvages; en paix, comme

en guerre ; au milieu du plus horrible carnage, comme au sein de fêtes civiques ; au palais des rois et dans l'humble retraite du philanthrope ; sur le vaisseau amiral et sur la barque du pêcheur ; dans les camps, à la ferme, au musée, à la tribune publique, à l'oratoire des différents cultes, partout où l'on adore l'Éternel, partout où le cœur bat pour ses semblables, la franche-maçonnerie s'étend et pénètre comme les rayons de l'aurore ; partout elle féconde le cœur de l'homme, l'agrandit et l'épure : aussi a-t-elle en France pour emblème, le soleil dardant ses rayons, et pour devise : « De lui nous vient la lumière et » la force. »

Je prie mes lecteurs de m'excuser si je suis entré dans tous ces détails ; mais ils étaient indispensables pour leur prouver que cette franche-maçonnerie tant

¹ Ab illo lux et robur.

persécutée par ceux qui redoutent *la vraie lumière* ; et si décriée par les sots qui la méconnaissent, ou ne peuvent la comprendre ; que cet *art royal* enfin qui s'étend sur l'un et l'autre hémisphère, et que le grand Frédéric lui-même avait surnommé *le lien des peuples*, offre à l'homme doué par la nature de l'amour de ses semblables, et surtout avide de connaître les vérités primitives, éternelles, un attrait, des jouissances, en un mot une dignité d'être qu'il chercherait en vain dans le monde qu'égarent les préjugés, et qu'asservissent les passions. Je n'aurai pas de peine alors à convaincre les personnes sensées et de bonne foi, que le franc-maçon ne saurait, sans une lâcheté qui le rendrait indigne de ce titre, entendre calomnier ses frères, nier le bien qu'ils répandent, ridiculiser leurs mystères, sans les défendre avec toute la chaleur qu'inspire le devoir d'un initié... C'est

ce qui m'arriva dans les salons de madame la duchesse de Berri. Elle avait, étant Napolitaine, une prédilection bien naturelle pour la musique italienne; et les premiers chanteurs des Bouffes se réunissaient souvent chez son altesse royale, qui m'avait fait l'honneur de m'inviter à ses brillants concerts. Quoique je fusse peu partisan de l'école italienne dont la savante mélodie ne pouvait me faire oublier l'expression dramatique de la musique française à laquelle je devais mes succès les plus honorables, je me fis un devoir de répondre aux ordres de la princesse; et je me rendis un soir au pavillon Marsan où se trouvaient réunis les anciens et les nouveaux grands, luttant ensemble avec une prétention curieuse pour l'observateur impartial. Je me trouvais au milieu de tous ces hommes titrés, simplement vêtu, sans la moindre broderie, et sans le plus simple ruban; ce qui me

faisait remarquer de tous ces courtisans chamarrés de leurs insignes. Aussi l'aimable duc D*** qui se plaisait à cacher l'éclat de sa naissance, sous les dehors les plus modestes, me dit-il avec une grâce ravissante, et m'honorant d'un serrement de main : « Il n'y a que vous » ici de véritablement décoré ; vous ne » l'êtes pas. — Vous vous trompez » monsieur le duc ; » répliquai-je avec émotion : « vous venez de m'accorder » la plus belle décoration que je pouvais » désirer. » Bientôt je fus abordé par les généraux *Rampon*, *Lauriston*, et plusieurs autres officiers dignitaires du grand Orient de France dont je présidais alors la première chambre, et qui vinrent échanger avec moi le salut fraternel. La conversation tombe sur les francs-maçons, et soudain vient s'y mêler le comte D*** qui s'était vanté de me *laver la tête*, lorsqu'il me rencontrerait chez la digne mère des enfants

de France. Je l'attendais de pied ferme et me disposais à le combattre par quelques plaisanteries qui mettraient les rieurs de mon côté. Mon adversaire paraissait être au moins sexagénaire, ainsi que moi. Il était encore vert pour son âge; il portait la tête haute, et son coup d'œil, sans être spirituel, avait une certaine dignité. Sa voix était aigre et tranchante; et sa bouche, à moitié béante, laissait découler ses paroles avec une insouciance qui en détruisait l'expression. Ce n'était point par ce qu'il disait, qu'il prétendait se faire remarquer; mais par le haut rang qu'il occupait à la cour et surtout par son illustre race. Il me rappelait en un mot ce portrait, si énergiquement tracé par Salluste, des superbes patriciens de son temps; mais que je ne répéterai point, pour donner à celui-ci tout le temps de se gourmer à son aise et de promener tantôt avec dédain, tantôt avec une humilité re-

marquable ses regards incertains sur tous ceux qui l'entourent.

On parlait donc de la grande influence qu'a, dans un état, la franche-maçonnerie; et l'on citait à ce sujet divers souverains qui s'étaient fait un devoir de se placer à la tête de cette importante association, afin de la diriger vers le bien public et les intérêts de la couronne... « Ne me parlez pas des francs- » maçons : » dit le comte, en me regardant de la haute région où il se croyait placé. « Je ne saurais entendre pro- » noncer ce mot-là, sans m'imaginer » voir un ramas d'athées, de songes- » creux à faire pitié, de séditieux et de » révolutionnaires. Je ne conçois pas, » parole d'honneur, comment le roi » n'en fait pas justice. — Mais le roi » lui-même est franc-maçon. » Lui dis-je en souriant. — « Hein? qu'osez- » vous dire? — Que j'eus en 1788, à » Versailles, l'honneur de me trouver

» auprès du comte d'Artois, à la belle
» loge des trois frères. — Allons donc;
» c'est impossible — Quand j'affirme
» que je l'ai vu, il serait assez étrange
» qu'on osât me démentir... Et j'ajou-
» terai, monsieur le comte, avec tout
» le respect que je porte à la mémoire
» de vos ancêtres, que vous stigmati-
» sez un peu lestement une association
» respectable. — Ah bien oui, respec-
» table!... Est-ce que vous en faites
» partie? — Sans doute; et je m'en
» fais honneur. — Et c'est dans les sa-
» lons de son altesse royale que vous
» osez l'avouer? — Mais vous ignorez
» donc encore que son altesse royale
» est la veuve d'un franc-maçon : titre
» auquel il dut trois fois la vie? je vous
» croyais plus initié dans les secrets de
» la cour. Vous ignorez donc encore
» que le duc de Berri devait être élu
» notre grand-maître, lorsqu'il fut at-
» teint du fer d'un assassin? — Tout

» ce qu'il vous plaira, » reprend l'homme de cour, en se mordant les lèvres ;
« mais je n'aurai jamais le moindre
» rapport avec ce que vous appelez *les*
» *enfants de la lumière*. — Parbleu,
» monsieur le comte, ne vous en défendez pas tant.... On voit bien que
» vous n'êtes point de la famille. »
Plusieurs éclats de rire échappent, à ces mots, aux officiers généraux placés derrière moi ; et le comte comprenant par là, toute l'application de ma plaisanterie, rougit de colère, se redresse, et me demande ce que signifie l'apostrophe que je viens de lui adresser. — « La vérité
» pure et palpable, » lui répliquai-je avec fermeté ; « vous ne pouvez appartenir
» à ceux que vous traitez de séditieux,
» d'athées et de révolutionnaires... Cependant », ajoutai-je, en riant malgré moi, « je vous prévins que, dans ce
» moment même, vous en êtes environné. — Comment cela ? — Vous

» venez de saluer avec déférence, le
» maréchal *Macdonald* : c'est notre
» premier grand-maître-adjoint... Vous
» serriez tout à l'heure la main du
» vieux général *Rampon* : c'est notre
» grand conservateur... Vous causiez
» il y a peu d'instants, avec l'excellent
» duc de *Maillé*, avec les ducs d'*Ha-*
» *vré*, de *Luxembourg* : ils sont tous
» nos officiers d'honneur... Le brave
» maréchal *Oudinot*, les généraux *Mai-*
» *son*, *Lauriston* nous appartiennent
» également par les liens sacrés de la
» fraternité. — Hélas! oui, dit aussitôt
l'un d'eux aussi malin que spirituel, et
désignant ses dignes frères-d'armes ;
« nous sommes de ces *séditieux*, de
» ces *songes-creux à faire pitié*, comme
» l'est notre cher auteur des contes
» aux enfants de France... — Ah! mon
» général, » repris-je en souriant, « vous
» allez achever de me brouiller avec
» monsieur le comte; il n'aime pas

» mon ouvrage. C'est au point qu'il a
» porté la gracieuseté jusqu'à dire qu'il
» me ferait l'honneur de me *laver la*
» *tête*, la première fois qu'il me ren-
» contrerait chez son altesse royale ..
» Je le supplierai toutefois de vouloir
» bien ajourner ce *second baptême*, jus-
» qu'à ce que je puisse trouver un par-
» rain. — Je me fais un devoir d'être
» le vôtre , » me dit un des officiers
généraux, avec cet élan d'un franc-ma-
çon, toujours prêt à défendre son
frère... « Et moi je vous offre d'être
» votre marraine. » Ajoute aussitôt une
des dames d'honneur de la princesse,
aussi distinguée par ses qualités morales,
que par la grâce répandue sur toute sa
personne. « Il y a assez longtemps, con-
tinua-t-elle, « que vous êtes notre ami,
» notre défenseur; nous devons à notre
» tour vous venger. » Ces mots char-
mants firent battre des mains à tous les
grands personnages dont j'étais envi-

ronné : cette scène divertissante attira madame qui, semblable à la charmante duchesse de Bourgogne, courait toujours vers l'endroit où retentissaient les accents de la gaieté. Son altesse royale se fit instruire de ce qui venait de se passer : elle en rit elle-même aux éclats ; et jetant un coup d'œil grave et désapprobateur sur l'imprudent détracteur des francs-maçons, elle le força de battre en retraite, en déclarant tout haut que je n'avais fait dans mes contes à ses enfants, que remplir ses intentions ; et qu'elle ne cesserait de les défendre contre tous ceux qui oseraient en blâmer les principes. De nouveaux applaudissements couvrirent ces paroles énergiques d'une princesse et d'une mère ; et le vieux conteur, habitué à prendre la nature sur le fait, ne put s'empêcher de remarquer que si, parmi les gens de cour, il en est beaucoup dont l'inimitable urbanité, et la connaissance des

hommes inspirent pour eux un profond respect; il en est aussi quelques-uns dont l'arrogance et l'inconsidération pourraient faire croire au moraliste observateur que le brillant saint-esprit placé sur la poitrine d'un courtisan, ne le rend pas toujours le plus spirituel du monde.



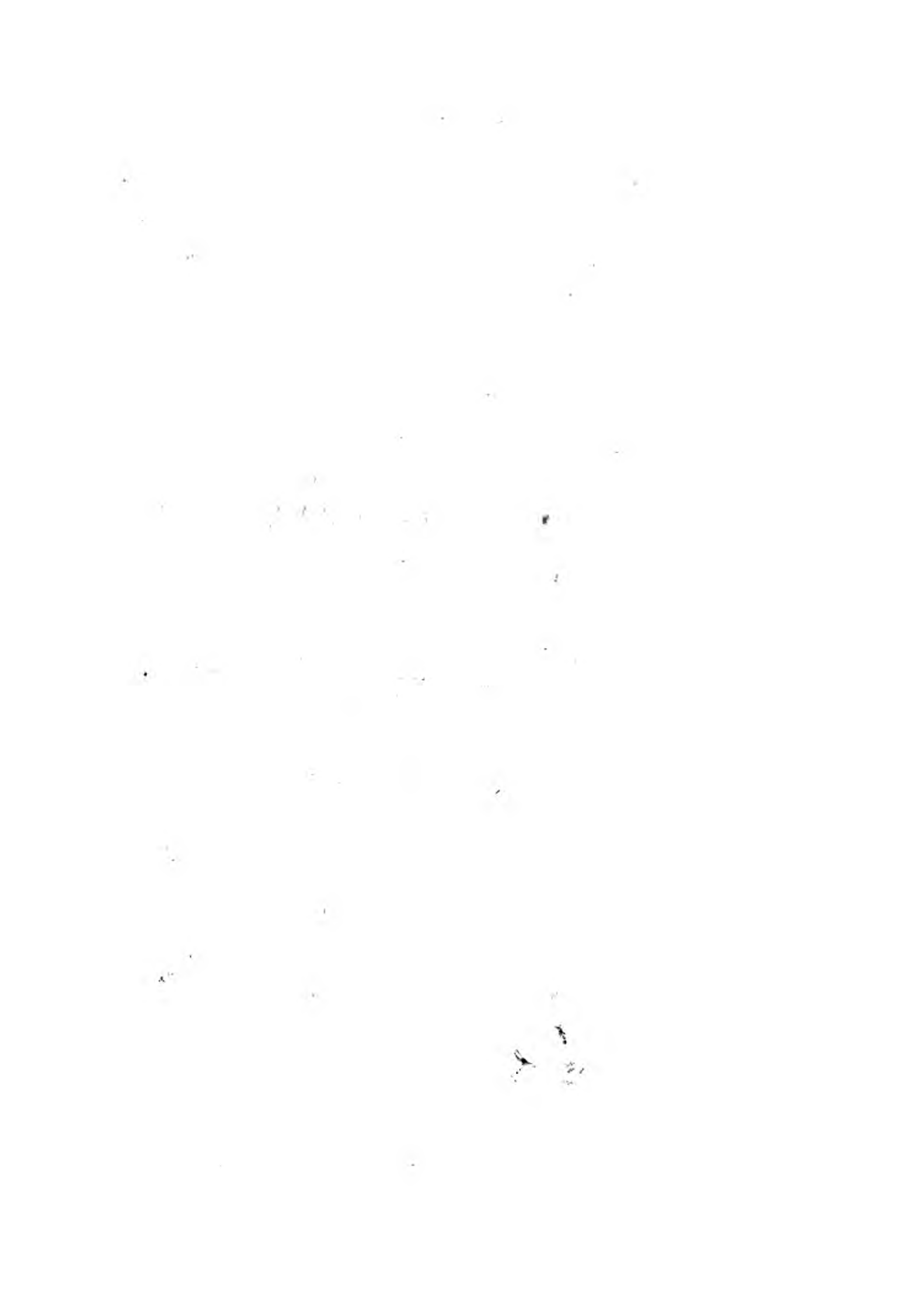
profond
res-uns
ération
iste ob-
-esprit
san, ne
i spiri-



MARIA - MALIBRAN.

Page 38.

Publié
par Louis Janet





Publié
par Louis Janet.



MARIA MALIBRAN

ETVAC

A cette époque de ma vie où j'obtenais des succès durables sur notre scène lyrique, dans ces temps si chers à mon souvenir, où *Pierre le-Grand*, *Léonore*, *Les deux journées* et *Une folie* me classaient parmi les auteurs qui rappelaient

notre bon *Sédaine*, les compositeurs m'honoraient du désir de travailler avec moi. Garcia, d'origine espagnole, mais, en quelque sorte, naturalisé italien, joignait au grand talent d'un chanteur-Bouffe celui d'un compositeur savant et gracieux. Il venait de faire exécuter au théâtre de l'Opéra-comique la partition d'un joli petit acte qui avait obtenu beaucoup de succès. Il désirait s'essayer de nouveau sur notre scène lyrique, et me demanda si j'avais à lui confier un poëme en un ou deux actes. Je lui répondis que j'avais en tête plusieurs canevas dramatiques; et que s'il voulait m'indiquer l'heure où je pourrais aller causer avec lui, nous choisirions ensemble le sujet qui lui conviendrait le mieux. Je me rendis donc quelques jours après rue de Louvois, où Garcia demeurait alors avec la famille *Naldi*. J'entre dans une antichambre conduisant à divers appartements.

ments: un domestique veut m'introduire au salon ; mais j'entends dans une pièce latérale dont la porte était fermée, les cris plaintifs d'un enfant : « C'est » la petite Maria , » me dit le domestique , d'un ton de commisération, « que monsieur corrige, pour avoir » chanté faux quelques notes.... » A ces mots les cris de l'enfant redoublent ; je m'élançe vers la porte et l'ouvre , en disant à Garcia : « Mille pardons, mon » cher ! Mais partout où crie une jeune » fille , j'arrive. » Le père déconcerté par ma subite apparition , lâche la pauvre petite, qui se sauve dans un coin de la chambre, attachant sur son libérateur qu'elle ne connaît pas, un regard d'une expression si profonde, que j'en tressaille malgré moi. Garcia m'em-mène vers son cabinet de travail ; et je l'accompagne, en jetant un dernier coup d'œil sur l'enfant toujours immobile, mais dardant sur moi ses deux

grands yeux flamboyants, comme sur une divinité tutélaire qui venait à son secours.

Nous nous entretenons le compositeur et moi, de l'association projetée; et après avoir causé plus d'une heure ensemble, je sors, et je retrouve tapie dans un coin de l'antichambre, ma petite protégée qui n'ose pas proférer une seule parole; mais qui semble me dire: « Si vous n'obtenez pas ma grâce, les » coups vont retomber sur moi, dès que » vous serez parti. » Je la compris à merveille; et, serrant la main de Garcia, je lui dis que pour conclure notre association, il me fallait des arrhes. — « Des arrhes! » me répondit-il avec étonnement. « Oui, des arrhes; et celles » que je vous demande, ne m'auront » jamais été plus profitables.... C'est » la grâce de votre enfant.... Je sais » bien que fausser quelques notes, c'est » impardonnable pour la fille de Garcia;

» mais à tout péché miséricorde.» Je soulève aussitôt la petite dans mes bras, et l'appuyant sur ceux de son père, j'oblige celui-ci à recevoir le baiser du repentir, et à prononcer le pardon. Maria passe alors ses bras autour de mon col; et me dit tout bas à l'oreille, avec cet accent de l'âme que je crois entendre encore : « Je ne vous oublierai de ma vie. »

Quelques mois après Maria suivit son père avec toute sa famille, en Angleterre, et de là aux Etats-Unis où elle se fit remarquer dans ses débuts sur la scène lyrique, par une voix ravissante, une méthode admirable et plus encore par cette flamme électrique dont elle embrasait tous les spectateurs. Elle inspira la plus vive passion à un négociant nommé *Malibran* chez qui tout semblait annoncer une grande opulence; et sollicitée par son père, dont les ordres étaient impératifs, d'épouser cet homme,

bien qu'il eût trois fois son âge, elle enchaîna ses destinées à seize ans ; et ne tarda pas à découvrir qu'elle était victime de l'intrigue la plus audacieuse. Son mari fit banqueroute ; et la jeune femme , trop fière pour supporter le déshonneur , parvint à se réfugier dans Paris, sous les ailes de madame Naldi, qui se fit un devoir de lui servir de mère.

Un matin que je me livrais au travail , mon domestique introduit auprès de moi deux femmes : l'une , âgée d'environ 50 ans et d'un extérieur respectable ; l'autre comptant à peine 17 à 18 printemps , et qui s'écrie , en s'avançant vers moi : « Vous ne reconnaissez donc » plus la petite fille de la rue de Lou- » vois, qui vous a dit qu'elle ne vous » oublierait de sa vie?... Séparée de » ma famille par l'immensité des mers, » j'ai besoin d'un ami, d'un protec- » teur ; et mon cœur vous a choisi. »

A ces mots la charmante Maria me raconte ses malheurs, et m'annonce que son intention est de débiter au théâtre Italien ; mais qu'elle voudrait avoir pour introducteur, un grand nom dans l'art musical. Dès le lendemain je la fis entendre à *Catel*, à *Boïeldieu*, ainsi qu'à plusieurs artistes célèbres formant une espèce de jury qui devait prononcer sur les espérances que pouvait donner la débutante. Ces espérances se changèrent en réalité, sitôt que Maria eût chanté la romance du saule dans *Othello*, et surtout un grand air de *La Semiramide*. « Depuis que j'existe, » s'écria Boïeldieu, « je n'ai point entendu de voix aussi vibrante, aussi pleine dans les cordes basses. Je serais bien trompé si madame ne courait pas une brillante carrière. » *Catel*, malgré son ton flegmatique et réfléchi, ne put s'empêcher d'avouer qu'il était surpris, extasié; et ce pre-

mier triomphe répandu par tous les artistes renommés qui en avaient été les témoins, valut à la débutante l'engagement le plus avantageux avec l'administration du théâtre Italien. Toutefois, avant d'y paraître, elle voulut faire un essai sur le public de Paris ; et se fit entendre dans un concert donné, à la salle de la rue Chanteraine, au profit d'une famille respectable que des revers imprévus avaient jetée dans un besoin pressant. Cette famille m'intéressait vivement ; et j'osai solliciter en sa faveur les nobles secours des artistes le plus en vogue. Proposer à Maria de faire une bonne action, c'était lui préparer une jouissance. Avec quel zèle et quel empressement elle fit avec moi les démarches nécessaires auprès des talents d'un ordre supérieur ; et principalement de *Kalkbrenner* et de *Lafont*, qui se firent un devoir de répondre à son appel ! Elle plaça elle-même un

grand nombre de billets; et semblait heureuse de saisir l'occasion de m'être utile: une fille n'eût pas été plus dévouée à son père; et cette circonstance resserra, pour ainsi dire, encore davantage les liens d'amitié qui nous unissaient. Elle se montra dans ce concert solennel, comme un de ces brillants météores qui viennent embraser l'horizon: elle produisit un enthousiasme général, et fut proclamée par nos premiers professeurs, entre autres par Martin, Plantade et Chérubini lui-même, comme la chanteuse dramatique la plus parfaite qu'on eût entendue sur notre scène lyrique... Mais la véritable jouissance de Maria, ce fut de secourir une honnête famille, à laquelle sa première apparition dans la capitale produisit environ six mille francs.... Le plus bel apanage du vrai talent, c'est de soulager les maux de l'honorable indigence.

Je n'entreprendrai point de décrire ici les succès qu'obtint madame Malibran dans tous les genres. Paris applaudit tour à tour avec des transports qui se renouvelaient à chaque apparition sur la scène, la belle *Sémiramis*, la tendre et timide *Desdémone*, le fier *Arsace*, le noble *Tancredi*, le malheureux *Roméo*, l'espiègle *Rosine*, la naïve *Crendrillon*, la pauvre *Ninetta*, et cette brillante folle de la *Prova*. Dans ces divers personnages c'était toujours l'accent de la nature embellie de tous ce que le prestige de l'art a de plus entraînant. On ne savait ce qu'il fallait admirer davantage, ou l'expression de l'actrice, ou la magie de la chanteuse; et ces deux grands talents réunis dans une jeune femme de dix-huit ans, dont la physionomie ravissante se prêtait à tous les sentiments qu'elle voulait exprimer, produisaient le délire, et portèrent sa renommée au plus haut degré

de gloire, non-seulement en France , mais dans toutes les capitales de l'Europe.

Eh bien, sous le prestige enivrant de tant de succès et de gloire , la jeune Maria conservait , dans la vie privée , cette simplicité de mœurs , cette pureté d'âme qui semblaient donner encore plus de prix à tous les avantages qu'elle réunissait. Douée surtout d'une finesse pénétrante qu'elle déguisait sous la plus gracieuse modestie , elle distinguait aisément parmi tous les hommages dont elle était obsédée , ceux qui cachaient un but de séduction. Je l'ai vue souvent les écarter avec une adresse d'autant plus remarquable , qu'on n'y découvrait aucune espèce de pruderie ; mais toute attaque directe était repoussée avec une dignité qui ne permettait pas la récidive : aussi je lui disais quelquefois qu'elle me rappelait ce joli vers de *Tibulle*, en parlant d'une jeune femme ro-

maine¹ : « Loin de nous la beauté qui vend
» ses charmes ! » — « Oh ! répétez-moi ce
» vers latin ! » s'écriait alors cette adora-
ble créature : « je veux le graver à ja-
» mais dans ma mémoire. »

Mais si la vertu la plus vraie et la plus constante refusait l'or de la séduction, elle répandait souvent celui de la bienfaisance sur ceux qui souffraient les angoisses de la misère et ne pouvaient se mettre à l'abri des rigueurs du sort. L'intérêt que je lui portais, et sa confiance en moi, m'avaient mis au courant de sa position de fortune. « Rien de plus
» séduisant, lui disais-je, qu'une haute
» célébrité dans les arts ; mais il faut,
» pour en soutenir l'éclat, se préparer
» une honorable retraite qui en perpé-
» tue le souvenir. » Madame Malibran gagnait à cette époque environ cent vingt mille francs, pendant son semes-

¹ Sit procul a nobis formam cui vendere cura est !

tre à Londres , et celui qu'elle passait à Paris. J'osais exiger d'elle qu'on placerait la moitié de cette somme chez un banquier sûr et dévoué , qui formerait un capital suffisant pour assurer un sort brillant à la plus célèbre artiste de l'époque. Je prétendais enfin que *Sémi-ramis* et *Desdémone* ne devaient pas se retirer du théâtre, à moins de cinquante ou soixante mille francs de revenu bien liquidé.

Un froid excessif régnait depuis quelque temps dans Paris : j'étais aller visiter madame Malibran retenue chez elle par une légère indisposition ; et j'y trouvai le banquier si justement renommé , à qui ma chère Maria confiait ses économies. « Eh bien , dis-je à celui-ci , » l'enchanteresse me tient-elle fidèlement sa parole ? Thésaurisons-nous , » ainsi qu'on me l'a promis ? — Sans » doute , me répond le banquier ; et » déjà nous avons réuni un certain

» capital ; mais depuis plus d'un mois, » on ne m'a rien déposé. — Ce ne sont » pas là nos conventions, chère Maria. » lui dis-je à mon tour, essayant de prendre un ton d'austérité. « Paix l'ami ! » Paix !... » Me répond-elle en mettant sa belle main sur ma bouche.... « Il a » fait si froid ! » Réponse ravissante qui me réduisit au silence !... Elle avait donné aux pauvres près de dix mille francs.

Une autre fois, en jouant la *Gazza*, elle s'aperçoit qu'un chef de pupitre dans l'orchestre n'a plus la tête à lui : elle s'informe du motif de cet étrange égarement ; elle apprend que le fils unique de cet excellent homme, désigné par le sort comme conscrit, doit partir sous peu de jours, et laisser dans la désolation ses parents dont il est l'unique espoir, mais dont les modiques ressources ne peuvent le sauver.... Dès le lendemain, lorsque le jeune homme va

prendre sa feuille de route chez le capitaine de recrutement, celui-ci lui annonce qu'il est libre, et qu'on a fourni pour lui un remplaçant. Il court annoncer cette nouvelle imprévue à ses parents : leurs soupçons se portent sur tel ou tel grand personnage dont ils avaient invoqué la protection.... Et ce ne fut qu'au bout de six mois, qu'ils découvrirent que c'était madame Malibran qui, pour ce trait si généreux, avait en secret versé trois mille francs.

Mais ce qu'elle aimait le plus, dans le bien qu'elle se plaisait à répandre, c'était, sous un vêtement obscur, d'accoster le matin, dans la rue, une sœur de la charité, un de ces anges terrestres allant porter dans les mansardes des pauvres artisans et dans les greniers de l'indigence des secours, des remèdes, et toujours de pieuses consolations. L'espiègle *Rosine* devenait alors l'accolyte de la digne fille de Vincent de

Paule, à laquelle elle faisait accroire qu'elle était l'émissaire d'une dame d'un haut rang, qui voulait rester inconnue; et, sous ce voile respectable, elle accompagnait la sainte femme, sous les auspices de laquelle, avec le zèle ardent de la charité, elle apprenait à soigner un malade, à panser une blessure, à calmer les cris d'un enfant; et payait toujours ce pieux apprentissage par l'or qu'elle répandait dans ces fréquents pèlerinages. Je la surpris un jour dans la rue St.-Nicolas de la Chaussée-d'Antin, jouant le rôle de sœur hospitalière avec le même zèle et la même vérité qu'elle montrait dans ses rôles au théâtre; un signe qu'elle me fit m'ordonna de ne la point aborder; et je me gardai bien de la découvrir à la digne sœur qu'elle accompagnait; mais je la suivis des yeux, jusqu'à ce qu'elle fût entrée dans une allée sombre qui la conduisait à la demeure des malheureux qu'elle aimait

tant à secourir. Elle voulut me persuader qu'elle avait pris l'idée de ce pieux déguisement dans un des récits de mes *Conseils à ma fille*, ayant pour titre *les Sœurs de la charité*; et s'imaginait, par cette adroite révélation, m'attribuer un acte de bienfaisance dont je persistai à lui reporter tout le mérite, comme seule en faisant tous les frais.

Je pourrais divulguer ici des traits nombreux de générosité dont je fus l'heureux confident, et prouver la profonde sensibilité de ce grand talent qui prenait sa source dans l'âme la plus noble et le plus expansive; mais je me sens empressé de décrire une réunion très-remarquable, et dont j'ai du conserver le souvenir. *Maria* était naturellement enthousiaste des célébrités du jour; et souvent je l'ai vue dans sa loge aux Français, rendre un éclatant hommage à mademoiselle *Mars*, qu'elle surnommait l'inimitable, et qu'elle mettait

toujours hors de ligne ; mais ce qui pour elle avait un grand prix, et pénétrait jusqu'au fond de son cœur, c'était un talent vrai dans une jeune et jolie actrice généralement reconnue pour une femme de bien. Elle en avait remarqué deux qu'elle désirait connaître particulièrement. La première était la charmante madame *Pradher*, qu'elle applaudissait souvent au théâtre de l'Opéra-Comique, pour sa grâce naïve, sa pudeur naturelle et cet ensemble ravissant d'une bonne, aimable et honnête créature. La seconde était *Léontine Fay*, qui l'attirait souvent au Gymnase, et dans laquelle son œil perçant et scrutateur découvrait une âme brûlante, un grand besoin de s'épancher ; mais en même temps une retenue réfléchie, caractérisée, une habitude constante de mœurs irréprochables, un insatiable besoin d'estime publique. En un mot Maria crut trouver dans ces deux

charmantes actrices, une analogie frappante avec ce qu'elle éprouvait elle-même, et dont je m'étais aperçu plus d'une fois : je veux dire ces secrets combats d'une âme brûlante luttant sans cesse contre les pièges de la séduction ; mais cherchant un appui tutélaire, un abri sûr où pouvoir se réfugier. Le moyen en effet de peindre l'amour en traits de flammes, de le faire vibrer dans tous les cœurs, sans éprouver sa puissance?... Madame Malibran me témoigna donc l'ardent désir de faire un dîner d'artistes avec les deux dames qu'elle appelait ses chères camarades ; et j'eus tout à la fois le plaisir et l'honneur de les réunir chez moi. Madame Pradher avait bien souvent embelli de sa présence les soirées brillantes que ma femme savait former chez elle avec une urbanité remarquable ; et Léontine Fay, fille d'un de mes compatriotes, s'était montrée dans ces mêmes

soirées, dès l'âge de six ans, avec une grâce et une intelligence qui dès lors annonçaient qu'elle était destinée à parcourir une belle carrière. L'une et l'autre n'étaient pas moins empressées de voir de près et d'étudier cette femme célèbre dont on vantait autant le mérite que l'admirable talent... Je voudrais pouvoir faire ici l'esquisse fidèle de cette réunion si curieuse, où tour à tour l'esprit et l'enjouement, la raison perçant à travers mille heureuses saillies; où ce charme, cette variété de récits attachants, et toujours cette grâce décente, même dans les épanchements les plus naïfs, offraient à l'observateur moraliste une source féconde de portraits à faire, de mots à recueillir, et en même temps d'utiles leçons à donner aux jeunes et jolies débutantes dans la dangereuse carrière du théâtre.

Parmi les divers sujets qui formèrent

la conversation, entre ces trois charmantes femmes, celui sur lequel on s'étendit davantage, ce fut la réputation, souvent injuste, qu'on fait dans le monde aux artistes qui se montrent sur la scène, et s'exposent, par cela même, à tous les pièges qu'on tend à leur amour-propre, à leur ambition. La première dépeignait, avec toute l'énergie de son âme et tout l'élan de sa fierté, la souffrance et l'humiliation d'une actrice entièrement occupée de se faire un nom, qui se voit poursuivie, obsédée par ces puissants du jour, par ces parvenus opulents, s'imaginant qu'on peut trafiquer de l'honneur d'une femme, comme d'une terre à vendre, ou d'une inscription de rente... La seconde citait avec des yeux étincelants de colère, et la rougeur de l'indignation sur le front, l'audace d'un des plus riches capitalistes de France, qui lui envoya, dans une déclaration d'amour,

aussi ridicule par son style que par ses pensées, trente billets de mille francs de la Banque de France. « Quelque » richement orné que fût le poulet, » ajoute-t-elle, « vous pensez bien que » je le renvoyai sur-le-champ ; et au » bas de l'insolente épître, j'écrivis » ce peu de mots : « *Si j'étais assez vile* » *pour me vendre, vous m'offrez trente* » *mille fois plus que je ne vaudrais....Si* » *jamais je me donne, tout votre or ne* » *pourrait me payer....* » — J'aime » cette réponse, et je n'attendais pas » moins de vous, » dit la troisième avec le calme et la douce gaiété qui la caractérisent ; « mais vous êtes bien » bonnes, mes chères camarades, de » vous affecter des tentatives de ces » courtiers de faveurs, de ces cou- » reurs d'aventures galantes, qui pé- » nètrent, malgré nous, dans nos foyers » et jusque dans nos coulisses. Leurs » attaques me produisent à moi l'effet

» d'une éclaboussure bien noire, que
» ferait sur ma robe blanche un fiacre
» traversant un ruisseau fangeux. — Il
» est certain, » reprend en riant Léon-
tine Fay, « que la plus honnête créa-
» ture ne saurait être à l'abri d'un
» pareil accident; surtout lorsqu'elle
» a coutume, ainsi que moi, de par-
» courir les rues de Paris à pied.... Il
» faut bien accepter, » continua-t-elle
avec une expression ravissante, « les
» inconvénients d'une profession,
» comme on en éprouve les avanta-
» ges. » Aussitôt elle peint avec une
chaleur entraînant, l'honorable mis-
sion de faire passer dans l'âme de huit
cents spectateurs, un noble sentiment,
une sublime pensée; d'opérer une ré-
conciliation dans une famille divisée;
le rétablissement de l'honneur et de la
fortune d'un ami; le retour d'enfants
ingrats vers un père abandonné, d'une
fille égarée vers sa mère qui la pleure;

la justification d'une femme fidèle et calomniée ; en un mot l'oubli des torts, le pardon des injures que recommandent les écritures sacrées ; mais que la puissance magique du théâtre opère plus directement encore sur le peuple dont elle retrace chaque jour les vices, les erreurs et les ridicules, soit en le faisant rire, soit en faisant couler ses larmes.... « Elevons donc nos âmes, » ajoutait la jeune inspirée, « à la hauteur du rôle imposant que nous jouons sur la grande scène du monde ! Laissons les intolérants nous vouer à l'anathème, les sots nous stigmatiser, les séducteurs nous poursuivre, et tenter de nous corrompre ! Croyons que nous sommes, aux yeux du public impartial, tout aussi dignes de considération, que ces femmes de bien qui, dans leur paisible ménage, ne sont pas, comme nous, exposées au grand jour ; et

» dont le calme de l'âme n'est pas à
» chaque instant troublé par ces vives
» impressions qu'il nous faut sentir
» vivement, pour bien les exprimer....
» Oui, celle de nous qui reste pure,
» a peut-être plus de droits à la clé-
» mence du ciel, parce qu'elle a plus
» de dangers à courir, plus de combats
» à supporter. Poursuivons donc no-
» tre mission sur la terre avec orgueil
» et sécurité! Marchons la tête haute,
» le regard assuré! Mais n'oublions
» pas que si la beauté charme les yeux,
» si le talent enflamme l'imagination,
» ce sont les mœurs qui seules com-
» mandent l'estime, et nous gagnent
» tous les cœurs! »

Ces paroles remarquables par la fidélité des portraits et l'exaltation de l'âme la plus noble qui depuis a donné tant de preuves de son dévouement et de sa générosité, produisirent sur nous tous une émotion qu'il serait difficile d'ex-

primer. Madame Malibran, qui partageait plus que tout autre, des sentiments aussi purs, aussi élevés, presse Léontine dans ses bras, avec l'effusion la plus vive, la plus tendre, et lui dit : « Ah ! je vous avais bien jugée : vous » êtes de celles-là que j'enregistre dans » mon cœur : ce qui vient de s'échapper du vôtre, me rend fier de courir la même carrière que vous : ja- » mais on ne sut nous peindre avec » des couleurs plus vraies, plus expressives.... Soyez ma sœur chérie ; » et recevez l'assurance de mon éternel attachement ! — Tout cela sans » doute est très-beau, » reprit madame Pradher avec ce sourire enchanteur, indice fidèle de la sérénité de son âme ; « mais, selon moi, le plus sûr » moyen de mettre un terme à toutes » ces attaques de séduction, dont » comme vous, je fus obsédée, c'est » de se donner un appui légitime, un

» protecteur puissant contre les pour-
» suites des intrigants et des roués à
» la mode ; c'est de mettre sa destinée
» sous la sauve-garde d'un mari qu'on
» aime , et dont on est sûre d'être ai-
» mée. » A ces mots elle jette sur Prad-
her le regard le plus expressif, et, le
désignant à ses deux camarades, elle
ajoute : « Imitiez-moi ! formez une
» union qui vous donne une position
» dans le monde ! Redoutez ces funes-
» tes réflexions que vous faites en ren-
» trant chez vous, où, seules, isolées,
» après avoir exprimé sur la scène ce
» que l'amour a de plus entraînant,
» vous éprouvez ce vide affreux du
» cœur, ce néant des illusions qui font
» naître le besoin de la réalité !... Je
» vous le répète, mes chères camara-
» des, tâchez de trouver un compa-
» gnon d'existence qui ressemble au
» mien ; et je vous garantis alors tout
» le bonheur que procure l'art que

» nous cultivons ; et l'honorable re-
» traite qu'on s'y prépare. »

Ces mots prononcés d'un accent doux et pénétrant, firent sur Léontine et sur Maria la plus profonde impression ; et furent l'heureuse prédiction de ce qui leur arriva. L'une fut recherchée par *Volnys*, artiste aussi remarquable par les qualités du cœur, que par un talent qui chaque jour se développe sur la scène française ; et madame Malibran, en arrivant à Londres, se fit un devoir d'embellir de son assistance un grand concert donné par un artiste célèbre nommé *de Bériot*, dans toute la fleur de l'âge. La reconnaissance qui lie entre eux les grands talents s'entr'aidant, fit éprouver à la fière Maria ce feu créateur, ce sentiment indéfinissable qu'elle n'avait jamais connu jusqu'alors. Elle avoua qu'il manquait au bonheur de sa vie ; son beau talent n'en prit que plus de force et d'expression ;

sa célébrité s'agrandit encore.... Mais comment donner sa main à celui qui déjà possède son cœur ? Une chaîne fatale qu'on lui fit contracter, lorsqu'à peine elle était adolescente, s'oppose à ce que son bonheur devienne légitime... Heureusement l'acte qui la lie si cruellement, et qui constamment fit son malheur, semble, aux yeux de légistes savants, ne pas réunir les autorisations légales : il est annulé par les tribunaux ; et madame Malibran redevenue *Maria Garcia*, et libre de contracter un nouvel hymen, va se rendre à Paris qu'elle regarde comme le berceau de sa renommée, et légitimer, en présence de ses amis, d'un grand nombre d'artistes et de personnages d'un haut rang, l'union que lui avait préparée la Providence, pour l'indemniser de tout ce qu'elle avait souffert.

Elle s'empressa de m'annoncer de Londres ces événements inespérés,

me fit l'honneur de me choisir pour un des témoins de son nouvel engagement; et me peignit en traits de flamme, cette seconde création qu'éprouve une jeune femme pure qui aime pour la première fois, et l'enivrante perspective de félicité qu'elle déroule à ses yeux. Je n'eus pas de peine à la convaincre de toute la part que je prenais à son bonheur; et, lui rappelant alors l'héroïque privation d'aimer, qu'elle s'était imposée et par devoir, et par dignité d'âme, je lui répétai ce passage de Cicéron que j'avais cité plus d'une fois devant elle; et dont elle aimait tant l'éloquente morale¹ : « La sagesse ne nous sert à rien, si elle ne contribue pas à notre bonheur. »

¹ Nequidquam sapere sapientem qui ipse sibi prodesse non quiret.



MORT DE MA FILLE

—

Ma main tremble en écrivant ce dernier chapitre de mes récapitulations : mon cœur s'opprime, et mes yeux mouilleraient ce papier d'abondantes larmes, si je ne les en détournais pas à chaque instant, pour les reporter sur l'image fidèle de ma Flavie, placée de-

vant moi, et qui semble me dire : « Al-
» lons, du courage ! C'est en vain que
» la mort nous a séparés ; nous nous
» réunissons par la pensée... Je te vois,
» je t'entends du fond de ma tombe ;
» je me mêle invisiblement parmi les
» fleurs qui la couvrent, et que cultive,
» avec un zèle si touchant, ma bonne
» et tendre mère... J'ai tant de fois,
» dans mon jeune âge, écrit sous ta
» dictée !... Eh bien ! dicte-moi, comme
» si j'existais encore. Viens t'asseoir
» sur le banc placé près du coin de
» terre où je repose, et d'où je vais
» prêter une oreille attentive au récit
» que tu vas faire de mes derniers mo-
» ments. Transmets-les bien fidèle-
» ment à tes lecteurs ; ceux d'entre eux
» qui, comme toi, pleurent un enfant
» chéri, ne pourront s'empêcher de te
» nommer leur digne interprète, et de
» profiter des conseils salutaires que tu
» leur donneras. L'allègement de leurs

» maux te récompensera de l'effort pa-
» ternel que tu vas faire. Ta plume, par
» degrés, se raffermira dans tes mains ;
» et tu répéteras alors ce vers si conso-
» lant d'un de nos poètes dont j'aimais
» tant à lire les écrits : »

« A raconter ses maux, souvent on les sculage. »

Je jouissais depuis un grand nombre d'années, de cette modeste et honorable existence qui convenait à mes goûts, à mon caractère. Je me voyais entouré de quelques amis véritables et d'un grand nombre d'affidés. J'avais uni ma fille à un homme d'honneur et de talent, dont la réputation augmentait chaque jour, et le classait parmi nos jurisconsultes les plus célèbres. Je recevais, à tout moment, de mon gendre ces preuves d'attachement, qui partent du cœur, et me faisaient trouver en lui, ainsi que dans sa femme, l'espoir et

l'appui de ma vieillesse. Enfin je répétais chaque jour, en promenant mes regards autour de moi, ces vers charmants d'Horace : « Que ce que j'ai » en ce moment, me demeure, même » moins, pourvu que je file à ma mère ce qui me reste de vie ! »

Mais la parfaite félicité nous égalerait à Dieu même ; et bien qu'ils nous ait formés à son image, il n'a point voulu que sa créature éprouvât sur la terre ce bonheur sans mélange qu'il lui prépare dans un autre monde. Tels étaient les principes de ma chère Flavie qui sut conserver une douce et véritable piété, au sein même des plaisirs et de toutes les distractions dont elle était environnée. Rien n'avait pu lui faire oublier ce que nous avons lu ensemble dans la Bible, dans les Traités de l'im-

¹ Sit mihi quod nunc est, etiam minùs, ut mihi vivam,
Quod superest ævi !

mortalité de l'âme , écrits par les plus grands sages de l'antiquité , et, depuis eux, par nos plus célèbres philosophes dont l'opinion presque unanime nous prouve que l'être qui sent, veut, s'élève, crée à son tour, émeut, entraîne et persuade, est une émanation de la Divinité, et conséquemment immortel.

Le destin voulant sans doute me préparer au coup déchirant dont il s'apprêtait à me frapper, m'avait privé, depuis quelque temps, de mon excellente et digne mère, qui, malgré toute sa tendresse pour moi, n'avait point voulu quitter le joli castel qu'elle habitait, au riant village de Rochecorbon, situé sur les rives de la Loire, à une lieue et demie de la ville de Tours. Agée de soixante-dix-huit ans, elle ne pouvait renoncer à ses anciennes habitudes de manoir, de communications fréquentes avec de bons agriculteurs; et par-dessus tout aux secrètes jouissances

de répandre parmi eux quelques bonnes œuvres. Je crois l'entendre encore, à ses derniers moments, me raffermir, me rassurer et prononcer ces mots admirables qui, sans qu'elle s'en doutât, composaient un des plus beaux vers que j'aie entendus de ma vie :

« Mon fils, vois comme on meurt, quand on a fait du bien. »

Quoique j'aie déjà rapporté ces belles paroles dans l'épître dédicatoire des *Mères de famille*, j'éprouve une pieuse satisfaction à les répéter encore ici. Elles donneront une juste idée du vrai mérite de celle à qui je dus le jour, et dont l'existence entière fut consacrée à mon bonheur. On conçoit la vive tendresse qu'elle portait à ma fille; et celle-ci, soit par devoir filial, soit peut-être par pressentiment d'une fin prochaine, me sollicita de la conduire à Tours, lieu de sa naissance, afin d'aller

porter des fleurs et de prier sur la tombe de sa grand'mère. Ce monument, quoique modeste, avait pour nous un attrait tout particulier, et que je suis fier de consigner de nouveau dans mes derniers écrits. Depuis près de vingt ans que ma vénérable mère y repose, les femmes du village n'ont jamais oublié d'aller, le quinze de chaque mois, à midi sonnant, renouveler les fleurs que, le premier, j'avais déposées sur sa tombe. Citer un pareil trait, c'est faire en peu de mots un éloge qui vaut à lui seul tout ce que l'art oratoire pourrait exprimer de plus honorable et de plus touchant.

Ce fut donc vers l'automne de 1827, que je fis, avec ma fille, ce pèlerinage qui paraissait occuper vivement son ardente imagination, et remuer son cœur d'une émotion profonde. Nous arrivâmes, par une belle matinée de la mi-septembre, au champ de repos du

village, où nous trouvâmes encore la nouvelle couronne, posée depuis peu de jours, sur la tombe de ma mère ; et à laquelle nous joignîmes celle que sa petite fille avait tressée de ses propres mains. Après avoir épanché nos cœurs et confondu nos larmes, je voulus emmener Flavie dont la figure me semblait vivement altérée..... « Encore un » moment ! » dit-elle, avec une expression remarquable : « c'est peut-être la » dernière fois que je prie sur les restes » de mon aïeule. » Puis tout à coup, affectant une gracieuse sécurité, pour me rassurer , elle s'empressa d'ajouter, avec un sourire ravissant : « Quand m'y » ramèneras-tu, bon père ? » Je tâchai de mon côté, de lui cacher le trouble que j'éprouvais ; mais il n'a pas cessé, depuis cette époque, de se renouveler, chaque fois que j'attachais mes regards sur ma fille : il me semblait y lire l'arrêt de notre séparation. Ses traits s'al-

téraient, ses yeux perdaient chaque jour de cette flamme qui peignait si bien l'inépuisable chaleur de son âme; ses saillies ordinairement si brillantes, me faisaient l'effet d'un feu qui s'éteint; et ses caresses pour sa mère et pour moi, avaient un empressement, une explosion qui m'effrayaient. Hélas! mes pressentiments n'étaient que trop bien fondés : au renouvellement de l'année, cette jeune femme entourée de tout ce qui peut faire aimer la vie, sentit qu'elle s'en détachait par degrés. Le quatorze mars en effet, à la même heure où j'avais perdu ma mère, je n'avais plus de fille. « Mais il vous reste un » fils, » s'écria Rochelle, en me soutenant dans ses bras, éperdu de douleur. On m'emporta dans un appartement voisin où bientôt me rejoignit la malheureuse mère de notre ange adoré. Son dernier soupir venait d'être recueilli par mademoiselle Sauvan, notre

fidèle amie, dont la force d'âme et le généreux dévouement, ne peuvent être comparés qu'au mérite éminent qui la distingue. Elle avait passé la nuit entière auprès de l'agonisante, la préparant à se séparer de ce qu'elle chérissait le plus sur la terre, par tout ce que la piété peut offrir d'espérance et de résignation. L'ayant connue, aimée dès sa tendre enfance, elle fut à la fois *sa première et sa dernière amie* : titre que nous donnâmes, ma femme et moi, à ce modèle des cœurs dévoués ; et que nous écrivîmes, au bas du portrait de notre fille dont nous lui fîmes l'hommage, comme un gage de notre éternelle reconnaissance.

Le surlendemain, jour des funérailles qui réunirent un grand concours de monde, nous nous réfugiâmes ma femme, mon gendre et moi, chez mon pupille Le Gouvé, où bientôt vint nous rejoindre Maria Malibran qu'accompa-

gnait madame Naldi, sa mère adoptive. Je reçus d'elle tous les soins, tous les secours de l'amitié la plus dévouée. Je me rappelle en tressaillant, les paroles qu'elle proféra, lorsque, mes regards attachés sur une pendule, j'y lisais l'heure fatale à laquelle on transportait les restes de mon enfant à leur dernière demeure : jetant en ce moment un cri douloureux, je fus suffoqué par des sanglots.... « *Calmez-vous* » me dit Maria du ton le plus expressif : « *Oh!* » *regardez-moi bien... N'est-ce pas que* » *vous êtes encore père?* » Le son de cette voix vibrante, et les pleurs que ces beaux yeux laissaient tomber sur moi, comme la rosée du ciel sur un vieux tronc d'arbre dépouillé de ses rameaux, me firent éprouver une de ces douces émotions qui jamais ne s'effacent de notre souvenir.

Je ne décrirai point l'espèce de stupéfaction où nous fûmes pendant quel-

que temps ma femme et moi. C'est en vain que l'un de nous s'efforçait de calmer la douleur de l'autre : cette portion de nous-mêmes, qui s'en détachait, semblait nous faire croire que nous ne pourrions plus penser, agir; et qu'il ne nous restait que la force suffisante pour souffrir. Cependant cette douleur cruelle, en nous privant momentanément de l'élan de la pensée, ne lui donne souvent que plus d'énergie. L'imagination dans son deuil, s'exalte quelquefois jusqu'à l'égarement : elle va jusqu'à demander compte à Dieu des tourments que nous souffrons; et jusqu'à nous faire douter de son éternelle justice. « Eh quoi ! » m'écriai-je une seule fois dans ma fièvre de regrets, et levant mes regards vers le ciel; « eh »
» quoi ! j'ai consacré la majeure partie
» de mes travaux, j'ai mis et mon hon-
» neur et ma jouissance à former le cœur
» et l'esprit des jeunes filles de mes

» contemporains ; et Dieu m'enlève la
» mienne!... » Puis tout à coup baissant
mes regards vers la terre, et courbant
mon front sacrilège, je me disais : « In-
» sensé ! cette belle plante encore dans
» sa fleur, était peut-être destinée à de
» terribles orages ; la Providence, qui
» t'en sépare, a sans doute voulu t'é-
» pargner des peines cuisantes, et à ta
» fille une plus longue agonie... » Aus-
sitôt le murmure expirait sur mes lèvres :
une lueur de consolation scintillait dans
tout mon être ; et je répétais alors avec
un pieux recueillement, ces belles paro-
les de Tacite¹ : « Il y a plus de piété, de
» révérence à se soumettre aux actes de
» Dieu, qu'à les vouloir comprendre. »

Cependant les soins de l'amitié, et
surtout la commisération si touchante
des femmes, me firent trouver quelque

¹ Sanctius ac reverentius de actis deorum credere,
quam scire.

allègement à mes maux, après celui dont m'entourait sans cesse la fidèle compagne de ma destinée. Le plus efficace et le plus ingénieux que j'éprouvai, fut encore l'ouvrage de Maria Malibran. J'avais fait placer dans mon alcove, en face du chevet où j'essayais la nuit de prendre quelque repos, un portrait de ma fille, par *Robert-Lefebvre*, et d'une ressemblance frappante : le matin dès que l'aube du jour venait éclairer mon appartement, j'attachais mes regards attendris sur cette image chérie : il me semblait voir remuer les lèvres fraîches, expressives de mon enfant ; je me sentais comme ranimé par le feu de son regard attaché sur moi avec une expression si communicative, que je lui parlais avec toute l'illusion d'un heureux père... Mais tout à coup le désenchantement s'opérait, l'immobilité des traits de ma Flavie, et ce douloureux silence qui régnait autour d'eux, m'avertis-

saient que le plus noble cœur ne battait plus sous cette gracieuse apparence ; et tous les prestiges de l'art me paraissaient alors bien froids , comparés à la nature... Peu de jours après , je profite des premiers rayons de la lumière , pour arrêter de nouveaux mes regards sur l'image de ma fille , et je lis ces mots tracés en gros caractères au bas du cadre : « *Ne pleure pas !... Elle n'est » qu'endormie.* » C'était Maria qui , profitant de ma première sortie du soir , pour essayer quelques distractions , avait fait écrire ce vers d'une expression si pénétrante.

Peu de temps après , je reçus d'une des jeunes femmes les plus distinguées de la capitale , de madame *Amédée Thayer*, fille du général *Bertrand* , si justement surnommé *le héros de la fidélité*, la preuve de l'intérêt le plus honorable et le plus touchant. Une réunion de personnes d'un haut rang dans l'ar-

mée, la diplomatie et les arts, avait lieu par un beau jour d'été dans les vastes salons du château de Drancy, près Paris, véritable retraite de la noble indépendance et de la fidèle amitié. J'avais été emmené dans ce beau séjour par madame *Thayer* la mère, qui m'honore d'un attachement dont il m'est permis d'être fier, et que je lui demande la permission de consigner ici, comme un de mes plus chers liens sur la terre. Après plusieurs morceaux de musique, exécutés par des artistes célèbres, on invita les gens de lettres à faire quelques récits; mon tour arriva : je demandai la permission d'épancher mon âme encore brisée par la douleur, et qui cherchait à s'alléger par quelques distractions littéraires... Je récitai les vers suivants, après m'être bien assuré qu'aucune mère pleurant son enfant ne pourrait m'entendre :

Plaignez, plaignez un pauvre père
Qui n'a plus de soutien pour ses débiles pas ;
Et dont la marche solitaire
Achève le sentier qui conduit au trépas !
Ainsi qu'un vieux roseau ployé par la tempête,
Sur le bord du torrent tout prêt à l'engloutir,
Il va courbé, baissant la tête,
Sans aucun autre instinct que celui de souffrir.
Plaignez, plaignez un pauvre père
Que rien ne saurait plus distraire, ni charmer ;
Et qui, pour comble de misère,
Brûle encor du besoin d'aimer.....
Mais pour aimer, il faut une famille ;
Et la mort m'a ravi ma fille
Mon trésor le plus cher, mon seul bien, tout mon sang.
Des coups du sort que l'homme éprouve sur la terre,
Le plus inattendu, le plus désespérant,
C'est au déclin de sa carrière,
De perdre son unique enfant.
Oh ! quel supplice alors devient notre existence !
Chaque pas que l'on fait, nous conduit au néant :
L'air même qu'on respire, accroît notre souffrance...
Ce baiser filial et ce souffle enchanteur
Qui faisaient reflourir mon front sexagénaire,
Las ! n'y répandront plus la vie et la fraîcheur ;
Et cette douce voix qui me disait : « Mon père ! »
Ne fera plus battre mon cœur...

Lorsque bientôt je quitterai ce monde,
Aucun bras filial, hélas ! ne soutiendra
Ma tête qui s'affaisera ;
Et quand je serai dans la tombe,
Hélas ! qui donc la fleurira ?...
Il ne me reste d'espérance
Que dans l'inépuisable et touchante bonté
De ces êtres aimants dont j'amusai l'enfance ;
Chez qui, mon nom parfois, est, dit-on, répété.
Adoucir les tourments de l'âme,
Du plus doux sentiment y raviver la flamme :
Femmes, dans tous les temps, ce fut là votre emploi ;
Pour calmer les maux que j'endure,
Ah ! que l'illusion remplace la nature !
Nommez-moi votre père !... anges, consolez-moi !

A peine avais-je prononcé ces derniers vers, que la belle madame Amédée Thayer s'élança vers moi ; et me serrant les mains, s'écrie, avec l'accent d'une âme élevée, et de la plus énergique sensibilité : « Jamais vous ne serez » sans appui, sans consolation sur la » terre ; jamais votre tombe ne cessera

» d'être fleurie... J'en ai pour garants
» toutes les femmes qui m'entendent ,
» et n'oublieront point leur ami. » Je
fus aussitôt entouré d'un grand nombre
de jeunes dames qui me confirmèrent
l'assurance que, même après la mort de
la compagne de ma vie, ma tombe ne
serait point abandonnée..... Mais cette
ravissante idée se dissipa bientôt comme
un brillant nuage dans l'espace ; et je
sentis, malgré la vive émotion que j'é-
prouvais, qu'il faut à l'amour pater-
nel un autre aliment, puisque les hom-
mages, même les plus enivrants, ne
peuvent adoucir sa souffrance. . Je ré-
solus donc , à partir de cette époque,
de ne chercher qu'en moi seul , les
moyens, non de cicatriser une plaie qui
doit durer toute ma vie , mais du moins
d'en alléger la souffrance par une étude
approfondie des révélations que la jus-
tice éternelle fait luire à notre pensée,
pour calmer les maux dont elle nous a

frappés , et dont la transmission nous a été faite par les plus grands moralistes de l'antiquité. J'ai lu , dévoré , commenté tour à tour les traductions de *Platon*, de *Théophraste* et de *Xénocrate*; j'ai parcouru sur le texte latin, le traité de la consolation par *Boëce*, et surtout celui qu'inspirait à *Cicéron* la mort de Tullie, sa fille unique. J'ai passé quelques nuits sombres avec *Young* ; j'ai recueilli les ingénieux fragments de *Demoustier* sur l'art d'adoucir les chagrins d'un ami ; et de toutes ces lectures je me suis fait un plan de conduite, un système d'espoir et de confiance, qui m'ont conduit à une position morale dont le calme tempère l'amertume des souvenirs, et me rend moins souffrant sur la terre. Je vais en faire à mes lecteurs le récit succinct et fidèle. S'il pouvait leur être de quelque secours dans leurs afflictions, je sentirais, par cela même, les miennes diminuer, et je pour-

rais dire avec Virgile ¹ : « J'apprends
» à secourir les malheureux. »

A CEUX QUI PLEURENT LEURS ENFANTS.

C'est surtout à vous que je m'adresse, tendres mères, privées du fruit de votre amour, de l'objet de tant de soins, de veilles, de sacrifices, dont vous vous trouviez amplement payées par un seul regard, une seule caresse et par ce mot si ravissant à votre oreille : « *Ma*
» *Mère !...* » Laissez-moi, je vous en supplie, essayer de calmer vos douleurs, de ramener un peu de sérénité sur vos traits sillonnés par les larmes, dans vos âmes flétries par les angoisses de la nature, qui se renouvellent chaque fois qu'on respire... Oui, c'est vous, mes chères compagnes d'un malheur irréparable, c'est vous que je veux associer

¹ *Miseris succurrere disco.*

à mes efforts, à mes recherches, à mes épreuves qui m'ont conduit, à cette résignation qu'on ne croit jamais atteindre, et à laquelle on arrive insensiblement par la seule pensée de l'immortalité de l'âme..... Daignez me prêter toute votre attention !

Pendant les premiers jours de votre deuil, ce que vous devez redouter le plus, c'est la solitude ; elle vous jetterait dans un néant affreux où votre raison pourrait s'égarer tout à fait. Ne soyez jamais sans un ou deux amis, pas davantage ; et n'admettez auprès de vous aucun de ces officieux, de ces faiseurs de phrases dont chaque mot serait pour vous une nouvelle torture. N'appuyez votre tête que sur les bras de ceux qui gémissent avec vous, et savent respecter votre silence.

Si l'excessive douleur empêche vos larmes de couler et les fait refouler vers le cœur, entourez-vous bien vite d'un

vêtement qu'a porté l'être chéri que vous regrettez ; posez sur votre sein , portez à vos lèvres une mèche de ses cheveux ; offrez, s'il est possible , à vos yeux desséchés, une image fidèle de votre enfant, et surtout un écrit tracé de sa main ; soudain vous répéterez ces mots : « Voilà donc tout ce qui me » reste ! » Je vous réponds qu'alors ces restes précieux seront inondés de vos pleurs.

Mais il est des restes bien plus précieux encore, qui vous appellent, qui vous attendent... Tardez le moins possible à les visiter : l'effort sera douloureux, effrayant ; et vous le croirez au-dessus de vos forces... Et pourtant c'est là que le ciel a réuni ses plus grands allègements aux maux que vous souffrez... Mais gardez-vous bien d'aller d'abord seule sur la tombe de votre enfant : vous y succomberiez. Confiez-vous à l'amitié prévoyante qui pour

vous, aura fait couvrir cette tombe chère et funeste de fleurs emblématiques, de quelques inscriptions touchantes; qui vous aura fait préparer auprès un banc rustique, et vous dira tout bas, en vous y plaçant pâle, immobile, anéantie : « Votre enfant vous attend. » Insensiblement vos yeux s'arrêteront sur cette pierre qui couvre des restes si précieux : une attraction maternelle, irrésistible, vous y cramponnera. Vous verrez.... oui, vous verrez, comme je l'ai vu, planer au-dessus de ces fleurs l'ombre de votre fille qui s'élèvera vers la voûte éthérée, comme un nuage bleuâtre emporté par les vents; et vous entendrez alors une voix céleste qui vous dira : « *C'est là-haut que nous nous réunirons.* »

Dès ce moment et pour la première fois, vous ressentirez un calme inexprimable filtrer dans tous vos sens. Le néant affreux et sombre qui régnait au-

tour de vous, se dissipera par degrés, à la lueur vivifiante de ce rayon de la divinité qui luit à vos regards, comme un éclair au milieu des ténèbres. Cette justice éternelle, immuable dont vous aviez douté peut-être, dans l'égarement de votre douleur, offre maintenant à votre imagination l'assurance, la bienfaisante assurance de rejoindre cette portion de vous-même dans une autre vie remplie de joie et de délices, où la cruelle mort n'exercera plus ses ravages : vous serez pour toujours réunis à ce que vous avez perdu... O quelle joie ! quel charme ! quels transports dans vos embrassements !

Mais n'allez point vous occuper de quelles nouvelles formes vous serez alors revêtue, ainsi que votre enfant ! Ne vous laissez point aller à toutes les prévisions, à tous les systèmes de ces grands sectateurs qui n'en savent pas plus que vous ; de ces inquisiteurs

acharnés des consciences timorées qu'ils tourmentent pour les asservir, ou qu'ils menacent au nom de celui qui console et pardonne... Dites-vous alors, mère tendre et femme de bien :

» Mon enfant, en s'envolant vers le sé-
» jour de l'éternelle paix, m'a promis
» que nous nous y retrouverions ; rien
» ne peut m'ôter cet espoir : conti-
» nuons donc à m'en rendre digne par
» tout ce que je puis encore faire d'u-
» tile sur la terre ! »

Oh ! qu'alors la tombe de votre enfant vous deviendra chère ! vous n'aurez plus besoin que la fidèle amitié vous y accompagne ; et les heures que vous y passerez, s'écouleront avec rapidité, comme les plus doux instants de votre vie. Toutefois le charme consolant que vous éprouverez dans vos fréquents pèlerinages, sera payé par la peine que vous ressentirez, en vous éloignant du coin de terre où repose votre enfant.

Vous croirez qu'il vous retient par vos vêtements ; vous vous imaginerez l'entendre vous dire : « Quoi ! tu me quittes » déjà !.... » Armez-vous de courage, et répondez-lui : « Je reviendrai bien-tôt. » Mais en vous en allant, vous retournerez souvent la tête vers ce mausolée qui renferme ce que vous avez tant aimé. Oh ! quel ardent désir vous éprouverez de retourner sur vos pas !.... Gardez-vous-en bien ! Il faudrait vous en arracher de vive force. Tâchez alors de tenir vos regards attachés sur la fleur que vous venez de cueillir, et dont le parfum vous rappelle une si douce haleine : marchez à grands pas ; et l'espérance d'un prompt retour, vous fera supporter le supplice du départ.

Toutefois le monde où vous resterez, en attendant que vous alliez rejoindre l'être chéri qui vous a donné rendez-vous, offrira souvent à votre âme où la douleur n'est qu'engourdie, de fortes

secousses , de pénibles combats : préparez-vous à les supporter avec résignation. Tantôt vous verrez une mère escortée d'un bel enfant dont l'âge et parfois une ressemblance idéale, vous offriront l'image vivante de celui que vous pleurez.... Votre premier mouvement sera d'envier le sort de cette heureuse mère : ah ! que le second soit d'invoquer le ciel pour qu'elle n'éprouve pas ce que vous avez souffert !... Tantôt vous rencontrerez des parents inconsolables de la mort d'un fils adoré : gardez-vous bien de les fuir, dans la crainte de rouvrir votre blessure ! Songez que vous êtes la consolatrice la plus salutaire que puisse leur envoyer la Providence : souffrez avec eux , afin qu'ils souffrent un peu moins ; communiquez-leur tous les moyens que vous avez employés , pour calmer vos douleurs ; et bientôt vous vous apercevrez que rien ne soulage mieux nos

propres maux, que d'adoucir ceux des autres... Tantôt enfin vous rencontrerez dans vos promenades, aux jardins publics, de ces groupes nombreux d'enfants se livrant aux plaisirs de leur âge ; ne les fuyez point : étudiez-les au contraire, et choisissez dans votre imagination celui d'entre eux qui vous offre le plus d'analogie avec l'objet de vos regrets. Informez-vous à quelle famille il appartient : si c'est dans la classe aisée, faites-lui quelque douce caresse qu'il vous paiera d'un frais baiser qui vous fera tressaillir. S'il appartient à la classe ouvrière, ou à de pauvres artisans, sachez de lui son nom, sa demeure ; et dès le lendemain, sans vous nommer, faites remettre à ses parents la somme dont vous pourrez disposer : vous en retrouverez les intérêts sur la tombe de votre enfant.

C'est en reportant sur les restes de ma fille d'aussi doux souvenirs, c'est

en l'entourant de quelques bienfaits répandus en son nom, que j'ai senti qu'il existe toujours entre ceux qui se sont aimés sur la terre, une affinité secrète, une adhérence d'immortalité d'âme, qui remue la cendre de celui qui n'est plus, selon ce que fait celui qui lui survit. Gardez-vous donc, mères tendres, éplorées, de montrer une douleur trop exaltée, de vous abandonner à ces plaintes exagérées dont souffrirait l'ombre de votre enfant ; et que la sotte indifférence pourrait prendre pour une affliction prétentieuse, pour un étalage de sensibilité. N'oubliez pas qu'à force d'exciter la pitié, de quêter des consolations, on n'obtient souvent que du dédain. Il faut savoir ne pas rendre sa souffrance pénible à ses amis ; il faut ne leur en faire supporter que ce qu'ils peuvent prendre, pour nous alléger du poids qui nous oppresse ; il faut en un mot savoir pleu-

rer en dedans et souffrir en silence.

Gardez-vous plus encore , femmes sensées , de faire parade d'une héroïque et superbe douleur ! Ne cherchez point à imiter ces mères lacédémoniennes qui se glorifiaient , qui se félicitaient même de la mort de leurs enfants. Laissez *Cornélia* s'écrier en montrant au peuple les cadavres de ses deux derniers fils morts dans un combat : « Qui ne serait » heureuse de leur avoir donné la vie ? » Laissez *Rutilia* suivre elle-même jusqu'au champ de bataille, le jeune et vaillant *Cotta* , pour s'assurer par ses propres yeux , qu'il ne succombera qu'avec honneur. Laissez *Clodia* montrer avec fierté la blessure mortelle de son fils , en la découvrant sous la pourpre consulaire... Non non , toutes ces exaltations ne sont point l'accent de la nature : le plus bel ornement de la tombe d'un enfant , la plus douce rosée qui rafraîchit et féconde la terre qui la cou-

vre, ah ! ce sont les larmes de sa mère... Pleurez donc, ô vous qui partagez ma souffrance ! mais en pleurant ayez le courage de répéter ces paroles remarquables que prononçait Cicéron sur le tombeau de sa fille : « *Un enfant n'est* » *qu'un dépôt que nous a fait la Provi-* » *dence; et qu'elle nous reprend quand il* » *lui plaît.* »

Je terminerai ces épanchements d'un père malheureux, par la révélation du plus grand allègement que j'aie éprouvé dans mon deuil de l'âme ; révélation que nieront les matérialistes qui tiennent constamment les yeux fermés à la lumière céleste ; révélation que nieront plus encore ces esprits intolérants, dominateurs, qui veulent toujours se placer entre le ciel et nous ; mais révélation importante, salutaire et toute divine pour ceux qui pleurent leur unique enfant... C'est de ne jamais s'endormir, sans le placer devant soi par la

pensée, et de lui dire : « Ombre adorée!
» Portion de moi-même, dépouillée
» de ta forme terrestre! Ange de grâce
» et de bonté, qui dois approcher la
» suprême puissance, oh! demande-lui
» bien avec ta voix si touchante, de
» maintenir en moi, de fortifier, s'il est
» possible, la certitude de te rejoindre,
» de te revoir sous quelque forme que
» tu sois!... Je t'avais préparé dans ce
» monde une heureuse place; il te faut
» à ton tour, m'en préparer une dans
» l'autre : me le promets-tu?... » A ces
mots je fais succéder un religieux si-
lence; et j'éprouve dans tout mon être
une véritable béatitude qui m'annonce
que ma demande sera faite avec fer-
veur, et que Dieu daignera l'exaucer...
Un doux sommeil aussitôt succède à ce
pieux épanchement : je revois en songe
l'être céleste qui m'attend; et lorsque
je me réveille, je me transporte à mes
derniers moments, et je me dis en ad-

mirant les compensations de la Providence : « Si je fus privé du charme de
» ma vie , du soutien de ma vieillesse ,
» du moins je m'endormirai sans crain-
» te, puisque je rejoindrai l'ange qui
» prie pour moi. »

C'est cette compensation de longues souffrances , que je me fais un devoir d'offrir aux mères malheureuses avec la bonne foi d'un vieux croyant , avec le simple langage d'un écrivain moraliste qui n'eut jamais que l'ambition d'être utile. Ce pieux talisman fut d'un grand secours à la digne mère de ma Flavie. Ah ! si quelques jeunes femmes privées de l'unique fruit de leur amour, daignaient essayer de la recette qui m'a tant soulagé dans ma souffrance, et dont chaque jour je fais encore usage , elles éprouveraient que c'est dans la seule pensée de l'immortalité de l'âme , qu'on trouve force , calme , espérance et consolation. Peut-être alors qu'en

revenant de visiter la tombe de leur enfant, elles s'arrêteraient un instant devant la mienne, y laisseraient tomber une feuille des fleurs funéraires qu'elles auraient cueillies ; et daigneraient préférer ces mots formant l'épitaphe que j'ambitionne : « *Il fut notre fidèle ami.* » Cette douce pensée me fait tressaillir d'avance, et répéter avec Virgile : « Oh » qu'alors mes cendres reposeront en » paix ! »

¹ O mihi tum quàm molliter ossa quiescent!...

FIN DE LA TROISIÈME ET DERNIÈRE ÉPOQUE.



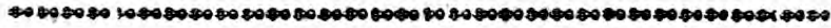


TABLE.

Madame Récamier.	1
Guichard le fabuliste	35
Premier ouvrage d'Auber.	57
Souper chez Talma.	77
Funérailles de Grétry.	99
Dépôt sacré.	135
Les encouragements de la jeunesse.	159
Ma fête de naissance.	183
Mariage de ma fille.	211
Les enfants d'Apollon.	237
Contes aux enfants de France.	267
Rencontre au musée.	299
Prévision accomplie.	317
Les Francs-maçons.	353
Maria Malibran.	381
Mort de ma fille.	411

FIN DE LA TABLE.

59634725

